



Sylvain Gouguenheim

TANNENBERG

15 juillet 1410

L'HISTOIRE EN BATAILLES

 Tallandier

SYLVAIN GOUGUENHEIM

TANNENBERG

15 juillet 1410

TALLANDIER



Cartographie © Florence Bonnaud, 2012

2, rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

© Éditions Tallandier, 2012

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

EAN : 979-1-02100-010-0

TABLE DES CARTES

[Les États en 1410](#)

[Les itinéraires des deux armées avant la bataille](#)

[La marche des armées et leur position, 13-15 juillet 1410 \(selon la thèse traditionnelle\)](#)

[La marche des armées et leur position, 13-15 juillet 1410 \(selon la thèse de S. Ekdahl\)](#)

Ces deux cartes ont été dessinées d'après celles présentées par Alfredas Bumblauskas, « Zalgiris : neatsakyti klausimai », *Lietuvos istorijos studijos (Studies of Lithuania's History)*, 2010, vol. 26, p. 59-93.

LIMINAIRE

VICTOIRE SUR LE PASSÉ

« Les combats qui ont duré plusieurs jours dans les vastes étendues entre Allenstein et Neidenbourg sont terminés. Vous avez obtenu une victoire écrasante contre cinq corps d'armée et trois divisions de cavalerie. Plus de 60 000 prisonniers, d'innombrables armes et machines de guerre, de nombreux drapeaux et l'habituel butin des guerres sont entre nos mains. Les quelque débris de l'armée ennemie ont franchi la frontière et fuient vers le sud¹. »

Le texte annonce avec fierté une victoire éclatante ; l'armée ennemie est anéantie, ses armes et ses bannières aux mains du vainqueur. Seuls quelques rares fuyards ont pu repasser la frontière. L'invasion a échoué.

Nous sommes le 1^{er} septembre 1914, dans la région d'Olsztynek, entre les villes de Neidenbourg (Nidzica) au sud et d'Allenstein (Olsztyn) au nord. La 8^e armée allemande dirigée par le général Hindenburg vient d'encercler et d'écraser la 2^e armée russe du général Samsonov². Les combats se déroulèrent à travers un immense espace, dont le centre était occupé par la ville d'Olsztynek. Les débris de l'armée de Samsonov s'enfuirent vers le sud, tandis que la 1^{re} armée russe de Rennenkampf, installée près de Königsberg, battait en retraite. La Prusse orientale, dont les Allemands venaient d'être chassés, s'ouvrait à nouveau aux armées du II^e Reich.

Le combat reçut le nom de Tannenberg. L'idée fut suggérée au général Ludendorff par son aide de camp le colonel Max Hoffmann, afin d'effacer le souvenir d'une autre bataille, qui avait eu lieu plus de 500 ans auparavant, le 15 juillet 1410 ; une coalition lituano-polonaise avait alors

triomphé de l'Ordre teutonique³. En 1919, Ludendorff s'attribua la paternité de l'appellation :

« Sur ma proposition, la bataille fut appelée “la bataille de Tannenberg”, en souvenir de ce combat, dans lequel l'Ordre allemand succomba devant l'alliance des armées lituanienne et polonaise. L'Allemand permettra-t-il encore à nouveau que le Lituanien, et surtout le Polonais, profitent de notre impuissance pour nous bafouer ? La séculaire culture allemande doit-elle disparaître⁴ ? »

En réalité les deux combats ne se déroulèrent pas au même endroit, celui de 1914 ayant eu lieu 30 km à l'est du premier. Seule une raison idéologique conduisait à adopter le nom de Tannenberg, au lieu de celui d'Allenstein, qui figurait dans le télégramme de félicitations du Kaiser adressé à Hindenburg⁵.

La défaite devant les forces lituanienne et polonaise d'un ordre militaire, certes allemand mais relevant de la papauté, trouvait ainsi un écho heureux dans la victoire des armées du II^e Reich contre l'Empire russe. 1914 vengeait 1410 ; Tannenberg effaçait Tannenberg.

Or, non seulement l'époque avait changé, mais les protagonistes ne pouvaient guère se prétendre les descendants des adversaires de 1410. Il fallait que le souvenir de Tannenberg fût puissant, terriblement humiliant, pour que la reprise de son nom fût si vite, et définitivement, acceptée.

L'idéologie n'est pas l'Histoire : la bataille de 1410 ne fut pas une avant-première de celle de 1914 ; elle vaut, par son importance, d'être connue pour elle-même.

INTRODUCTION

« La bataille de Grunwald en 1410 figure, à côté de celles de Vienne en 1683 et de Varsovie en 1920, parmi les événements militaires les plus mémorables de l'histoire de la Pologne ; toutes les trois entraînent des conséquences qui influencèrent aussi le destin de l'Europe. [...] La tradition de Grunwald devint une des composantes qui forgea l'identité nationale polonaise, et dont l'importance religieuse et politique ne cessa de croître⁶. »

Ces récents propos rappellent combien, en Pologne, le souvenir de Grunwald demeure prégnant. Au XIX^e siècle, alors que le pays subissait russification et germanisation forcées, la mémoire de la victoire de 1410 fut un des ferments de la survie de la nation. De nos jours, le monument élevé sur la place Matejko, à Cracovie, et les dizaines de plaques commémoratives fixées aux murs des églises et des édifices publics en rappellent le souvenir au passant.

Depuis le début du XIX^e siècle, on dénombre, en polonais, près de 10 000 travaux (!), livres ou articles, consacrés à la bataille du 15 juillet 1410⁷. 10 000 écrits, auxquels il faut ajouter des ouvrages allemands, ainsi que quelques contributions anglo-saxonnes, russes ou baltes... De cette production foisonnante ressortent quelques titres, certains destinés aux spécialistes, d'autres répondant mieux aux attentes d'un large public. Une mise au point très fouillée vient de paraître sous la plume de Krzysztof Kwiatkowski au sein d'un ouvrage collectif consacré à la « Grande Guerre » de 1409-1411⁸. Bien d'autres auteurs seront sollicités dans les pages suivantes, tant pour leurs visions d'ensemble, que pour les détails qu'ils apportent.

Les origines de la guerre sont à chercher dans l'écheveau des projets politiques des souverains et des conflits territoriaux entre l'Ordre, la Pologne et la Lituanie. L'étincelle eut lieu en mai 1409 en Samogitie, région

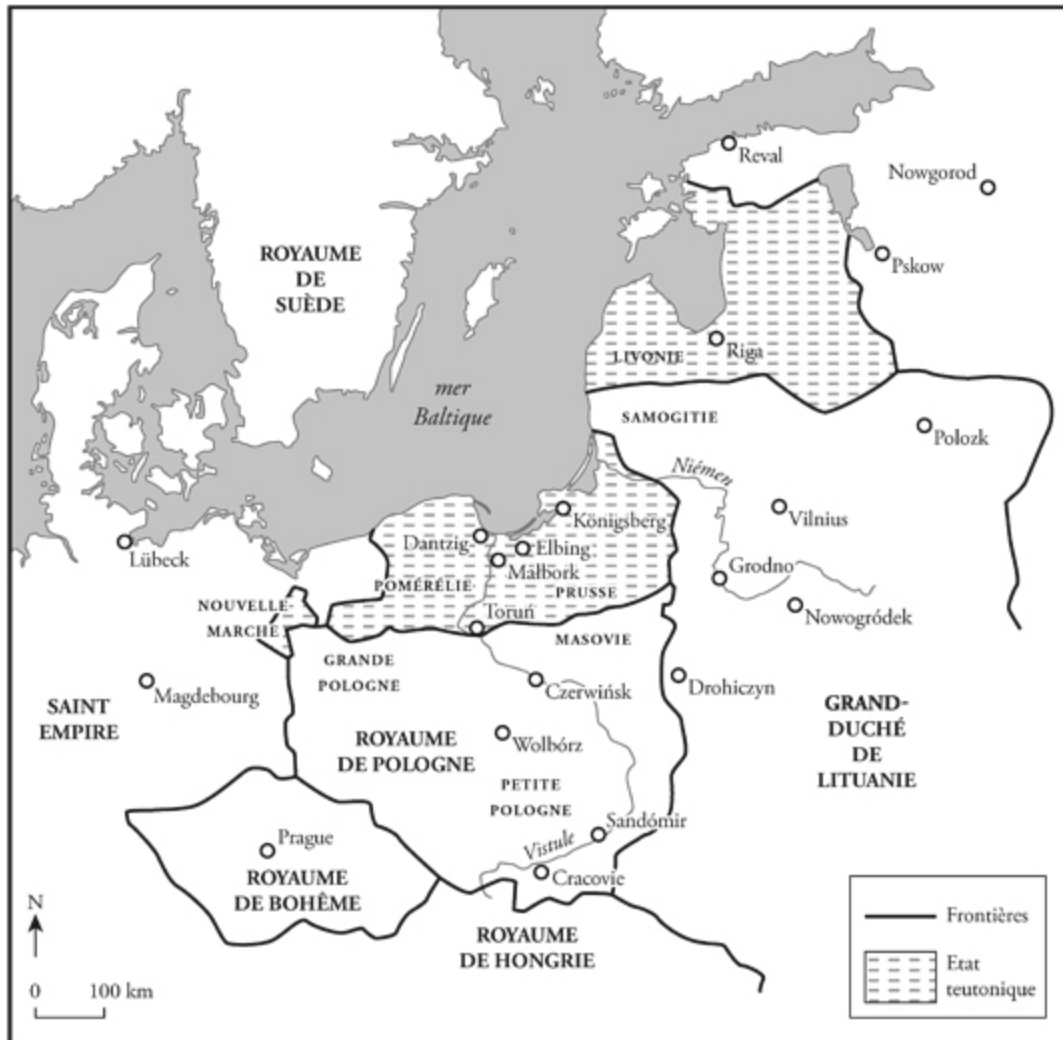
autonome à l'ouest de la Lituanie, qui s'insérait entre la Prusse et la Livonie teutoniques. Cédée à l'Ordre en 1398 lors du traité de Sallinwerder⁹, elle se révolta, soutenue par le grand-duc de Lituanie, Witold (1350-1430), qui voulait la récupérer. Surpris, l'Ordre comprit vite le rôle joué en sous-main par Witold et sonda aussitôt les intentions du roi de Pologne, Ladislas Jagellon (1351-1422). Dans les discussions qui eurent lieu entre mai et juin 1409, la Pologne accrut ses revendications, allongeant le catalogue des litiges entre les deux camps. Jagellon dépêcha des émissaires, qui rencontrèrent le grand maître de l'Ordre, Ulrich de Jungingen, à Małbork le 1^{er} août et lui présentèrent des conditions inacceptables.

L'un des aspects intéressants, et habiles, de la politique polonaise fut d'insérer le conflit dans le jeu des relations internationales et de faire pencher en sa faveur les cours d'Europe. En termes contemporains, Jagellon chercha à rallier l'opinion publique ou ce qui en tenait lieu jadis. S'il y parvenait, il réussirait également à faire admettre sa politique par les nobles polonais frontaliers de l'Ordre, réticents à l'idée d'un conflit qui risquait d'entraîner la dévastation de leurs terres.

Le grand maître déclencha les hostilités le 6 août 1409. Les rapides succès de l'Ordre, la retraite de troupes polonaises apparemment non préparées au conflit, la perte de la terre de Dobrzyń et de la Cujavie, furent exploités par la Pologne, qui fit valoir qu'elle était victime d'une attaque surprise et que l'Ordre s'était lancé dans une guerre injuste, sans avoir procédé à une déclaration de guerre en bonne et due forme. Détériorés depuis vingt ans, les rapports entre les deux États débouchaient sur une lutte mortelle.

Tannenberg ou Grunwald ? Nous parlerons tout au long de cet ouvrage, à l'image des historiens polonais, de la bataille de Grunwald. Plusieurs indices convergent en effet pour faire de ce village, plutôt que de Tannenberg, le cœur de l'affrontement. Les *Annales de Miechów* rapportent ainsi que le combat eut lieu « près de la cité de Dambrowno dans la plaine dite de Grunwald¹⁰ » ; de même le nécrologe de la commanderie de Maastricht célèbre la mémoire des Teutoniques tombés « dans la bataille près de Vierzighufen et d'un village appelé Grunwald¹¹ ». Quatre documents nous indiquent en outre que des mercenaires prisonniers ont promis de payer leur rançon à l'endroit même où ils furent capturés, « dans la plaine dite de Grunwald¹² ». Les résultats des fouilles archéologiques menées sous

les ruines de la chapelle érigée sur place tendent à confirmer ce choix. Il semble donc que la bataille eut lieu dans un arc de cercle centré sur Grunwald¹³. Elle mérite dès lors d'être désignée par le nom de ce village plutôt que par celui, plus usuel, de Tannenberg.



Les États en 1410

CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE

« Cette année là [1409], à la Pentecôte, la Samogitie se révolta à nouveau contre nos seigneurs, sur ordre et par la volonté de Witold, qui s'était pourtant engagé par serment et par lettre à une paix perpétuelle envers nos seigneurs et leur avait cédé la Samogitie¹⁴. »

L'INÉVITABLE AFFRONTMENT

Les deux ennemis

La guerre de 1409 mit aux prises un royaume encore féodal et un « État d'ordre » ; à un pouvoir royal appuyé sur la puissance de la noblesse s'opposait celui d'un ordre religieux, c'est-à-dire d'une corporation. Le territoire soumis au grand maître en Prusse et en Poméranie couvrait environ 67 000 km². La Pologne et la Lituanie ensemble occupaient une superficie bien plus vaste, supérieure à celles de la France et l'Angleterre réunies. L'Ordre teutonique exerçait son autorité sur une population avoisinant en 1400 les 480 000 âmes, dont 200 000 Allemands, les 280 000 autres se divisant à égalité entre Slaves et Prussiens ; la population de la Pologne oscillait entre 1,4 et 1,8 million d'habitants ; celle de la Lituanie n'est pas connue (1 à 3 millions ?)¹⁵.

En 1310, le grand maître décida de s'installer à Malbork. Le siècle qui s'écoula ensuite fut sans conteste la période la plus faste de la domination teutonique sur les rives de la Baltique. L'Ordre avait construit un État original, un État-frontière, né de la guerre, imprégné de l'idée de mission, et animé par l'esprit de la colonisation allemande en Europe centrale et orientale, qui en fit un État défricheur, bâtisseur de villes et de villages,

désireux de jouer un rôle commercial d'envergure dans le monde de la Hanse, entre les principautés russes, les royaumes scandinaves, les îles Britanniques et la Flandre.

L'Ordre détenait presque le monopole de la force armée ; aucune noblesse ne pouvait tenir en Prusse de rôle politique. Mais cela ne suffisait pas à construire un État qui fût en avance sur ceux de son temps. Il manquait à l'organisation des Teutoniques ce qui fit la force des monarchies européennes, en particulier un corps de légistes voués à la construction théorique et pratique de l'État, un ensemble de fonctionnaires spécialisés dans les diverses tâches requises pour la conduite des affaires. La principauté était dirigée par un conseil constitué du grand maître et des cinq principaux dignitaires, le maréchal, le trésorier, le trappier, l'hospitalier et le grand commandeur. La règle de l'Ordre, semblable à celle des Templiers, bien que mâtinée d'emprunts aux Hospitaliers, tenait une place importante : elle déterminait des spécificités qui distinguaient l'État teutonique des autres constructions politiques européennes – à l'exception de la Rhodes des Hospitaliers. Principauté religieuse, la Prusse des Teutoniques n'encourait pas les risques des États princiers : instabilité dynastique, partages successoraux, puissance des féodaux.

Les privilèges accordés par la papauté et l'Empire au XIII^e siècle avaient donné au grand maître les mêmes pouvoirs qu'aux princes allemands : l'Ordre était à la tête d'une principauté aussi solide que celles du royaume germanique. Il y avait imprimé sa marque, en affirmant une forte centralisation, institutionnelle mais non géographique : la forteresse de Małbork était la résidence principale du grand maître ; la ville de Małbork n'était en rien une capitale¹⁶.

Le grand maître, élu à vie par le chapitre général de l'Ordre regroupant les dignitaires et les principaux officiers ou commandeurs, contrôlait la terre, la puissance militaire, la monnaie et la justice. C'était un souverain, d'autant que ses États ne relevaient pas de l'Empire ; seul le pape, bien lointain, avait autorité sur lui.

La division administrative de la Prusse reposait sur la hiérarchie de l'Ordre : le territoire était partagé en commanderies, confiées à des commandeurs chargés de fonctions militaires, administratives, judiciaires et économiques. Ils dirigeaient en même temps le couvent placé dans la ville maîtresse de la circonscription, cumulant donc fonctions internes à l'Ordre et fonctions publiques. Quelques espaces de plus petite taille s'intercalaient

dans ce maillage, confiés à des avoués ou à des curateurs. L'ensemble était tenu par 650 à 700 chevaliers, auxquels s'ajoutait une centaine de prêtres. C'était bien peu pour un aussi vaste territoire.

L'État teutonique faisait exception dans l'Europe du XV^e siècle : ses finances étaient en excellent état, son budget excédentaire, alimenté par les taxes et les impôts, les droits divers payés par les habitants, les revenus d'une économie dont les surplus étaient commercialisés. L'Ordre, en outre, s'enrichissait par le commerce de l'argent ; il était le seul État européen en mesure de prêter à ses sujets. Son commerce extérieur s'étendait au loin, en Flandre, dans le royaume anglais, sur la côte atlantique du royaume de France, jusqu'en Espagne ou en Italie ; à l'est, il allait au-delà de la Pologne, dans les principautés russes et en Hongrie ; l'essentiel se concentrait dans l'espace maritime de la Baltique et de la mer du Nord, inséré dans le monde prospère de la Hanse. Tous les ordres religieux médiévaux participaient à la vie économique de leur temps ; les Teutoniques l'emportaient par le volume et l'envergure géographique de leurs transactions.

Cet État unique en son genre fascinait la noblesse européenne, dont de nombreux membres venaient tour à tour participer aux campagnes militaires orchestrées contre la Lituanie païenne, dans ces « voyages de Prusse » (*Preussenreise*), qui constituèrent un élément fédérateur des nobles issus de pays différents, éloignés, parfois rivaux voire ennemis¹⁷. L'existence de ces « croisades », renouvelées tous les ans, justifiait la présence de l'Ordre dans cette région et lui assurait une grande liberté d'action, y compris vis-à-vis du pape.

Lorsque, le 26 juin 1407, Ulrich de Jungingen succéda à son frère Conrad dans la fonction de grand maître, la puissance de l'Ordre faisait en Europe l'objet d'un respect et d'une admiration certains. Trois ans plus tard, au soir du 15 juillet 1410, ce prestige était fracassé. La défaite surprit l'Europe entière. Pourtant, la situation politique et militaire avait évolué depuis plusieurs années, et les plateaux de la balance ne penchaient plus aussi nettement en faveur de l'Ordre.

La montée des tensions

Louis d'Anjou (1370-1382), roi de Pologne et de Hongrie, laissa à sa mort deux filles. L'une, Marie, était fiancée à Sigismond, le fils de

l'empereur Charles IV ; l'autre, Hedwige, fut promise dès l'âge de quatre ans à Guillaume, duc d'Autriche. En 1382, Marie, l'aînée et l'héritière des deux royaumes, fut contestée en Hongrie, tandis qu'Hedwige, contrainte à rompre ses fiançailles, fut choisie comme roi par la noblesse polonaise, qui mettait ainsi fin à la double couronne de Pologne-Hongrie. Le couronnement eut lieu le 15 octobre 1384 ; âgée de douze ans, Hedwige porta le titre de *rex*, non de *regina* : elle était monarque à part entière.

Mais il fallait déterminer à qui reviendrait les terres de Louis d'Anjou : aux fiancés ou à des tiers ? La décision appartenait moins aux princesses devenues reines qu'aux assemblées d'État, donc à la noblesse des royaumes. Sigismond, qui brigait la couronne de Pologne, voulut épouser Hedwige, mais échoua : l'Ordre teutonique, en particulier, ne soutint pas sa démarche car il souhaitait, pour des raisons stratégiques, voir accéder au trône le duc de Masovie, Siemowit IV. La noblesse de Petite Pologne choisit un autre prétendant, Jagellon, né en 1351 et grand-duc de Lituanie depuis 1377. L'homme, pourtant, était païen – bien que sa mère fût orthodoxe. Le 14 août 1385 à Krewo, il s'engagea, en échange de la main d'Hedwige et de la couronne de Pologne, à embrasser la religion chrétienne et à faire baptiser l'ensemble de son peuple. Jagellon était d'autant plus prêt à franchir ce pas que, depuis 1380, il s'efforçait de soulager la pression que faisaient peser sur ses terres les campagnes régulières de l'Ordre. Lors de négociations avec celui-ci, le 31 octobre 1382, il avait promis de se convertir dans un délai de quatre ans ; l'accord ne fut pas ratifié et les relations entre Jagellon et les Teutoniques se détériorèrent. En juillet 1384, lors d'une entrevue secrète, Jagellon et son cousin Witold, qui lui disputait jusque-là le contrôle de la Lituanie, mirent fin à leurs querelles et s'entendirent pour codiriger le pays.

L'offre de la noblesse polonaise venait donc à point nommé et servait les intérêts des deux pays. Les princes lituaniens ne craignaient pas grand-chose d'une union avec la Pologne, alors qu'une alliance matrimoniale avec la fille du prince de Moscou Dimitri Donskoï, comme elle fut un temps envisagée, représentait un risque politique sérieux en raison de la puissance moscovite. La Pologne trouvait quant à elle un souverain peu susceptible d'agir selon les intérêts de l'Ordre teutonique, et l'Église du pays se flattait de participer à un événement historique : la disparition du dernier pays païen d'Europe.

Le traité de Krewo créait à la fois une Lituanie catholique – elle était peuplée à 80 % environ d'orthodoxes et à 20 % de païens qui tenaient la tête de l'État – et une double couronne, car il proclamait l'union des terres de Lituanie et de Pologne, sous le régime de la loi polonaise. Jagellon, qui avait pris le nom de baptême de Ladislas, régnait sur les deux pays en résidant à Cracovie ; dans la pratique, le gouvernement de la Lituanie fut assuré par son cousin Witold à partir de 1392, mais des Polonais occupèrent plusieurs offices importants dans un duché qui relevait de la chancellerie royale de Pologne.

Le traité prévoyait aussi, en des termes volontairement vagues, que le nouvel État était appelé à s'étendre géographiquement, à la faveur de la récupération de terres autrefois polonaises : « Le grand-duc Jagellon promet et garantit de récupérer à ses frais et par ses propres efforts les possessions et les territoires perdus du royaume de Pologne, quelles qu'aient été les mains qui les avaient arrachés et entre lesquelles ils étaient tombés¹⁸. » Aucune orientation géographique n'était précisée, aucun nom donné, mais dans le nombre assez élevé de territoires concernés pouvaient figurer ceux dont les Teutoniques avaient fait jadis la conquête (Poméranie, Culmerland), bien qu'en 1385 les élites polonaises regardassent plutôt vers le sud-est du royaume. La noblesse des régions frontalières de la Prusse considérait l'Ordre comme un adversaire potentiel inquiétant, mais aussi un voisin avec lequel des relations pacifiques étaient entretenues depuis 1343. L'Union de Krewo n'était donc pas *a priori* dirigée contre les Teutoniques, mais son existence gênait les projets de ces derniers.

Le 18 février 1386 eurent lieu le mariage de Jagellon avec Hedwige et son couronnement, quelques jours après le baptême du prince (14 février). Celui-ci avait demandé au grand maître de l'Ordre de bien vouloir être son parrain ; la nouvelle situation politique créée par le traité de 1385 et le couronnement de 1386 n'étaient pas du goût des Teutoniques, qui non seulement déclinèrent l'invitation mais entreprirent une action militaire contre une Lituanie à leurs yeux toujours païenne. La papauté n'avait pas les mêmes préventions ; l'érection de l'évêché de Vilnius prouvait la sincérité de la conversion de Jagellon, que le pape présenta comme le champion de la chrétienté contre le paganisme. Les rapports des légats pontificaux remis en 1389 dressèrent un tableau favorable de la nouvelle Lituanie, où la campagne de baptêmes entamée en 1387 avait été un succès

(du moins envers les païens : les orthodoxes n'avaient pas abandonné leur foi), contribuant à rendre inconfortable la position des Teutoniques. La guerre se poursuivit en Lituanie ; au mois de septembre 1390, les troupes de l'Ordre s'emparèrent même un temps de Vilnius.

La politique de l'Ordre devint moins aisée à justifier lorsque l'empereur, en 1395, puis le pape, en 1404, lui interdirent de mener des opérations contre la Lituanie chrétienne. Cette double injonction le plaçait dans une situation précaire, puisque sa raison d'être sur les rives de la Vistule était liée à la lutte contre des païens qui, désormais, avaient disparu. L'Union de Krewo avait bouleversé non seulement l'équilibre politique de la région, mais remettait en cause la légitimité des actions de l'Ordre, voire sa présence. Toutefois, rien n'était catastrophique, tant que les Teutoniques pouvaient affirmer leur suprématie militaire contre leurs voisins ; ni le pape ni l'empereur ne viendraient les déloger de Malbork.

L'Ordre, dans ces conditions, avait tout intérêt à dissocier les deux partenaires. La Lituanie était un pays instable et ses intérêts stratégiques la portaient plus loin vers le sud et l'est que la Pologne ; les deux pays n'avaient pas non plus le même niveau de développement économique et politique. L'Ordre joua donc la carte lituanienne et obtint un succès diplomatique le 12 octobre 1398 avec le traité de Sallinwerder, aux termes duquel Witold lui livrait la Samogitie. Les Teutoniques ne cédaient en échange que quelques terres de faible importance à la frontière prussienne. Witold avait accepté ce traité inégal afin de se tourner sans inquiétudes vers le sud, où les dissensions au sein de la Horde d'or lui laissaient espérer des gains territoriaux considérables. Les Teutoniques l'aidèrent dans cette politique, lui fournirent même des troupes dans sa campagne contre les Mongols, qui s'acheva toutefois par une défaite cinglante sur les rives de la Worksla, un affluent du Dniepr, le 12 août 1399. L'Ordre n'avait pas hésité à soutenir ceux qu'il considérait naguère comme des païens et à se trouver dans la bataille aux côtés de troupes orthodoxes et même de Tatars révoltés contre la Horde.

La défaite de la Worksla détourna Witold de ses entreprises vers le sud et redonna toute son importance à la Samogitie. Le prince lituanien n'avait plus d'intérêt dans une alliance avec l'Ordre, aussi soutint-il la résistance des Samogitiens contre une domination jamais acceptée. Dès lors les Teutoniques ne pouvaient plus espérer contrôler ce territoire. Witold et

Jagellon redevenaient ses adversaires, des adversaires païens, contre lesquels la guerre était légitime, comme ils s'efforcèrent d'en persuader les cours européennes.

L'Ordre déploya une active propagande pour convaincre les princes européens de le soutenir, alors que Jagellon affirmait la sincérité de sa conversion et dénonçait derrière la croisade livrée contre lui de simples ambitions territoriales. Le roi de Pologne se plaignait de ce que l'Ordre s'en prenait à lui plus vivement que lorsqu'il n'était pas baptisé ! Les deux camps s'efforcèrent de démontrer la légitimité de leur cause afin de se procurer des soutiens financiers et militaires¹⁹. Le droit n'assure pas la victoire sur le champ de bataille mais il permet, en établissant la justesse d'une cause, d'ôter toute hésitation à ceux que l'on cherche à rallier. Les princes d'Empire, les nobles de tous les pays d'Europe habitués aux « voyages de Prusse », les mercenaires eux-mêmes étaient plus prompts à intervenir dès lors que cela ne risquait pas de jeter une ombre sur leur honneur. L'Ordre devait se montrer d'autant plus convaincant que la Pologne cherchait des renforts dans les mêmes régions que lui (notamment en Silésie et en Bohême) et déployait ses propres arguments.

Opérations militaires et trêves s'enchevêtraient sans résultats ; les changements de situation étaient rapides²⁰. Le 22 mai 1404, par le traité de Raciąż²¹, Witold et Jagellon avaient de nouveau confirmé la cession de la Samogitie à l'Ordre, qui cédait de son côté la terre de Dobrzyń, tout en obtenant le remboursement des 50 000 florins hongrois qu'il avait payés pour son achat. La paix semblait assurée, mais, en 1407, Jagellon exprimait son souhait d'étendre la Pologne jusqu'à la mer et Dantzig...

Ulrich de Jungingen responsable de la guerre²² ?

Un homme seul décide rarement du sort d'une bataille ou d'une guerre, mais il peut, par sa position, prendre des décisions lourdes de conséquences. Ce fut en 1410 le cas du grand maître Ulrich de Jungingen, dont le caractère et plus encore l'expérience acquise au cours de sa carrière expliquent l'action lors des semaines qui précédèrent l'affrontement final.

Il occupa plusieurs fonctions au sein de l'Ordre, gravissant vite les échelons. Maître des pêcheries à Drausen en 1383, il devint un des adjoints du maréchal de l'Ordre Conrad de Wallenrode en 1387, et continua à le servir lorsque celui-ci fut grand maître de 1391 à 1393. À la mort de

Wallenrode, Conrad de Jungingen devint grand maître alors qu'Ulrich était depuis six mois déjà avoué en Samland (1393-1396). Puis il exerça des fonctions de plus en plus importantes : commandeur de Bałga, avoué de Natangie (1396-1404), maréchal de l'Ordre (1404-1407).

Ulrich fit carrière dans la partie orientale de la Prusse à une époque cruciale. Il participa certainement à la campagne menée en Lituanie en 1390 et au siège de Vilnius. Il fut présent à la paix de Sallinwerder en 1398. On le rencontre également dans les expéditions de Gotland en 1398 et 1404. L'homme a l'expérience de la guerre, nourrie par les expéditions annuelles contre les Lituanais. En tant que maréchal de l'Ordre, il noua des contacts avec Witold. D'un autre côté, la fréquentation des nobles européens venus se battre en Prusse fortifia en lui le sentiment de faire partie d'une élite chevaleresque et nobiliaire. Il était, comme le note un chroniqueur, *adeligen Herzens*, noble de cœur. Devenu grand maître, il résolut la question de Gotland, qu'il céda à Éric de Danemark (1407/1408). Cela lui permit de se tourner vers des tâches plus importantes : renforcer la frontière nord-est de la Prusse, et, surtout, pacifier la Samogitie, tâche à la vérité impossible. Là commença l'engrenage qui conduisit à la catastrophe de Grunwald.

Les clichés négatifs se sont accumulés *a posteriori* contre Ulrich, en raison de la déroute de 1410. Les qualificatifs tels qu'« assoiffé de guerre » ou « irascible », arbitrairement décernés, sont des jugements de chroniqueurs désireux de lui faire porter la responsabilité de la défaite. La mémoire d'Ulrich en fut marquée pour des siècles ; elle demeure négative en Pologne et en Lituanie, où il incarne l'agressivité de l'Ordre teutonique et où l'on mit en avant son goût de la guerre et sa bravoure afin de renforcer la gloire qu'il y eut à le vaincre. En Allemagne, les esprits des Lumières le jugèrent sévèrement, comme l'ensemble de son Ordre ; le nationalisme du XIX^e siècle le loua, au point d'en faire la victime d'une trahison – le mythe de Siegfried n'était pas loin. Une victime, mais non un héros, car il avait été vaincu par les Slaves, au contraire de son successeur Henri de Plauen, qui sut défendre avec succès Malbork pendant le siège qui suivit la bataille. En 1901, une pierre fut dressée sur le champ de bataille de Grunwald, portant l'inscription : « Dans un combat pour l'identité allemande, pour le droit allemand, mourut ici en héros le 15 juillet 1410 le grand maître Ulrich de Jungingen²³. » Il n'était sans doute pas mort à cet emplacement précis, et certainement pas pour défendre l'identité allemande.

Quelle que pût être sa part de responsabilité, Ulrich de Jungingen ne fut pas le seul à peser sur le cours de l'Histoire. Il ouvrit certes les hostilités en 1409, mais les résultats de la première phase de la guerre ne plaident pas contre son habileté stratégique. Le récit de ces mois de combat et de trêve armée montrent combien était complexe et mobile la situation, subtiles les manœuvres, et grande la part des intentions de ceux appelés à jouer les arbitres. La guerre entre l'Ordre et la Pologne revêtit une dimension internationale, où le « grand jeu » des puissances régionales, l'Empire et le royaume tchèque de Bohême notamment, perturba les stratégies les plus habiles.

LA GRANDE GUERRE (MAI 1409-JUILLET 1410)

Le déroulement des faits entre la révolte des Samogitiens, en mai 1409, et le passage de la Vistule, au début du mois de juillet 1410, permet de voir à l'œuvre les stratégies, souvent multiformes, des protagonistes²⁴. Cette guerre fut plus complexe que les précédents conflits ayant mis aux prises l'Ordre et la Pologne, et différa beaucoup des opérations annuelles menées aux frontières de la Lituanie.

Succès teutoniques

Il est très probable que le soulèvement samogitien fut le résultat de plans concertés entre Witold et Jagellon à la fin de 1408 à Nowogródek²⁵. Ulrich de Jungingen ne pouvait donc réprimer la révolte sans soumettre Witold. Il eut pour cela besoin de recruter des mercenaires dans le nord et l'est de l'Allemagne. Par ailleurs, il entama des négociations à Malbork avec des émissaires polonais (1^{er} août 1409). Mais la délégation, conduite par l'archevêque de Gniezno, Nicolas Kurowski, l'informa qu'en vertu des accords conclus, la Pologne entrerait en Prusse si l'Ordre envahissait la Samogitie²⁶. L'échec de ces entrevues conduisit le grand maître à déclencher une action militaire immédiate : le 6 août, il déclara la guerre à Jagellon²⁷. Le roi de Pologne ne reçut la lettre que le 14 ; le même jour, selon le grand historien polonais du XV^e siècle Jan Długosz (1415-1480), l'Ordre pénétrait dans la terre de Dobrzyń²⁸. La « Grande Guerre » débutait.

L'exécution des plans de l'Ordre fut une réussite totale. Confiant dans ses forces, Ulrich livra combat sur deux fronts, contre la Pologne et en Samogitie. Trois armées, chacune forte de plusieurs centaines de cavaliers, envahirent simultanément le territoire polonais. L'une, venue de Poméranie et conduite par les commandeurs de Człuchów et de Tuchola, attaqua en Cujavie ; une autre pénétra en Grande Pologne depuis la Nouvelle Marche, tandis que la troisième, partie de Prusse, entra en Masovie. Les forces lituano-polonaises, surprises par la soudaineté de l'agression, non préparées, cédèrent partout. Selon le continuateur de Posilge, « le roi de Pologne n'offrit aucune résistance et personne ne savait où il se trouvait²⁹ ». L'Ordre s'empara de la Cujavie ; les troupes conduites par le maréchal Frédéric de Wallenrode prirent la terre de Dobrzyń (18 août), puis la forteresse de Bydgoszcz, tombée presque sans combat (29 août) grâce aux renseignements fournis par les espions³⁰. Enfin, la dernière armée, sous la conduite d'Ulrich, s'empara des forteresses de Bobrowniki (28 août) et de Złotoria (2 septembre), dont les murs s'écroulèrent sous le feu des bombardements et des projectiles incendiaires³¹.

Les fouilles archéologiques ont montré que, si le château de Dobrzyń était un simple ouvrage en bois, d'ailleurs délaissé après 1409³², Bobrowniki, érigé par l'Ordre vers 1402-1404, était en revanche massif (40 m de côté) et constituait l'une des plus puissantes forteresses frontalières. Długosz déplore que Wartislaw de Gortowicze, placé par Jagellon à sa tête avec une garnison de 50 hommes, l'ait cédé sans lutter³³. Złotoria, dans la région de la Vistule et de la Drwęca, à 6 km de Toruń, occupait quant à elle un emplacement stratégique.

Incendies, destructions, pillages furent de règle ; des femmes et des enfants furent même brûlés lors de la prise de Dobrzyń³⁴. Le 15 septembre eut lieu, en hâte, à Wolbórz, le rassemblement de l'armée polonaise, qui incendia la forteresse de Działdowo, puis entreprit le 29 le siège de Bydgoszcz, qui tomba le 6 octobre. Ce succès marqua la fin de la première phase de la guerre et permit d'estomper l'effet des victoires initiales de l'Ordre.

Un armistice au service de la guerre

Dans le même temps, des négociations étaient en cours. Le 8 octobre 1409, un armistice fut conclu à Bydgoszcz, qui courait jusqu'au 24 juin de

l'année suivante. Le roi de Bohême, Wenceslas, fut chargé d'établir pour février 1410 un arbitrage que s'engagèrent d'avance à accepter Jagellon et Ulrich³⁵. L'accord ne concernait pas Witold, contre qui les opérations militaires se poursuivaient.

L'arrêt des combats fut utilisé par les deux partis pour accroître leur potentiel militaire, recruter des mercenaires et chercher des soutiens. La guerre s'internationalisait. Les Teutoniques dénonçaient l'alliance entre les Polonais et des païens, mettaient en doute la sincérité de la conversion de Jagellon. Toutefois, ils semblent avoir surtout misé sur l'arbitrage à venir de Wenceslas³⁶.

Déployant une diplomatie habile, la Pologne s'efforça de gagner les sympathies, bien que l'union lituano-polonaise fût un handicap réel en Europe occidentale, où tant de nobles avaient participé aux *Reise* de Prusse. Jagellon tenta néanmoins de rallier à lui les cours royales de France et d'Angleterre, et même les princes allemands. Dans un rapport expédié le 20 janvier 1410 depuis Londres, où l'avait dépêché le grand maître, le chevalier Dietrich de Logendorff informe Ulrich des intenses efforts déployés par des émissaires polonais pour entraver toute aide occidentale à l'Ordre³⁷. Il a été témoin de la mission du héraut polonais Pollerland, venu à la cour royale anglaise, après avoir effectué une action identique en France et auprès de l'empereur Ruprecht : Jagellon n'a pas craint de faire plaider sa cause, y compris dans les plus solides bastions acquis à l'Ordre. Ulrich fut obligé de disposer des contre-feux, écrivant notamment à l'empereur pour se défendre des accusations lancées contre lui³⁸.

Le résultat de ces diverses missions fut favorable aux Polonais puisque aucune monarchie européenne ne prit position en faveur de l'Ordre. Il est vrai que le grand schisme d'Occident occupait les esprits, et que, par ailleurs, la France et l'Angleterre, plongées dans leur interminable conflit, n'étaient pas en mesure de venir se battre en Prusse. Les Teutoniques rallièrent à leur cause les ducs poméraniens de Stettin et de Wolgast et recrutèrent des mercenaires dans les régions allemandes frontalières ou proches de leur État. En revanche, ce fut pour eux une profonde désillusion de n'avoir aucun soutien de l'empereur, ni des princes allemands. Le conflit n'était pas perçu en termes d'affrontement ethnique ou national. En outre, l'Ordre n'avait de la part de Sigismond, dont les troupes pouvaient menacer la Pologne sur son flanc oriental, qu'un appui verbal : le souverain hongrois ne tenait pas à entrer dans une guerre à l'issue incertaine, à un moment où il

espérait gagner le trône impérial et ambitionnait de mettre fin au grand schisme. Enfin, à aucun moment, Ulrich de Jungingen ne put escompter avoir le renfort de la branche livonienne de l'Ordre, menacée à sa frontière depuis l'alliance conclue en septembre 1408 entre Witold et le grand-duc de Moscou, Vassili I^{er}³⁹. Cela explique qu'il ait alors adopté une stratégie défensive : doutant de l'aide de ses alliés, espérant l'emporter par la voie des négociations, il s'interdit longtemps toute initiative militaire.

Intelligences stratégiques

Lors de réunions secrètes, tenues à Brześć du 30 novembre au 7 décembre 1409, en présence du seul Nicolas Trąba, chancelier du roi, Jagellon et Witold, décidés à rouvrir les hostilités, mirent au point la coordination de leurs troupes⁴⁰. Le rôle des contingents tatars (Witold était accompagné du chef tatar Dzelal-ed-Din) fut également précisé. On prévoyait de franchir la Vistule grâce à un pont de navires – du « jamais vu nulle part », écrit Długosz. Ce pont fut fabriqué dans le plus grand secret au cours de l'hiver, par un « ingénieur habile », un certain Iaroslav. L'objectif militaire devait être tenu secret jusqu'à la fin.

Le 20 décembre, l'Ordre conclut un accord avec Sigismond, aux termes duquel le roi de Hongrie s'engageait à entrer en guerre si Jagellon utilisait des troupes « qui n'obéissaient pas à la sainte Église romaine⁴¹ ». Or, les Teutoniques proclamaient partout que les Litvaniens étaient demeurés païens. Le 8 février 1410, Wenceslas rendit à Prague son arbitrage⁴². Les travaux récents des historiens polonais soulignent que ses décisions n'étaient pas entachées de partialité en faveur de l'Ordre, mais plutôt guidées par le souci de maintenir l'équilibre des forces, tout en étant sévère envers la Lituanie⁴³. Le souverain tchèque reconnaissait la validité des diplômes impériaux et pontificaux légitimant les possessions teutoniques, ainsi que les accords signés par Jagellon et Witold en 1398 et 1404. En conséquence, la Samogitie restait à l'Ordre, qui devait toutefois restituer la terre de Dobrzyń. Les représentants polonais rejetèrent la sentence et quittèrent la capitale tchèque. Les deux partis se préparaient à la reprise des hostilités.

La neutralité de Wenceslas étant contestée par les Polonais, une voie s'ouvrait à l'intervention de Sigismond. Le souverain hongrois cherchait surtout à empêcher la guerre, le danger turc dans les Balkans et les

problèmes du grand schisme lui paraissant plus graves. Il organisa entre le 9 et le 18 avril 1410 des négociations à Kieżmark, en Slovaquie, avec Witold et Jagellon⁴⁴. Les trois hommes décidèrent de se retrouver en juin à Toruń, en compagnie du grand maître de l'Ordre, avant la fin du délai d'armistice.

Juste après l'entrevue de Kieżmark eut lieu à Nowy Sącz une nouvelle rencontre « ultra-secrète » entre Jagellon et Witold, où furent précisés les détails de la coordination des deux armées⁴⁵. Les forces lituaniennes et leurs alliés devaient se rassembler à Łuck et à Grodno, à l'ouest de la Lituanie, puis se concentrer à Drohiczyn, au nord-est de la Pologne. Du côté polonais, les troupes se rassembleraient par contingents territoriaux. La plus grande partie des combattants devraient se retrouver à Czerwińsk ; ceux de Petite Pologne (le sud du royaume) à Wolbórz.

Le projet, novateur, nécessitait une grande maîtrise opérationnelle, clé de la réussite. Venues de territoires éloignés, concentrées dans des points différents, les deux armées devaient faire leur jonction au moment de pénétrer en Prusse. On ne sait si l'objectif ultime était de prendre Małbork ; Jagellon et Witold avaient en tout cas conçu leur guerre comme une campagne militaire et préparaient une opération plus élaborée que les habituels raids à l'intérieur des territoires ennemis, même s'il n'est pas certain qu'ils aient envisagé de livrer une bataille décisive.

Les préparatifs devaient être conduits dans le plus grand secret, les objectifs dissimulés le plus longtemps possible. Des opérations de diversion et de tromperie devaient en faciliter l'exécution en abusant les dirigeants de l'Ordre. Jagellon et Witold montrèrent ici des qualités stratégiques de premier ordre.

De son côté, dès le courant du mois d'avril, Ulrich, entreprit de recruter des mercenaires⁴⁶. Le 11 mai, dans une lettre adressée aux ducs Swantibor III de Stettin et Wartislaw VIII de Wolgast, il annonçait pour la première fois des intentions offensives : si Jagellon n'acceptait pas la paix, l'Ordre devait « trois semaines après Pâques [le 1^{er} juin] entrer avec les forces de nos armées dans le royaume de Pologne⁴⁷ ». Cette date du 1^{er} juin fut probablement choisie en raison du délai nécessaire à l'arrivée des mercenaires partis, comme en 1409, de Silésie et de diverses terres d'Empire : Ulrich comptait plus sur eux et sur les troupes des ducs poméraniens que sur les nobles européens. Or, il fallait environ deux

semaines pour que les combattants engagés rallient le point de rassemblement de Krusin sur l'Oder, où commençait leur service, puis marchent jusqu'à Czluchów en Poméranie. Dès la fin du mois d'avril, des chefs de troupes soldées, dont le tchèque Wenczlaw de Dorna, conseiller du roi Wenceslas, étaient à Malbork pour discuter des conditions d'embauche. Le recrutement avait, comme toujours, été tenu secret, les instructions étaient strictes sur ce point. Le plan paraissait parfait. Les Teutoniques attaqueraient depuis le nord, tandis que l'accord avec Sigismond laissait espérer des opérations sur la frontière méridionale de la Pologne.

Mais, toujours le 11 mai, Ulrich de Jungingen reçut l'annonce de l'entrevue organisée par Sigismond à Toruń le 17 juin ; il était obligé de suspendre temporairement le recrutement des mercenaires. Lorsqu'il fut certain que les Polonais ne se rendraient pas à la négociation, il revint sur son ordre d'ajournement. On était le 24 mai ; l'Ordre venait de perdre deux semaines. L'attaque dut être repoussée au 24 juin. La perte de ce temps précieux fut l'une des causes de la défaite de Grunwald.

Reprise de la guerre

Le 3 juin, l'armée lituanienne de Witold prit la route de Czerwińsk. En chemin, elle fut rejointe par les contingents russes et tatars. Le 4, des émissaires d'Ulrich firent valoir à Wenceslas qu'en raison du refus polonais de la sentence du 8 février, l'Ordre n'était pas tenu de respecter les décisions prises ce jour-là. Ni le roi de Bohême ni celui de Hongrie n'étaient plus en mesure d'imposer la paix. Le 8 juin, l'ancien commandeur de Pokrzywno, Arnold de Hecke, envoyé en mission à Toruń, écrit au grand maître : il a appris du maire de la ville que deux espions polonais ont été arrêtés. Ils ont reconnu avoir reçu de l'argent de Jagellon pour amener le maire et les bourgeois à trahir l'Ordre⁴⁸. Par ailleurs, il informe Ulrich que 600 lances de mercenaires (environ 1 800 hommes) campent sur l'autre rive de la Vistule, à 30 km au nord-ouest de Toruń, attendant des navires pour traverser le fleuve. Il prie instamment Ulrich d'intervenir auprès du commandeur de Bierzgłowo pour qu'il fasse le nécessaire. L'entretien de ces troupes coûtait cher ; une lance recevait une solde de 11 marcs par mois : chaque semaine passée revenait donc à 1 650 marcs pour l'ensemble des troupes, soit une somme considérable.

Le 14 juin, Jagellon, après un pèlerinage au monastère de la Sainte-Croix de Łysa Góra, prit la route de Stopnica et Szydłów, qui devait le mener à la rencontre de Witold. Le 17, Ulrich, venu à Toruń, constata l'absence des émissaires lituaniens et polonais. Seuls étaient présents les envoyés de Sigismond. Sans être une vraie surprise, c'était un « fiasco » diplomatique pour l'Ordre et le signe de l'imminence de la guerre⁴⁹. Le 24 juin, la chevalerie de Petite Pologne se rassembla à Wolbórz, tandis que dans la région de Czerwińsk se concentraient les troupes de Grande Pologne. L'armée de Witold se dirigeait vers le confluent du Narew et du Bug. Le soir s'achevait l'armistice décidé à Bydgoszcz le 8 octobre 1409 ; des premiers actes de guerre eurent lieu aussitôt : des villages et des terres de l'Ordre furent incendiés, notamment à Nieszawa, par des troupes que Jagellon avait disposées près de Toruń⁵⁰. La nouvelle provoqua la colère d'Ulrich, refusant désormais d'entendre parler de paix, mais à qui les émissaires hongrois, l'officier Nicolas de Gara et le voïvode de Transylvanie Stibor de Stiboricz, firent valoir que de tels actes relevaient « du droit et de l'état de guerre », et que ses propres troupes avaient commis des crimes plus graves l'année précédente dans la terre de Dobrzyń. Finalement, le grand maître accepta une prolongation de dix jours de la trêve⁵¹.

Le 24, Jagellon se rendit à Wolbórz, où se trouvait la majeure partie de son armée ainsi que les mercenaires conduits par le tchèque Sokol ; la mobilisation des troupes avait réussi. Le 26 arrivèrent les deux ambassadeurs de Sigismond, venus proposer cette fois à Jagellon le renouvellement de l'armistice jusqu'au 4 juillet⁵². Le roi de Pologne accepta, bien que la trêve ne concernât pas l'armée de Witold. Długosz donne sans ambages la raison de cette décision : elle laissait au roi le temps d'opérer la jonction avec les forces lituaniennes et de s'approcher de la frontière de l'État teutonique⁵³. Traversant la Masovie, il arriva le 30 juin à Czerwińsk, à 7 km au nord-est de la forteresse de Wyszogrod, sur la rive droite de la Vistule ; les troupes de Witold venaient d'atteindre le Narew tout proche.

Le 1^{er} juillet commença, grâce au pont flottant fabriqué par « maître Iaroslav », le passage des troupes polonaises, rejointes par les Lituaniens et les Tatars (dont Długosz limite pudiquement le nombre à 300)⁵⁴. Il fallut trois jours aux deux armées pour être transférées sur l'autre rive, distante à cet endroit d'environ 500 m. La construction avait supporté le poids des

véhicules et des machines de guerre, note, émerveillé, l'auteur de la *Chronique du conflit*⁵⁵.

L'armée de Jagellon ne partait pas pour une simple chevauchée : Długosz relève la présence à Wolbórz des chariots portant les bombardes et des convois d'engins de siège⁵⁶. Le passage de la Vistule marquait l'entrée dans la phase décisive de la guerre, celle qui devait mener les armées dans la plaine de Grunwald, puis sous les murs de Małbork.

RACONTER LA BATAILLE

Un catalogue des sources n'intéresserait que les spécialistes, une brève présentation permettra néanmoins au lecteur de se repérer. On doit à Sven Ekdahl la meilleure étude en ce domaine⁵⁷.

Des sources partiales

Beaucoup d'archives ont malheureusement été perdues, tels les « livres des dommages » dressés sur ordre du grand maître Michel Kűchmeister (1414-1422) pour faire le bilan des dégâts de la guerre⁵⁸. Par chance préservé, le *Livre des soldes* des mercenaires engagés dans le combat a été édité par les soins de S. Ekdahl⁵⁹. La correspondance des souverains et des dignitaires, celle de Jagellon, du grand maître de l'Ordre, du duc Witold⁶⁰, livre de précieux renseignements. Manquent évidemment des témoignages relatant ce qu'un combattant aurait vécu.

Nous disposons par ailleurs de plusieurs narrations des épisodes militaires de 1410. Dans le camp des vainqueurs, l'un des meilleurs récits est celui de la *Chronique du conflit*, dont la paternité est en général attribuée à Nicolas Trąba, vice-chancelier de Jagellon⁶¹. Ce texte assez bref (16 pages dans l'édition de référence) aurait été composé au début de l'année 1411⁶². Écrit dans un style sobre, il adopte un parti pris discret en faveur de la Pologne, sans esquiver les sujets délicats (la dévastation de la terre de Zawkrze sur ordre du roi, le saccage de Dąbrówno par les Polonais). Sa narration du combat, assez brève (un peu moins de quatre pages), est parfois malaisée à comprendre à force d'ellipses, mais elle constitue un témoignage captivant sur la bataille.

Un autre texte a longtemps fourni la matière essentielle des historiens : les *Annales* du grand auteur polonais Jan Długosz, chanoine de Cracovie

(1415-1480), écrites à partir de 1459/1460 et poursuivies jusqu'à sa mort. Les Livres X et XI, qui concernent la guerre de 1409-1411, furent composés dans les dernières années de sa vie. C'est la narration la plus longue dont on dispose (dix pages dans l'édition récente pour l'affrontement lui-même). Il est fort possible que Długosz se soit servi de la *Chronique du conflit*, voire du texte antérieur dont elle-même se serait inspirée⁶³.

S'il faut écarter ce que ses qualités d'écriture ajoutent à la réalité des faits, on trouve néanmoins chez Długosz maints éléments authentiques et instructifs. Sa description de la bataille ne peut ainsi être ni acceptée en bloc, ni rejetée intégralement : elle est à examiner en détail, à évaluer point par point. Nourri des conceptions augustiniennes (il a lu la *Cité de Dieu*, comme le prouve le manuscrit annoté de sa main conservé à la bibliothèque Jagellon de Cracovie), Długosz exprime avec perfection la version officielle polonaise.

Son récit est imprégné d'images propres aux auteurs médiévaux. Nicolas Trąba verse des larmes lors de la bataille, Ulrich de Jungingen est aveuglé par un orgueil funeste, l'impatience de Witold contraste avec le calme et la piété de Jagellon. Długosz attribue l'entier mérite du succès aux troupes polonaises, insistant sur la gravité de la fuite des Lituaniens pendant le combat. Sa description des diverses phases de la bataille est elliptique, alors qu'il détaille des épisodes individuels : l'action courageuse du notaire royal Zbigniew d'Oleśnicki protégeant Jagellon ou le duel livré par Dobeslas Oleśnicki (le père du précédent !) contre un Teutonique.

La *Chronique du conflit* et le livre XI des *Annales* de Jan Długosz constituent « la matière de Grunwald », à laquelle d'autres sources polonaises apportent quelques compléments, telles les *Annales du monastère de Miechów* (30 km au nord de Cracovie), dont la description de la bataille fut sans doute composée dans la première moitié du XV^e siècle⁶⁴.

Dans le camp opposé, deux œuvres émergent. Les *Annales* du Franciscain de Toruń consacrent quelques pages à la guerre de 1409-1410 et un bref paragraphe à la bataille elle-même⁶⁵. Leur auteur avait de bonnes relations avec le commandeur local, auquel il doit ses informations sur la chronologie et les événements qui s'étaient déroulés dans le Culmerland. On ne sait de quand date sa description de la bataille, mais elle fut certainement composée très peu de temps après celle-ci. Ses lignes sont restées célèbres en raison de leur critique envers Ulrich de Jungingen,

coupable d'avoir, « par excès de zèle », marché contre l'ennemi dans la nuit du 14 au 15 juillet 1410⁶⁶.

La seconde œuvre est la continuation anonyme de la *Chronique de l'official de Pomésanie*, dite aussi *Chronique de Johann de Posilge*⁶⁷. Ce texte, composé entre 1410 et 1413, offre une description brève mais vivante de la bataille de Grunwald. Il fournit aussi un bon exposé des faits précédents, notamment les actes de violence commis lors de la prise de Dąbrówno. Son auteur est bien informé et était vraisemblablement en contact avec la direction de l'Ordre, qui lui a fourni l'accès à des documents officiels. Son récit demeure, avec ceux, bien plus détaillés, de la *Chronique du conflit* et de Długosz, une des pierres angulaires de la recherche historique en ce domaine⁶⁸.

Nous connaissons le point de vue lituanien grâce à la *Cronica Bychowca*, rédigée à Vilnius sans doute entre 1522 et 1527, dont la version tranche par son originalité : très éloignée des conceptions catholiques imprégnant les autres sources, elle attribue la victoire aux seules troupes de Witold⁶⁹. Les sources russes, telles les *Annales de Novgorod* ou celles de Pleskau, adoptent un point de vue assez proche. Elles reprennent un texte original composé à Novgorod vers 1430⁷⁰. Leur grand intérêt est de donner un récit – toujours bref – de la bataille qui n'est pas encombré par les ajouts de la propagande polonaise du temps. Aucune ne reprend ainsi les thèmes d'un Jagellon amoureux de la paix ou d'un Ordre submergé par l'orgueil. Elles soulignent au contraire l'agressivité polonaise, le fait que la guerre eut lieu dans les terres de l'Ordre (*Annales de Novgorod*) ou affirment que le but de la campagne était de prendre Małbork (*Annales de Pleskau*).

La nouvelle de la défaite des Teutoniques se répandit à travers l'Europe et plusieurs chroniqueurs s'en firent l'écho. Les Français Michel Pintoin, auteur de la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, et Enguerrand de Monstrelet se montrent favorables à l'Ordre, dont ils reproduisent le discours, tel qu'il fut tenu par les envoyés du grand maître. Ils décrivent assez bien les phases du combat, et notamment soulignent le tournant constitué par la « fuite » des Litvaniens après une heure d'affrontement : il est clair que l'Ordre avait intérêt à mettre en valeur cet épisode, qui rendait scandaleuse l'attitude des Polonais venus prêter main-forte à des païens⁷¹.

Les ouvrages composés par les deux camps à des fins judiciaires, pour faire valoir leur cause auprès du pape ou lors du concile de Constance

(1414-1418), méritent aussi d'être mentionnés. De ces textes émergent le discours tenu par Andreas Lascari (1362-1426)⁷², envoyé par Jagellon en ambassade auprès du pape, en compagnie de Zbigniew Oleśnicki, à l'automne 1411, ou les plaidoiries exposées par les Polonais et l'Ordre à Constance. *La Proposition des Polonais contre l'Ordre* fut présentée le 13 février 1416 par la délégation polonaise conduite par Paul Vladimir, recteur de l'université de Cracovie (1370-1436), et la *Proposition et réponse de l'Ordre contre la proposition des Polonais* fut exposée dix jours plus tard par le procureur de l'Ordre à la Curie romaine, Peter Wormditt⁷³.

S'il n'entre dans ces textes guère de description précise de la bataille, bien connue des participants (celle de Lascari tient en quelques lignes), ils mettent en relief certains épisodes, au cœur de la procédure judiciaire : l'offre de deux épées par les hérauts de l'Ordre à Jagellon et Witold avant le combat, l'engagement de troupes païennes aux côtés des Polonais, le sort des captifs, etc.

Parmi les écrits plus tardifs, ceux de l'humaniste Enea Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II, ressortent par leur qualité. D'abord sensible à la propagande teutonique (ainsi dans son *De viris illustribus* de 1444-1450⁷⁴), il adopte ensuite une position plus équilibrée, tant dans son *De situ et origine Pruthenorum*, écrit en 1454 à l'occasion d'un séjour en Prusse⁷⁵, que dans son *De dictis et factis Alphonsi regis*, de 1456⁷⁶. Enfin, son quatrième livre, le *De Livonia et de Pruthenis*, datant sans doute de 1458, offre un récit détaillé de la bataille⁷⁷. Son grand mérite est d'emprunter aux textes des deux adversaires et de donner une vision claire de la tactique choisie et des différentes phases du combat. Imprimé en 1470, ce dernier texte inspira d'autres relations, en particulier celle, inédite et hostile à l'Ordre, figurant dans un manuscrit de la bibliothèque universitaire de Göttingen⁷⁸ et celle d'un récit composé vers la fin du XV^e siècle, et conservé à la bibliothèque Vaticane⁷⁹.

Un superbe manuscrit, à la charnière des sources iconographiques et narratives, occupe une place à part. Il s'agit de la *Banderia Prutenorum* (« Les bannières des Prussiens »), due à la collaboration de Jan Długosz et du peintre Stanislas Durink (mort après 1481)⁸⁰. Confectionné en 1448, complété sans doute vers 1466, ce manuscrit représente 39 bannières enlevées par les Polonais à l'issue de leur victoire et suspendues dans la cathédrale de Cracovie, et y ajoute 17 autres bannières. Ces illustrations

sont assorties de commentaires, dus en partie à Jan Długosz lui-même, en partie à un auteur anonyme, et qui indiquent, par exemple, quels hommes portaient la bannière (*vexillifer*) ou commandaient les troupes rassemblées derrière elle (*ductor*)⁸¹. Ils fournissent parfois des indications sur les effectifs rassemblés, leur nombre et leur origine (membres de l'Ordre, hôtes ou mercenaires).

Les sources archéologiques

Les résultats des fouilles menées en 1958-1960, 1980, 1988-1990 et 2000-2002 dans plusieurs zones de l'espace compris dans le triangle Tannenberg-Grunwald-Łodwigowo et alentour ont été un peu décevants⁸². Les archéologues ont exploré des fosses qui pouvaient être des tombes collectives ; ils ont trouvé quelques boulets de pierre. En 1958-1960, on découvrit 73 squelettes enfouis sous une colline, à 2,5 km environ au sud-est de Tannenberg ; un tiers étaient des femmes et des enfants et beaucoup portaient la trace de blessures. Les fouilles dans les marais n'ont en revanche rien donné. Les recherches effectuées sous la chapelle et à côté d'elle permirent de découvrir des restes calcinés d'ossements humains, correspondant à environ 200-300 hommes⁸³. En 1980, de nouvelles investigations, conduites dans la partie orientale de la chapelle, ont exhumé une tombe de 55 squelettes d'hommes jeunes qui portaient la trace de blessures, surtout sur la tête, à l'arrière ou sur un des côtés. Serait-on en présence, comme le suggère S. Ekdahl, d'hommes frappés par derrière au cours de la panique finale, voire de prisonniers de faible valeur exécutés⁸⁴ ? Au total, ces nouvelles fouilles menées aux environs de la chapelle ont mis au jour les restes d'environ 255 à 265 corps⁸⁵. La plupart des squelettes sont ceux d'hommes âgés de 20 à 35 ans.

Le bilan est donc mince, sans être indigent. Il est remarquable que les recherches menées sur la « colline de Jagellon », là où, selon Długosz, le souverain se serait arrêté, n'aient rien donné. Il y aurait peut-être profit, comme le suggère S. Ekdahl, à fouiller d'autres endroits du triangle des trois villages et en dehors ? Ainsi les traces de la fuite des Lituaniens seraient à chercher à l'est de Łodwigowo vers Zybułtowo et celles de la débâcle des Teutoniques le long de la voie menant de Samin à Lubawa.

Les sources et le réel

La distance chronologique avec l'événement, le statut des auteurs, les objectifs de la rédaction, la nature même de la source sont autant de prismes qui infléchissent, voire déforment, les informations livrées.

Aucun texte ne laisse percevoir d'enthousiasme pour la guerre en elle-même. S'il paraît difficile d'aimer la guerre et son cortège de douleurs, on connaît, à l'époque contemporaine, nombre de témoignages d'anciens combattants gardant un souvenir mélangé de leur expérience du feu : le sentiment d'horreur devant les corps déchiquetés ou les blessés hurlant de souffrance d'une part, et, d'autre part, la trace profondément enfouie de la solidarité et de l'émotion nées des épreuves subies ensemble, des missions réussies, des vies sauvées, des décrochages réussis sans casse. Rien de tout cela ne transparait dans nos documents. Hormis quelques passages épiques chez Długosz, la sobriété est de mise, le réalisme cru absent.

Les textes ouvrent une fenêtre sur l'univers de la bataille, mais constituent en même temps un écran ; plusieurs filtres se glissent entre ce qui s'est produit et ce qui est relaté⁸⁶. Les sources retiennent dans la masse des informations à leur disposition ce qui sert leur projet, plaît au public auquel elles se destinent, en nourrissant sa renommée et sa mémoire. Les narrations de la bataille s'inspirent de schémas littéraires du temps mais également antiques. D'où le problème de savoir si ce qu'elles décrivent s'est effectivement passé ou n'est que la reprise d'un stéréotype littéraire. On ne doit pas toutefois négliger que ces clichés pouvaient inspirer le comportement des combattants : les nobles tendaient à se battre comme les modèles incarnés dans les textes. Traditions narratives et habitudes guerrières s'influençaient réciproquement ; mais le rituel est parfois plus dans la narration que dans la réalité⁸⁷.

En revanche le combat comporte des éléments que les sources ignorent ou négligent. Les sentiments vécus par les protagonistes n'apparaissent guère, ou de manière peu réaliste, bien que certaines notations de Długosz fassent exception. Les récits s'efforcent de livrer une vision compréhensible de la bataille ; ils cherchent à rendre intelligible un processus en partie chaotique. Mais ce faisant, ils rendent le combat plus rationnel qu'il ne le fut, tant les combattants sont jetés dans un univers sonore étourdissant, aveuglés par la cohue et la poussière, ébranlés par les chocs. Les chroniques, sans escamoter cette confusion, restituent une image plus claire que ne le fut la réalité. L'échelle crée le phénomène : vue de loin, la bataille devient lisible, les mouvements de troupe se dessinent dans l'espace, les

évolutions trouvent leur explication. Les chroniqueurs médiévaux ont dépeint le combat de Grunwald en traçant ses grandes lignes et en sélectionnant des épisodes individuels.

L'historien polonais B. Cetera avait voulu retrouver, dans le déroulement de la bataille, la preuve de l'application des règles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce⁸⁸. Le texte de Długosz contient en effet des éléments qui renvoient à ce traité d'art militaire. S'agit-il d'une simple imitation littéraire ou les combattants s'inspiraient-ils en 1410 des conseils de l'auteur romain, dont l'influence fut grande au Moyen Âge⁸⁹ ? Il faut être prudent : si on ne marche pas contre le soleil c'est pour d'évidentes raisons pratiques et pas seulement parce que Végèce le conseille ! En outre on ne connaît pas de copies de l'œuvre de Végèce qui ait circulé dans le royaume de Pologne (ce qui n'est qu'un argument *e silentio*⁹⁰). Cela étant, des chevaliers polonais avaient pu prendre connaissance de ce texte lors de séjours en Europe occidentale. L'hypothèse de B. Cetera ne peut être totalement écartée, même si aucun indice probant ne vient à son secours, en dehors des similitudes entre les textes de Długosz et de l'auteur de l'*Epitoma*⁹¹.

Application réelle de règles antiques, imitation littéraire ? Il n'est pas certain que, à l'instar des combattants grecs et romains étudiés par J. Lendon et marqués par l'*Iliade*, les chevaliers de Grunwald aient combattu « sous le signe du passé⁹² ».

CHAPITRE 2

COMBATTANTS ET HOMMES DE L'OMBRE

« Connaissez l'ennemi et connaissez-vous vous-mêmes ; votre victoire ne sera jamais menacée⁹³. »

LES HOMMES DE GUERRE

Les effectifs

L'étude d'une bataille suppose une approche fine de la question des effectifs présents le jour du combat. Or les sources à notre disposition ne permettent de proposer que des estimations incertaines. Faute d'avancer des nombres précis et sûrs, on est contraint de procéder à des évaluations où l'on combine les indications fournies par les documents du temps et ce que l'on peut par ailleurs savoir de la population, de la richesse et de l'organisation militaire des pays aux prises ; tout parallèle avec d'autres États ou principautés doit être mené avec précaution, tant les conditions variaient d'un territoire à l'autre. On ne s'étonnera donc pas de constater de très grandes différences dans les estimations proposées par les historiens⁹⁴.

Si l'on veut s'en tenir aux nombres dont on peut garantir, à peu de choses près, la fiabilité, il faut se contenter de données partielles. Bien qu'étant par nature militaire, l'Ordre teutonique ne pouvait à lui seul assurer les effectifs nécessaires et suffisants à la conduite des opérations. Il rassemblait, au mieux, environ 700 chevaliers, soutenus par des troupes locales, recrutées dans le cadre du service militaire dû par les commanderies, les milices urbaines et les contingents épiscopaux. La ville

de Dantzig aurait fourni, selon un historien de la fin du XVI^e siècle⁹⁵, 1 200 combattants, dont une forte proportion de mercenaires ; celle de Toruń aurait mis à la disposition de l'Ordre 213 « hommes bien armés⁹⁶ ». Le « Livre de guerre d'Elbing » indique que la ville aurait envoyé à Grunwald 216 hommes dont 180 cavaliers, nombre qui englobe les combattants recrutés dans le plat pays⁹⁷.

Le total ne pouvait dépasser les 10 000 combattants : ils étaient 5 000 lors de la conquête de Gotland en 1398⁹⁸. S'y ajoutaient les hôtes, ces chevaliers d'Europe occidentale venus à leurs propres frais, et les mercenaires soldés. La *Banderia* évoque des combattants « courageux et combatifs venus des diverses nations de la terre d'Allemagne », rangés sous la bannière de saint Georges, traditionnellement confiée aux invités⁹⁹. Des Français vinrent aussi, dont Enguerrand de Monstrelet rappelle le souvenir¹⁰⁰. Ce furent de petits nobles du nord du royaume ; parmi eux un chevalier normand, Jean de Ferrières, et un Picard, fils du seigneur du Bois d'Annequin. Au total donc une armée hétérogène, ce qui pouvait poser des problèmes de coordination.

Il y eut maints débats autour de la question des effectifs. Dès 1878, l'historien L. Weber se montra sceptique devant les nombres avancés par les sources¹⁰¹. La prudence qu'il recommandait ne satisfait pas des chercheurs désireux de fournir des estimations précises et qui, à cet effet, se livrèrent à des calculs basés sur des indications incertaines, en particulier celles de la *Banderia Prutenorum*. Le mécanisme était simple : on reprenait les données parlant de « 60 », « 80 », « 100 » lances et, en partant du principe que ces « lances » étaient des unités de trois hommes, on obtenait immédiatement un nombre précis de combattants pour les bannières concernées ; là où la *Banderia* n'indiquait rien, on y suppléait en posant un nombre moyen de lances par bannière, que l'on multipliait par trois puis par le nombre de bannières donné par Długosz. À l'issue d'une opération très simple, on obtenait les effectifs des armées en présence. En 1906, Karl Heveker suggéra ainsi que l'Ordre avait 11 000 combattants, la Pologne et la Lituanie 16 500¹⁰². En 1932, C. Krollmann évaluait les effectifs des Teutoniques au sein d'une fourchette allant de 12 000 à 15 000 hommes, et ceux de leurs adversaires à un total de 20 000 combattants¹⁰³. De tels résultats n'avaient rien d'in vraisemblable, ni rien de certain ! Jusque dans les années 1970, voire au-delà, des chercheurs utilisèrent le même système hypothétique, si approximatif derrière son apparence scientifique.

S. M. Kuczyński, en s'appuyant sur des comparaisons avec les guerres hussites ou suisses et en prenant en compte la démographie et les capacités de mobilisation des protagonistes, avança les nombres de 27 000 combattants dans les rangs de l'Ordre (dont 6 000 piétons), 20 000 Polonais (dont 2 000 piétons) et 16 000 Lituaniens (dont 5 000 piétons)¹⁰⁴. Un ouvrage récent, édité à l'occasion du 600^e anniversaire de la bataille, avance des nombres précis, mais invérifiables : 30 000 combattants du côté allié, dont 25 000 cavaliers (15 000 Polonais et 10 000 Lituaniens), face à 21 000 Teutoniques, dont 16 000 cavaliers¹⁰⁵.

Comme le terme de « lance » ne désigne pas forcément un groupe de trois hommes, le nombre de lances donné ne permet pas d'évaluer les effectifs. La « lance » est en effet à la fois une unité de compte, théorique, utilisée lors du recrutement, et un groupe de combattants de nombre variable (deux à cinq), financés par un chevalier en fonction de ses ressources. En outre, le nombre de lances par bannière n'est pas toujours connu. Tous les calculs sur la base des lances sont donc hypothétiques.

Une démarche solide a été proposée par M. Grzegorz, qui a réussi à donner une évaluation convaincante des effectifs à disposition de l'Ordre en Poméranie, à la fin du XV^e siècle, en s'appuyant sur le nombre de domaines détenus par des chevaliers, et les obligations militaires en résultant, et en prenant en compte les contingents que pouvaient fournir les commanderies de l'Ordre, les villages, les évêques et les villes¹⁰⁶. Il arrive à un total avoisinant les 4 400 à 5 000 combattants, nombre qu'il faut légèrement diminuer pour les années 1409-1411. Si l'on pouvait étendre à la période de 1410 et à l'ensemble de la Prusse la méthode de M. Grzegorz, peut-être aurait-on une idée précise des effectifs présents à Grunwald. En tout état de cause, il n'est pas possible de calculer avec exactitude les forces en présence. Une seule certitude est avérée : les Teutoniques étaient inférieurs en nombre à leurs adversaires. Peut-être avaient-ils pu rassembler autour de 15 000 combattants et l'alliance lituano-polonaise plus de 20 000 ?

Recrutement et composition des armées

Jagellon avait hérité des réformes de Casimir le Grand (1333-1370). L'élément le plus important de l'armée polonaise était la cavalerie, structurée autour du ban royal, le service militaire dû par les féodaux, que venaient compléter des mercenaires. En 1410, les troupes furent

rassemblées en plus de 80 bannières¹⁰⁷. Y prenait part l'ensemble de la noblesse, tandis que les paysans riches et les bourgeois fournissaient les troupes à pied. La participation des évêques à la guerre était alors chose normale ; à Grunwald, l'archevêque de Gniezno, Nicolas Kurowski, et l'évêque Albert de Poznan conduisaient leurs troupes. Dans les rangs teutoniques, les prélats prêtèrent aussi main-forte : la bannière de l'évêque de Samland arborait sur fond blanc une épée et une crosse qui se croisaient ; la crosse passe au-dessus de l'épée, mais l'image n'en demeure pas moins le symbole du rôle à la fois pastoral et militaire tenu par les évêques de Prusse¹⁰⁸. La bannière n'avait pas été faite à l'occasion de la campagne de 1410 ; elle valait de tout temps...

Chaque chevalier devait financer et équiper une « lance », composée en général d'archers ou d'arbalétriers ; il s'y glissait parfois un écuyer¹⁰⁹. Dans l'affrontement, il n'est pas certain que la lance constituât une unité combattante : ceux des hommes armés d'une arbalète ne se battaient pas aux côtés du chevalier. Par conséquent, à l'instant de la bataille, il est possible que la lance se fragmente et se dilue. L'écuyer, quant à lui, attendait à l'écart avec un cheval de réserve. L'équipement d'une lance de trois hommes nécessitait un revenu annuel d'environ 100 marcs, ce qui était à la portée de la moitié de la noblesse polonaise.

La lance était aussi en vigueur chez les Teutoniques. Selon la *Banderia Prutenorum*, le nombre des lances par bannière variait de 60 à plus de 100 selon les cas. Ainsi l'évêque de Warmie, Henri de Vogelsang (1401-1415), conduisit au combat plus de 100 lances, rassemblant ses familiers, les hommes du territoire de l'évêché et les citoyens de la ville de Lidzbark Warmiński¹¹⁰. Le maire de Toruń, Jean de la Merse (1409-1421), conduisit de son côté des hommes de sa ville et de « nombreux chevaliers étrangers et des mercenaires », au total 80 lances¹¹¹. Les archives de la cité indiquent que 213 hommes participèrent à la bataille, ce qui correspond à 71 unités de trois combattants.

Les mercenaires

L'insuffisance des effectifs par rapport aux besoins nécessita le recours à des troupes soldées que les sources désignent sous les appellations de « stipendiés » (*stipendarii*), « mercenaires » (*mercenarii*), ou « hommes engagés contre de l'argent » (*homines sub precio conducti*). Leur nombre

avait augmenté sensiblement à partir de la fin du XIV^e siècle. En 1409, le recours à ces hommes devint vital et nécessita de lourdes dépenses, que S. Ekdahl estime à 46 000 marcs pour environ 2 400 hommes, peut-être 3 000. Le coût fut sans doute quatre fois plus élevé l'année suivante. L'Ordre aurait dépensé au moins 226 000 marcs pour solder ses mercenaires lors de la « Grande Guerre »¹¹².

L'appel aux combattants rémunérés prouve que la guerre a changé de nature, et d'échelle. Lorsqu'il s'agit de mener des raids rapides, d'incendier, de piller, nul besoin de faire appel à eux. En revanche, si l'on conduit des opérations pendant plusieurs mois, si l'on mène des campagnes, faites de sièges et de batailles, sur de vastes théâtres d'opérations, il faut accroître de façon sensible le nombre des combattants, par conséquent recruter des stipendiés. Même un ordre militaire ou un royaume comme celui de Pologne ont besoin de supplétifs.

Ces combattants ne sont payés que le temps de la campagne, quelques mois. La levée s'effectue le plus tard possible, pour éviter des frais inutiles ; toutefois, elle doit être faite à temps pour répondre aux impératifs militaires. Un acompte était versé pour couvrir les dépenses d'équipement et celles liées au trajet. Une fois arrivées en Poméranie, les troupes étaient inspectées, puis partaient en opérations ou étaient installées en garnison dans des forteresses. Le recrutement devait se faire dans le plus grand secret – les lettres du grand maître le rappellent sans cesse –, mais il fallait bien assurer une certaine publicité pour attirer des soldats ! Tous, c'est à souligner, étaient des cavaliers (les premières troupes de mercenaires à pied apparurent en 1433), lanciers ou arbalétriers. Ces lances étaient regroupées en compagnies, qui formaient à leur tour une *Rotte* dirigée par un chef souvent issu de la noblesse.

Nous avons vu qu'Ulrich avait entrepris dès la fin du mois d'avril 1410 une campagne de recrutement. Elle ne donna pas tous les résultats escomptés : à Tannenberg se présentèrent 3 712 mercenaires, sur un total de 5 751 hommes engagés, auxquels s'ajoutèrent les 1 800 hommes recrutés pour l'attaque prévue le 1^{er} juin et les 900 hommes rassemblés par le commandeur de Toruń, soit un total d'environ 6 400 combattants¹¹³. L'interruption du recrutement durant deux semaines en mai empêcha 2 000 soldats d'arriver à temps en Prusse. Ils firent défaut à Grunwald, mais contribuèrent ensuite à sauver Malbork. En décembre 1410, à la fin de la

guerre, le grand maître Henri de Plauen avait sous ses ordres près de 7 500 combattants soldés.

Les commentaires de la *Banderia Prutenorum* mentionnent très souvent la présence de ces mercenaires, sous les ordres du trésorier de l'Ordre, des commandeurs de Bałga, Königsberg, Starogród, Tuchola, etc.¹¹⁴. Les évêques ne sont pas en reste : celui de Samland conduit ses vassaux, les membres de sa cour et dirige « en personne » des mercenaires, celui de Pomésanie également¹¹⁵. Autrement dit, les évêques ont procédé eux-mêmes au recrutement de combattants soldés...

Les contingents urbains comportaient aussi des stipendiés (ainsi Braniewo, Elbing ou Königsberg¹¹⁶). L'Ordre avait recruté dans un large bassin, en Bohême, Silésie, Franconie, Autriche, Rhénanie, Westphalie, etc. Les mercenaires furent parfois rassemblés sous une bannière commune¹¹⁷, mais la *Banderia* les montre fréquemment associés aux combattants locaux. On se méfiait de l'indiscipline ou de la fidélité chancelante de ces hommes, comme l'atteste une plainte du commandeur de Tuchola le 31 août 1409, et il paraissait préférable qu'ils fussent encadrés par des combattants jugés plus fiables¹¹⁸.

Mercenaires en Pologne¹¹⁹

« Et il ne lui [Ladislas Jagellon] avait pas suffi de rassembler Polonais et païens ; il avait acquis à sa cause en les soldant de nombreux hommes issus de Bohême, de Moravie et toutes sortes de gens, chevaliers et valets d'armes¹²⁰. »

Le continuateur de la chronique de Posilge n'est pas le seul auteur à nous informer du recrutement de mercenaires – en majorité tchèques – par Jagellon¹²¹. Les *Annales franciscaines de Torun* rapportent que de nombreux soldats vinrent de Bohême-Moravie et d'autres terres combattre aux côtés des Polonais¹²².

Les chroniqueurs polonais ne sont pas très diserts sur cet aspect ; après tout, certains Tchèques étaient hussites ! La *Chronique du conflit* esquive la question, Długosz parle seulement de quelque 600 à 900 combattants tchèques¹²³, mais il signale à plusieurs reprises dans sa liste des bannières la présence de mercenaires. Celle de la terre de Wielun, trop faible en effectifs, s'est renforcée de mercenaires silésiens, celle de Moravie est entièrement composée de combattants moraves, une autre, conduite par un

officier polonais, rassemble des Polonais, et des Tchèques, des Moraves, des Silésiens¹²⁴. L'hétérogénéité n'était pas l'apanage des Teutoniques.

Des lettres émanant de commandeurs de l'Ordre transmirent au grand maître des renseignements sur les effectifs de mercenaires au service de l'ennemi. L'interruption du recrutement par Ulrich de Jungingen avait laissé sur le carreau des soldats tchèques, qui vinrent offrir leur service au roi de Pologne¹²⁵ ; ce manque de fiabilité des troupes soldées était déjà apparu en octobre 1409, lorsque des mercenaires livrèrent à Jagellon la forteresse de Bydgoszcz après la mort de l'officier teutonique la défendant¹²⁶.

Le commandeur de Toruń annonce le 4 juin qu'un margrave de Misnie a rejoint Ladislas Jagellon¹²⁷. Il rapporte en outre que le roi de Pologne dispose désormais de 10 000 « chevaux étrangers » (comprendre des cavaliers), tout en estimant que ce nombre, qui lui a été transmis, n'est pas crédible. Le souverain aurait tant promis qu'il aurait attiré à lui de nombreux « hommes sans attaches ».

Le chroniqueur du XVI^e siècle Lucas David cite deux autres lettres du commandeur de Toruń, qui signalent l'abondance de mercenaires recrutés secrètement (*heimlich*) par Jagellon en Allemagne, Bohême-Moravie et Hongrie¹²⁸. L'afflux est tel que Wenceslas interdit à ses sujets de quitter son royaume pour aider le souverain polonais. Lorsque les soldats tchèques d'abord recrutés par l'Ordre vinrent lui offrir leur service, Jagellon leur promit une solde augmentée de dédommagements pour les pertes qu'ils subiraient (armes fourbues ou brisées, chevaux perdus ou tués, équipements abîmés), compensation que l'Ordre n'accordait pas. De la sorte, le roi de Pologne vit arriver à lui de nombreux combattants de Moravie, de Misnie et d'autres territoires¹²⁹. Le passage du côté polonais des soldats recrutés en Bohême eut des conséquences sévères pour l'Ordre¹³⁰.

Le recrutement de mercenaires par la Pologne résultait d'une politique planifiée lors de l'assemblée tenue à Cracovie sous l'égide de Jagellon à la fin du mois d'avril 1410¹³¹. Plutôt que de payer des natifs du royaume, on trancha en faveur de soldats étrangers, solution qui avait l'avantage d'ôter autant de mercenaires à l'ennemi. Le maréchal de Pologne, Zbigniew de Brześć, estima en outre que des étrangers étaient préférables, car on pouvait les payer, en cas de victoire, non avec les deniers de la Couronne mais avec les biens de l'ennemi ; et en cas de défaite, on n'aurait pas à se soucier de satisfaire de quelconques demandes financières de leur part. Długosz signale que, parmi les hommes recrutés, figurèrent le Morave Jasko Sokol

de Lamberk, Stanislas de Dobra Voda, et « de nombreux autres¹³² ». À lui seul, Sokol de Lamberk conduisit 1 500 hommes, comme le rapporte à Ulrich de Jungingen le commandeur de Bierzłowo (30 mai 1410), soit plus du double des effectifs des trois bannières signalées par Długosz¹³³...

On dispose d'une autre confirmation de l'importance de ces mercenaires par une lettre de l'évêque Albert de Poznan du 29 juillet 1410, adressée à des Polonais demeurant à la Curie pontificale¹³⁴. Voulant défendre Ladislas Jagellon contre les critiques lancées à son encontre par l'Ordre, qui dénonçait la présence de païens et de « schismatiques » à la bataille de Grunwald, l'évêque admet le fait, mais l'atténue en faisant valoir que les effectifs de mercenaires chrétiens, notamment tchèques, étaient « bien plus importants ».

Terminons avec une lettre adressée par Luppold de Köckritz au grand maître le 24 avril 1410¹³⁵. L'homme avait participé à plusieurs campagnes militaires au service de l'Ordre depuis la fin du XIV^e siècle et était très apprécié de ses dignitaires. Il mourut à Grunwald en attaquant le roi de Pologne¹³⁶. Köckritz rapporte que Jagellon a envoyé des émissaires plaider sa cause en Flandre et en France. Par ailleurs, il signale qu'un chevalier et un valet polonais ont parcouru la principauté de Misnie en s'en prenant aux chevaliers qui affirmeraient que le roi de Pologne ne serait pas un bon chrétien : ceux qui agiraient ainsi mentiraient comme des « fils de putain ». Bien que l'on ait envoyé contre eux 36 hommes, ils avaient réussi à s'échapper. Köckritz fournit un autre élément intéressant : nombreux sont les chevaliers allemands qui lui ont dit que, si la guerre n'avait lieu que contre Witold, ils étaient prêts à servir l'Ordre en tant qu'« hôtes », sans être soldés. L'opposition religieuse était au cœur du conflit, bien plus que la dimension nationale.

LES ARMES

Les armes de la chevalerie occidentale... ou presque

Aux XIV^e et XV^e siècles, près des rives de la Vistule, on se battait avec des moyens similaires à ceux en vigueur en Europe occidentale¹³⁷. Les armes équipant les combattants de l'Ordre, semblables à celles de leurs ennemis, ne leur assuraient donc pas de supériorité technique. A. Nowakowski a

même constaté, dans les inventaires des arsenaux de Prusse, le faible nombre d'armes de qualité et leur maigre degré de modernisation¹³⁸.

Le chevalier vaut d'abord par sa monture... La qualité des chevaux jouait un rôle essentiel à la guerre. Les meilleurs coûtaient de 12 à 18 marcs, sans compter les selles et les étriers, ni le fourrage¹³⁹. En un temps où près des trois quarts des nobles polonais avaient des revenus annuels supérieurs à 60 marcs, les frais d'équipement nécessaires à un chevalier étaient à leur portée¹⁴⁰. De son côté, l'Ordre teutonique garantissait à ses membres la possession d'un destrier. Il fallait des montures robustes, capables de supporter le poids d'un homme recouvert de son armure (parfois près de 100 kilos), d'endurer le climat et de s'adapter aux difficultés du terrain. Les pertes au combat étaient très élevées, les chevaux étant notamment victimes des carreaux d'arbalète ; de ce point de vue, la défaite de Grunwald fut, pour les Teutoniques, une catastrophe.

Lorsqu'il en avait les moyens, le combattant revêtait une armure complète, le « harnois blanc », d'un coût très élevé, donc rare. La plupart s'équipaient légèrement. Une cuirasse de plates (plaques de fer ou d'acier jointes), rigide, recouvrait le torse ; on portait en dessous une cotte de mailles. Parfois, le cavalier se contentait d'une cotte de plates, c'est-à-dire d'un gilet de cuir, renforcé par des lames de métal rivetées, beaucoup plus souple que la cuirasse. Le casque le plus répandu était le chapel de fer (« klobuk »), qui laissait le visage à découvert. Le heaume à visière était l'apanage des plus fortunés. Un écu de bois couvert de cuir, de forme ovale ou rectangulaire, la « targe », assurait une protection supplémentaire¹⁴¹. Des brassards et des jambières pouvaient compléter cet équipement.

Les armes les plus utilisées étaient la lance et l'épée à deux mains, longue d'environ 1,50 m, pour laquelle les ordres militaires semblent avoir eu une prédilection¹⁴². Dans le corps à corps intervenaient en outre la hache, la masse d'armes, voire la dague.

L'Ordre et la Pologne produisaient eux-mêmes la grande majorité de leurs armes, grâce à l'artisanat urbain (notamment celui de Cracovie pour les Polonais) et rural. Selon A. Nadolski, la Pologne produisait chaque année de 1 400 à 2 200 armures de plates, 6 400 épées, 2 400 arbalètes et des dizaines de milliers de carreaux d'arbalète. Au début du XV^e siècle, l'Ordre était sans doute le premier fabricant en Europe d'arbalètes en corne. Il détenait environ 4 500 arbalètes et plus d'un million de carreaux¹⁴³.

L'infanterie et les « armes du Diable¹⁴⁴ »

L'infanterie des ordres militaires passe pour avoir été assez faible. Celle des Teutoniques échappait-elle à la règle ? Les fantassins, sergents à pied et valets attachés à la personne des chevaliers, peu nombreux, étaient armés d'épées, d'arbalètes et se protégeaient à l'aide du grand pavois prussien convexe, fait de bois et de cuir. L'infanterie polonaise semble leur avoir été supérieure. Constituée par les contingents levés dans chaque région au nom de la « défense de la terre », elle reposait sur des paysans et des citadins habitués à manier l'épée (souvent une badelaire, épée à un seul tranchant) et dotés de boucliers, de courtes lances ainsi que d'arcs ou de haches.

Bien que mal considérés, puisqu'ils permettent à un homme de basse extraction de tuer de loin un combattant prestigieux, l'arc et l'arbalète étaient très répandus, mais réservés à des professionnels : leur emploi, particulièrement celui de l'arc, ne s'improvise pas et nécessite un long entraînement. Les tireurs, déployés en avant ou sur les flancs des troupes, avaient pour mission de riposter aux violentes charges de la cavalerie lourde, en cherchant à l'affaiblir et à réduire l'impact de son choc.

Léger, peu embarrassant, l'arc avait l'immense avantage d'une cadence de tir élevée (6 à 12 flèches par minute), portait à plus de 150 m et frappait avec un angle de 50° à une vitesse de 35 m/s¹⁴⁵. Cet arc « composite », ou « réflexe », aux branches recourbées, fait de bois renforcé de corne à l'intérieur des branches, afin de mieux résister à la compression, et de tendons sur la partie externe, pour supporter l'extension, était d'une grande puissance (jusque 70 livres), plus élastique et plus résistant que l'arc en bois.

L'arbalète est faite d'un arbrier de bois sur lequel est fixé perpendiculairement un arc en corne ou en acier, dont le bandage exige une force supérieure à celle d'un homme, et qui est fournie par un mécanisme. On pouvait se servir d'un étrier fixé à l'avant de l'arbrier et d'un crochet placé à la ceinture : la force du corps se redressant tendait l'arc. Au début du XV^e siècle se diffusent le pied de biche – qui fonctionne sur le principe du levier – ou l'arbalète à manivelles.

L'arbalète permet de tenir en réserve sans effort une force emmagasinée et de libérer le projectile au moment propice, après un temps de visée supérieur à celui de l'arc. Plus puissante que ce dernier, d'un maniement plus simple, elle était très utilisée en Prusse et en Pologne, y compris par

des cavaliers. La régularité et la justesse du décochement sont moins dépendantes de la dextérité et de l'entraînement du tireur que dans le cas de l'arc. En tir tendu, l'arbalète avait une portée supérieure (100 m pour les tirs ajustés, en restant efficace jusqu'à 200 m) et une meilleure précision. Doté d'une trajectoire rectiligne et non parabolique¹⁴⁶, le carreau frappe sa cible de plein fouet et possède un exceptionnel pouvoir de pénétration qui le rend redoutable. Dans la grêle de traits, on avait l'habitude de lancer des carreaux « sifflant » qui produisaient un bruit effrayant pour les hommes et les chevaux, ébranlant les sens et perturbant les perceptions : ce n'est pas tant le sifflement qui alarmait que le lien automatiquement fait entre ce bruit et la souffrance qu'il annonçait. Le nombre des arbalétriers polonais fut très élevé à Grunwald et il est probable que leur efficacité causa de lourdes pertes à la cavalerie teutonique¹⁴⁷.

On connaît les inconvénients de cette arme : la longueur du temps de recharge et donc sa faible cadence de tir, limitée à un carreau par minute, deux dans le meilleur des cas. Autre défaut, l'arbalète se tient dans un plan horizontal, obligeant à espacer les tireurs qui n'offrent pas les formations serrées qui faisaient l'efficacité des archers.

L'artillerie

Apparue sur les champs de bataille européens au milieu du XIV^e siècle, l'artillerie est en plein essor au début du XV^e siècle. La faible cadence de tir des canons, leur portée limitée et leur maigre précision n'en font pas encore des armes décisives ; l'artillerie est loin d'être « la reine des batailles¹⁴⁸ ». La bombarde est le canon le plus répandu, fait d'un fût en bronze ou en fer, cerclé de fer et fixé sur un plancher de bois, rarement monté sur roues : il faut les transporter sur des chariots. À l'époque de Grunwald, ces engins projettent des boulets de pierre de diamètre variable. En mars 1410, à Christbourg, l'Ordre dispose d'un canon qui « envoie un boulet gros comme un poing » (environ 12 cm de diamètre) ; la même année, la commanderie de Toruń possède un canon doté de boulets « de la taille d'une tête », soit environ 22 cm de diamètre, pour un poids de 19 kg¹⁴⁹. Le plus gros de ceux retrouvés par les archéologues sur le champ de bataille de Grunwald pèse 3 kg et mesure 15 cm de diamètre.

L'Ordre produisait lui-même pièces d'artillerie et projectiles, en particulier à Malbork. Ses experts en poudre étaient dépêchés dans les diverses commanderies, où étaient emmagasinés canons, poudre et boulets. À Elbing, en 1396, se trouvaient 303 boulets de pierre pour grosses bombardes, 120 pour des « bombardes moyennes » et 400 pour les petites¹⁵⁰.

La fabrication des canons et de la poudre, sans être hors de prix, était onéreuse. Au coût des matières premières (cire nécessaire au moulage du fût, bois, cuivre, étain, fer) s'ajoutaient les salaires des artisans, tailleurs de pierre et fondeurs¹⁵¹. En novembre 1408, Henri Dumechen reçut 85,5 marcs pour la fonte de deux bombardes de taille moyenne, pesant chacune 475 kg¹⁵². Le total des dépenses lié à l'artillerie s'éleva en 1408 à 990,5 marcs et à 1 475 marcs en 1409 : l'Ordre se livrait avec soin aux préparatifs de la guerre.

Le développement de l'artillerie nécessitait les services de professionnels, notamment de maîtres artificiers capables de fabriquer et manœuvrer les pièces à feu. Certains étaient membres de l'Ordre, tel le dénommé Johann, mentionné en 1408 par le *Marienburger Ämterbuch*, et qui était peut-être l'ancien commandeur d'Elbing, Johann de Rumpenheym (1399-1404)¹⁵³ ; d'autres étaient des artisans indépendants : en 1409, la commanderie de Malbork fit appel à un certain Sweczner, originaire de Dantzig, spécialiste en matière de poudre¹⁵⁴.

L'artillerie polonaise connut un essor remarquable sous le règne de Jagellon, tant en quantité qu'en qualité ; certaines bombardes pouvaient projeter des boulets de cinquante centimètres de diamètre. Elle était servie par des canonniers recrutés tant dans la bourgeoisie que dans la noblesse¹⁵⁵.

Formations de combat

Si le cadre du recrutement et de l'organisation des troupes teutoniques était la commanderie, les effectifs étaient, au combat, fédérés dans des corps plus vastes, qui portaient le nom de bannières, à l'instar des troupes polonaises où se retrouvaient les hommes relevant du même ban, c'est-à-dire du même seigneur. Ces bannières étaient elles-mêmes associées au sein de corps d'armée, appelés « batailles »¹⁵⁶. Le nombre des bannières par bataille était très variable (entre 6 et 30), de même que celui des cavaliers par bannière (de 20 à 80¹⁵⁷). La bannière n'avait pas de valeur opérationnelle : la formation tactique était la bataille¹⁵⁸.

Nous sommes assez démunis pour établir l'organisation des armées à Grunwald¹⁵⁹. Plusieurs dispositions s'offraient à l'époque aux cavaliers, en fonction de la tactique privilégiée, de la nature du terrain et des habitudes de combat. La thèse, émise pour la première fois par B. Cetera, d'une armée disposée en blocs compacts trouve confirmation dans les sources¹⁶⁰. La formation en coin, à la pointe dirigée vers l'ennemi, était coutumière en Allemagne et au sein de l'Ordre teutonique. Plusieurs sources l'attestent, telle cette lettre du 5 septembre 1409 adressée au grand maître, indiquant qu'un chevalier de l'Ordre est mort « en pointe¹⁶¹ ». Elle était également en usage chez les Polonais et même chez les Litvaniens : Jan Długosz rapporte que Witold, le 5 juillet 1410, avait déjà, selon « l'antique coutume de sa patrie », ordonné ses troupes en coins, subdivisés en tourmes, plaçant les combattants les plus faibles au milieu, enserrés par les soldats les plus aguerris¹⁶². A. Nadolski a souligné que les armées de Grunwald ne pouvaient qu'être disposées en détachements et en coins, non en ligne (« en haye »)¹⁶³ et K. Kwiatkowski réfute la thèse, avancée par de nombreux chercheurs, de formations en lignes de bataille très allongées. Cette vision ne prend pas en compte les problèmes pratiques qu'une telle disposition posait, ni la contradiction entre l'existence de ces larges lignes de front continues et la formation en sections. Pour qu'une attaque en « haye » soit efficace, il faut un terrain uni et sans obstacles, sinon la charge se désorganise et l'effet de choc se fragmente ; isolés, les cavaliers deviennent une proie.

La formation en coin favorise les charges de cavalerie et l'élasticité des manœuvres de chaque section. Des troupes disposées de la sorte se satisfont d'un champ de bataille plus petit que ce que l'on imagine *a priori* : le triangle déterminé par les villages de Tannenberg, Grunwald et Ludwigowo couvre environ 10 km². Le nombre des combattants placés en première ligne détermine l'importance de la bannière. Ce nombre est souvent impair et l'homme placé au milieu emmène la troupe, tandis que le porte-bannière (*vexillifer*) est placé au cœur de la formation. Si cinq cavaliers forment le premier rang, suivent alors sept puis neuf hommes, et ainsi de suite, soit un total de 45 chevaliers sur cinq rangs. Lorsque Jan Długosz décrit l'organisation de l'armée polonaise, il mentionne d'abord les trois grandes bannières dont la première ligne comportait respectivement neuf, cinq et quatre cavaliers. Dans la première, celle de la « terre de Cracovie », avaient pris place « les plus éminents barons et chevaliers de Pologne, tous

régiments de vétérans et de soldats expérimentés, surpassant par la force et le nombre les autres enseignes¹⁶⁴ ».

On peut imaginer qu'un coin était formé par une seule bannière ou par plusieurs unités. Peut-être ce triangle offensif se transformait-il en carré lors de l'assaut, pour renforcer le choc ? C'est avec un corps d'armée composé de seize bannières disposées en coin qu'Ulrich de Jungingen conduisit ses charges à Grunwald¹⁶⁵. L'objectif était de jouer sur la puissance du choc frontal obtenu grâce à la cohésion de l'ensemble pour effectuer une percée. Cela implique un choix réfléchi du lieu et du moment de l'action et la concentration du maximum de forces sur l'espace le plus restreint possible. Dans ce procédé, la manœuvre et la souplesse paraissent superflues : enserré dans ses arçons, le cavalier fait corps avec le cheval, d'où une considérable puissance d'impact d'autant que, depuis le milieu du XIV^e siècle, s'est répandu l'usage de l'arrêt de cuirasse – un crochet fixé à droite du plastron de l'armure, sur lequel repose la lance¹⁶⁶. Celle-ci est munie d'une poignée avec un arrêtoir qui vient buter au moment du heurt contre l'arrêt ; le choc est ainsi absorbé par tout le couple cavalier-cheval et non par le bras seul.

À cette tactique s'opposait celle en usage chez les peuples de la steppe, faite d'attaques rapides suivies de brusques retraits, soit une forme de combat évasive, basée sur l'art de la déroboade et de l'enveloppement, et refusant l'idée du choc décisif. Les Lituaniens et leurs alliés tatars en firent usage à Grunwald.

Ces deux tactiques nécessitaient une très bonne coordination des cavaliers, donc un entraînement collectif. On ne dispose malheureusement pas de sources nous informant de l'existence de manœuvres permettant d'acquérir l'habileté et la rapidité nécessaires. Mais une plainte des Teutoniques, au concile de Constance, dénonce les Polonais qui auraient appris aux païens l'art de la guerre propre aux chrétiens, grâce à un « entraînement quotidien » et les auraient dotés de « harnois blanc¹⁶⁷ » !

Chaque bannière se déplaçait autour du porte-enseigne, dont le drapeau avait plusieurs fonctions. La première était d'ordre juridique : on entrait dans les terres de l'ennemi, bannières déployées en signe de guerre, comme le fit Jagellon le 9 juillet 1410¹⁶⁸. La seconde était liée à un souci d'efficacité : les combattants devaient agir de manière coordonnée, ce qui nécessitait l'emploi de signes de reconnaissance et de points de repère, à

des fins de ralliement ou d'orientation. Une victoire se dessine à l'issue de combats individuels ou menés par petits groupes, et il était bon que les combattants sachent où se trouvaient les leurs, afin de disposer d'un appui tactique et d'un soutien psychologique. Cette fonction était assurée par les étendards, les gonfanons et les bannières.

Furent utilisés à Grunwald, d'après les illustrations de la *Banderia Prutenorum*, des gonfanons et des bannières. La bannière quadrangulaire¹⁶⁹ (*banderium*), derrière laquelle se rassemblent les membres de l'unité du même nom, a une réelle valeur en tant que trophée et c'est une honte de la laisser aux mains de l'ennemi¹⁷⁰. Celui qui la porte doit la maintenir visible et obéir aux ordres du *ductor*. Le gonfanon est une pièce de tissu rectangulaire dont le grand axe est fixé à une verge perpendiculaire à la hampe ; la partie inférieure se divise en trois à cinq bandes. Les seuls gonfanons du côté teutonique étaient les enseignes du grand maître, de l'Ordre, du maréchal et de l'évêque de Pomésanie¹⁷¹.

Les Teutoniques conduits par le maréchal combattaient sous une bannière à croix noire sur fond blanc, les hôtes sous celle de saint Georges (croix rouge sur fond blanc) et le gonfanon du grand maître arborait une croix noire au centre de laquelle figurait un écu portant une aigle¹⁷². Le tout reflète une tripartition habituelle des forces. Dans ces conditions, la bannière de la Vierge ne correspondait pas à un corps d'armée particulier, mais était portée en avant des troupes lors des déplacements : elle protégeait l'Ordre, dont elle était la patronne. L'étendard portant une croix, ou bien à l'effigie de la Vierge ou d'un saint est en effet plus qu'un simple drapeau : il se charge, telle une icône, des vertus sacrées de l'image représentée. Associés sur la même bannière, dont ils illustrent chacune des faces, la Vierge et saint Maurice exercent simultanément une double fonction : la Vierge protège les combattants, saint Maurice se bat à leurs côtés.

LA GUERRE SECRÈTE, CLÉ DE LA VICTOIRE

Les archives de l'Ordre ont conservé une correspondance qui révèle l'importance de l'espionnage et de la désinformation orchestrés par les deux adversaires et apporte d'étonnantes révélations¹⁷³, mises en lumière par les travaux de Stawomir Józwiak.

Un espionnage de qualité

Dans les mois précédant la guerre, et durant celle-ci, l'espionnage fut incessant. Les deux adversaires combinèrent opérations de renseignement et de désinformation, introduisant leurs agents dans l'entourage des cours ennemies, corrompant des officiers proches du pouvoir, s'infiltrant près des campements militaires. De simples informateurs, voire d'authentiques espions, récoltèrent des renseignements sur les préparatifs militaires et les mouvements de troupes. Souvent marchands ou bourgeois, il leur était aisé d'observer sur place les événements ou de réunir des informations au gré de leurs déplacements.

Dans une lettre du 29 juillet 1409, le commandeur d'Ostróda informe le grand commandeur qu'il a arrêté un espion polonais. Habillé en clerc, l'homme se faisait passer pour un médecin, mais, incapable de célébrer correctement un office divin, il fut aussitôt démasqué¹⁷⁴. Soumis à la torture, il avoue avoir été envoyé en mission par le burgrave de Lipno dans la terre de Dobrzyń. Il devait notamment examiner les moyens de défense et d'approvisionnement des villes et des forteresses des Teutoniques et recueillir des informations sur les troupes soldées par eux. Il dévoile en outre l'existence de tout un réseau d'espions polonais, dépêchés dans les villes de Chełmno, Toruń, Elbing, Tuchola, Małbork et Dantzig !

Dans la première phase de la guerre, les Teutoniques ont bénéficié de renseignements excellents. Des lettres du commandeur de Tuchola, en date des 7, 10 et 12 août, apprirent au grand maître que, si certaines villes semblaient bien défendues, d'autres, telle Bydgoszcz, étaient exposées¹⁷⁵. La qualité de ces renseignements recueillis par les informateurs et les agents de l'Ordre – parmi eux des officiers municipaux ! – explique les succès foudroyants remportés lors de l'été 1409¹⁷⁶.

Pendant l'armistice, les espions redoublèrent d'activité. Dans une lettre du 1^{er} janvier 1410, l'avoué de Działdowo, Piotr de Landenberg, alerte le commandeur d'Ostróda, Frédéric de Zollern : deux espions lui ont appris que l'armée lituanienne stationnait près de Brześć, tandis que Witold se trouvait avec une partie de ses troupes aux environs de Grodno¹⁷⁷. L'armée lituanienne aurait d'après lui l'intention d'attaquer Nidzica après avoir franchi le Narew¹⁷⁸. L'un des espions – qui parlait lituanien et ne suscitait donc pas la méfiance – avait même pu s'entretenir avec un garde de Witold et rapporta que celui-ci redoutait de son côté une attaque teutonique. L'espion avait également remarqué que la route de Brześć à Grodno n'était pas surveillée et il suggérait de placer des troupes entre ces deux villes.

Au printemps, l'espionnage s'intensifia : les adversaires, s'attendant à une reprise du conflit, cherchèrent à découvrir les plans de l'ennemi afin de le prendre de vitesse. Dans une lettre du commandeur de Toruń à Ulrich de Jungingen (18 avril) apparaît pour la première fois la crainte d'une attaque polonaise à la frontière de la Poméranie¹⁷⁹.

L'Ordre victime d'informations contradictoires

Les Teutoniques étaient toutefois persuadés que la Pologne et la Lituanie respecteraient le délai de l'armistice : dans une lettre adressée le 13 mai par Ulrich de Jungingen aux évêques de Dorpat, Reval et Courlande, le grand maître révèle qu'il est au courant des projets de concentration des troupes ennemies, mais déclare ne redouter aucune attaque avant le 24 juin¹⁸⁰. Cette assurance provenait des rapports transmis par les commandeurs. Le 30 mai, celui de Ragneta avait informé le maréchal Frédéric de Wallenrode des intentions de Witold. Un envoyé du roi de Hongrie, Christophe de Gersdorf, lui avait affirmé que le grand-duc obéirait aux injonctions de Sigismond et s'était engagé par écrit à respecter l'armistice jusqu'à son terme. Gersdorf avertissait néanmoins que Witold avait l'intention de reprendre la guerre aux côtés de Jagellon sitôt le délai écoulé¹⁸¹. Le 19 juin, le commandeur de Pokarmin, Markward de Sulzbach, sur la foi de renseignements transmis par ses informateurs, écrit encore que Witold n'entreprendra rien avant le 24¹⁸².

Les agents de l'Ordre déployèrent dans les semaines qui précédèrent la bataille de Grunwald une intense activité, qui fournit la matière de nombreuses lettres, complétées par des rapports oraux dont le caractère pressant était à la mesure du danger. Les historiens ont longtemps pensé que la direction de l'Ordre détenait des renseignements précis sur les plans de ses adversaires lors de l'été 1410¹⁸³, mais qu'elle avait été surprise par le franchissement de la Vistule sur le pont flottant de Czerwińsk. Les choses furent en fait plus complexes, comme l'a révélé S. Józwiak.

À partir du début du mois de juin, les dignitaires de l'Ordre reçurent des informations régulières à propos de la situation frontalière et de l'avancée des troupes lituaniennes en Masovie. Dans une lettre à Ulrich de Jungingen en date du 2 juin, Michel Küchmeister, avoué de la Nouvelle Marche, annonce que les Polonais se mobilisent en Grande Pologne et se préparent à attaquer vers Drezdenko à 40 km à l'est de Gorzów, à la frontière

pomérélienne¹⁸⁴. Le 19, Henri de Plauen informe le grand maître de la mobilisation polonaise près de Bydgoszcz, et de la construction de quatre ponts sur la rivière Brda¹⁸⁵. Sur le front lituanien, le commandeur de Ragneta alerte le 13 juin le maréchal de l'Ordre et le commandeur Markward de Sulzbach : selon des informations recueillies auprès de fugitifs, Witold a quitté son duché quatre jours auparavant à la tête d'une troupe de 400 cavaliers samogitiens. L'armée s'est ébranlée en direction du sud. Comme elle longe la frontière, le commandeur suspecte une attaque contre Ragneta, d'autant que le boyard lituanien Moniwid a disposé des troupes à proximité, tout en leur ayant donné l'ordre de ne pas bouger avant le 24 juin¹⁸⁶. La direction de l'Ordre ne croit cependant pas à une attaque de flanc.

L'Ordre recevait des rapports contradictoires et n'était pas en mesure de discerner l'objectif final poursuivi par ses ennemis. Le 14 juin, le commandeur d'Ostróda, Gamrath de Pinzenau, annonçait que Witold s'apprêtait à attaquer dans le district de sa commanderie aux alentours des 17 ou 18 juin¹⁸⁷. Le même commandeur, dans une lettre du 22 juin, mettait cette fois en garde contre une attaque, toujours dans la même région, combinée avec une offensive de la Pologne en Poméranie à partir du 29¹⁸⁸. Il informait Ulrich des mesures de défense qu'il avait prises dans son secteur. L'annonce était erronée puisqu'en réalité les armées lituanienne et polonaise se rassemblaient pour fondre ensemble sur la Prusse.

Le 23 juin, l'avoué de Działdowo indique à Ulrich de Jungingen que les armées polonaises et l'armée lituanienne se rassemblaient près de Ciechanów et préparaient une attaque imminente dans la terre de Zawkrze, en direction de Kuczbork (à 18 km au sud-ouest de Działdowo)¹⁸⁹. À la fin du mois, un autre rapport affirme que Witold, avec 8 000 soldats russes et tatars, se destine à attaquer la forteresse de Szczytno, à 42 km au sud-est d'Olsztyn¹⁹⁰. Il suffit de regarder une carte pour comprendre à quel point ces informations étaient contradictoires. Signalant des lieux éloignés les uns des autres, elles ne permettaient pas à l'Ordre d'avoir une quelconque certitude sur les endroits où porterait l'attaque ennemie. La confusion qui en résultait était peut-être le fruit des leurrex lancés par l'adversaire.

Extraordinaires pourtant furent les informations recueillies par Rusin Jokol, l'espion de Markward de Sulzbach, que celui-ci transmet à son tour à Frédéric de Wallenrode le 25 juin¹⁹¹. Envoyé à la mi-juin avec sept compatriotes, Jokol effectua, seulement accompagné de son frère, de profondes reconnaissances en territoire ennemi au-delà de la Biebrza. Le

18 juin, les deux hommes épient les préparatifs de l'armée lituanienne dans la région de la Nietupa¹⁹². Profitant de la nuit, ils partent en direction du camp de Witold. Surpris par leurs six compagnons de départ qui les ont trahis, ils perdent contact l'un avec l'autre. Dans sa fuite, Jokol se retrouve dans une île où il est arrêté et interrogé par des Litvaniens. Il feint d'être un fugitif de l'Ordre venu transmettre des informations au grand-duc. On lui remet un cheval mais, prétextant la fatigue, il demande où se trouvera Witold dans les prochains jours, afin de pouvoir le rencontrer une fois qu'il aura pris du repos. Il apprend ainsi quelles seront les étapes de la marche de l'armée¹⁹³. Le 24, les troupes lituviennes devaient arriver au bord de la Vistule, qu'elles franchiraient par conséquent dès le 25, aussitôt l'armistice terminé. Jokol s'éclipse alors et rejoint les terres de l'Ordre.

C'est le 25 que Markward a reçu ces si précieuses informations. À leur annonce, il prend aussitôt des initiatives de riposte et envoie vingt hommes en direction du Narew, vers Ostróda et Nowogród, recueillir des informations ; il attend leur retour pour le 30 juin. Il entreprend par ailleurs de mobiliser ses troupes près de Lidzbark Warmiński et de se diriger vers Ostróda. On voit combien est réelle l'autonomie d'action d'un commandeur.

Le remarquable succès de Rusin Jokol, le contenu précis du rapport envoyé par Markward montrent que l'Ordre disposait de connaissances capitales sur la concentration et le plan de marche des troupes ennemies à la frontière de la Masovie à la fin du mois de juin¹⁹⁴. Mais il ne sut pas en tirer parti, ou n'en eut pas le temps ; au surplus la qualité des renseignements obtenus n'était pas totale. Ulrich n'eut pas vent des derniers changements opérés par Jagellon ; il ignora les directions suivies par les troupes ennemies et, par conséquent, leurs objectifs militaires. Seule la marche de l'armée lituano-polonaise en direction de la terre de Zawkrze les 5 et 6 juillet fut correctement détectée¹⁹⁵. Ce jour-là, le maréchal de l'Ordre transmet à Ulrich de Jungingen les alertes des commandeurs d'Ostróda et de Brodnica. Les Polonais étaient annoncés à trois milles (environ 25 km) de Działdowo. Il était alors trop tard pour déplacer les troupes cantonnées en Poméranie sous la direction d'Henri de Plauen...

Au-delà de ses inévitables erreurs, l'espionnage n'était efficace que si les autorités lui accordaient crédit. Or, selon Długosz, Ulrich de Jungingen refusa de faire confiance à Dobeslas Skoraczowski, envoyé par les légats hongrois Nicolas de Gara et Stibor de Stiboricz auprès de Jagellon pour

négociier et qui, revenu à Toruń, rapporta ce qu'il avait observé en profitant de son ambassade (2 juillet)¹⁹⁶. Dobeslas indique que Jagellon est installé près de la Vistule dans le monastère de Czerwińsk et que Witold a uni ses troupes, nombreuses, à celles du roi de Pologne. Alors qu'il insiste sur la qualité de l'équipement des Litvaniens, Ulrich rétorque que leur armée est « plus riche en cuillers qu'en armes ». Lorsque Dobeslas lui dit avoir vu un pont de navires, sur lequel l'ennemi a traversé le fleuve à sec, et qui a supporté le poids de ses bombardes, Ulrich rit aux éclats. Ses espions, « extrêmement fiables », l'ont prévenu que Jagellon s'efforçait en vain de franchir le fleuve ; déjà plusieurs de ses hommes s'y sont noyés. Witold serait de même arrêté par le Narew. Dobeslas s'offre alors de repartir en mission, accompagné par des hommes que désignerait Ulrich afin de vérifier ses dires, mais le grand maître se débarrasse de lui par ces mots : « Toi, en effet, tu parles comme un Polonais et tu exagères la force et les ressources de ton maître ! »

Il en ressort que les rapports, en dépit de leur qualité, comportaient des incertitudes et des erreurs qui en obéraient l'efficacité et empêchaient le grand maître de prendre des décisions adaptées. Ulrich, aveuglé par son entêtement, porte aussi une responsabilité dans la catastrophe finale, si ce que rapporte Długosz est vrai.

L'art polonais de la désinformation

Les agents de renseignements opéraient aussi du côté polonais et les documents conservés, comme le cours des événements, montrent qu'ils furent plus efficaces que leurs rivaux. À la veille de la reprise des hostilités, les espions de Jagellon avaient recueilli des informations cruciales. Ils avaient en particulier acquis la certitude que l'Ordre respecterait la date de l'armistice. Le souverain polonais savait donc qu'il n'avait pas à craindre d'attaque au moment où il mettrait ses troupes en marche. De cette information a peut-être dépendu le sort de la guerre.

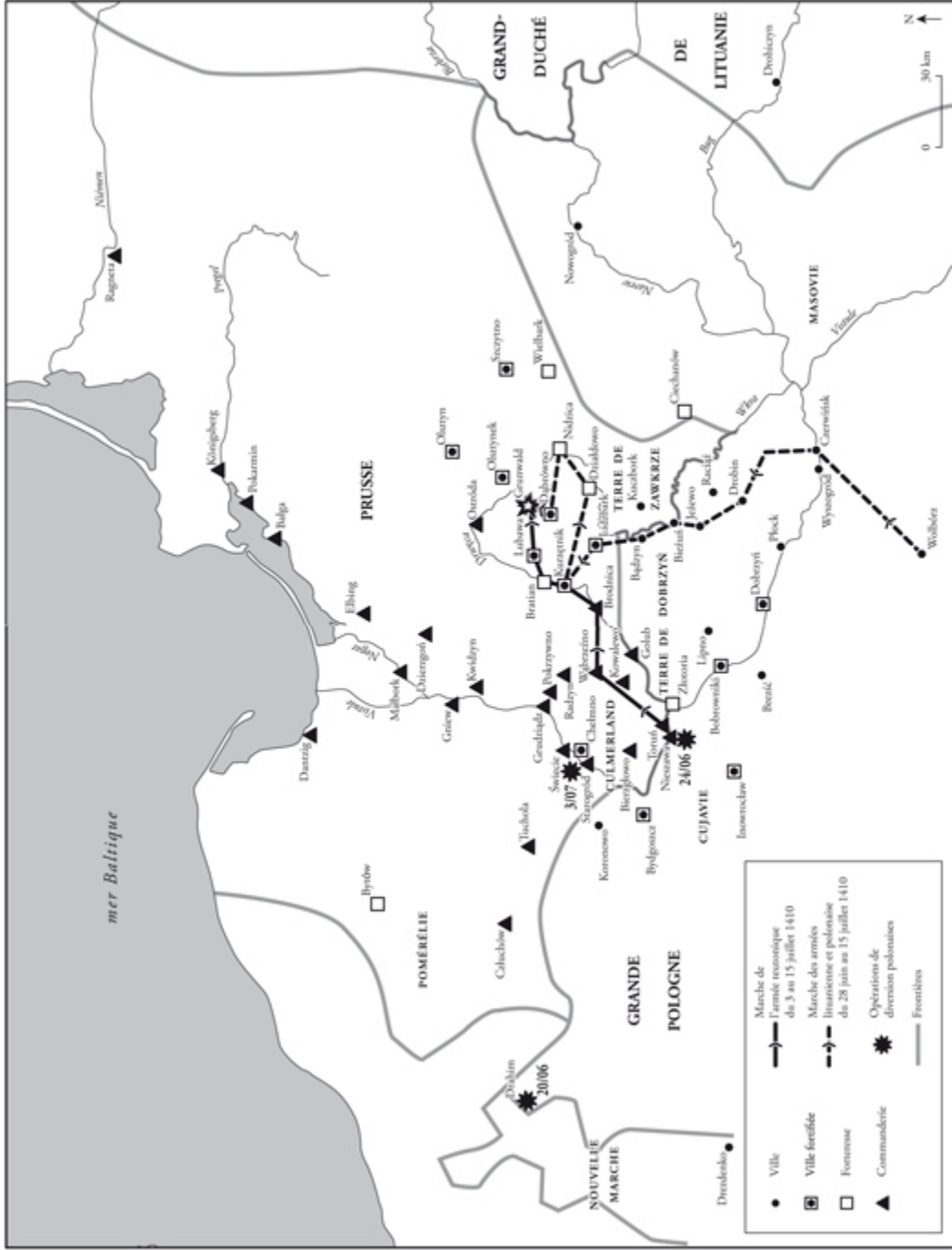
L'Ordre fut infiltré par des agents ennemis¹⁹⁷. L'un d'eux, un chevalier du Culmerland nommé Slaszko de Bolumin, était dans l'entourage immédiat d'Ulrich de Jungingen ; un autre fut le médecin personnel de Conrad de Jungingen puis d'Ulrich ! Des bourgeois de Toruń travaillaient aussi au service du roi de Pologne¹⁹⁸. On rencontre souvent dans l'entourage du grand maître, au tournant des XIV^e et XV^e siècles, un commerçant

lituanien, Jan Surwiłło, que ses affaires menaient régulièrement à Małbork. Deux lettres révèlent son importance : adressées par Jagellon et Witold les 18 et 23 août 1411 à Henri de Plauen, elles entendent disculper Surwiłło des accusations d'espionnage lancées contre lui¹⁹⁹. Ses multiples allées et venues de part et d'autre de la frontière avaient éveillé les soupçons et les Teutoniques étaient persuadés que, depuis longtemps, il renseignait la Lituanie sur les décisions prises au sommet de l'Ordre. Jagellon et Witold assurent que tel n'était pas le cas et demandent sa libération. Des agents polonais se retrouvèrent même mêlés aux rangs teutoniques à Grunwald. Un certain Nicolas Pilewski fut ainsi accusé d'avoir porté des petits fanions pour se faire reconnaître et ne pas être blessé. Il fut plus tard arrêté, et exécuté sans jugement.

On est frappé de l'importance des leurre et de la diffusion de faux renseignements. Dans ce domaine les Polonais ont surclassé leurs adversaires²⁰⁰. Les armées lituano-polonaises avaient, depuis le début du mois de juin, simulé d'importantes mobilisations de troupes dans différentes places frontalières, à Bydgoszcz, en Grande Pologne, en Lituanie et en Samogitie, entretenant l'incertitude sur leur destination réelle²⁰¹. Le 20 juin, Michel Kūchmeister alertait Ulrich de Jungingen au sujet des ruptures quotidiennes de l'armistice effectuées près de Drahim à l'extrême nord de la frontière entre la Nouvelle Marche et la Pologne²⁰². D'autres attaques furent perpétrées en Cujavie à partir du 24 juin, depuis Inowrocław et Brześć, détournant elles aussi l'attention de l'Ordre²⁰³. Enfin, les simulations d'opérations militaires, accompagnées de coups de main perpétrés en Poméranie, notamment près de Świecie, par Ianusz Brzozogłowy dès le 3 juillet, immobilisèrent sur place les troupes d'Henri de Plauen, renforcées, sur ordre du grand maître, par des mercenaires²⁰⁴. La déconvenue de Świecie, où les troupes de l'Ordre se firent piéger par un adversaire qui les attira hors de la forteresse, rendit prudents les Teutoniques : Henri de Plauen reçut l'ordre de monter la garde avec toutes les troupes du district et les mercenaires qui y étaient rassemblés, afin de riposter à toute nouvelle attaque lancée par Brzozogłowy²⁰⁵. Ces hommes ne s'ébranlèrent que le 16 juillet, à l'annonce de la défaite... L'opération de diversion avait porté ses fruits.

En somme, l'Ordre fut vaincu parce qu'il n'eut pas connaissance des changements de dernière minute effectués par Jagellon et Witold et qu'il

crut à une action séparée des armées ennemies. Abusé par des opérations de diversion, il pensa trop longtemps qu'une attaque serait lancée contre la Poméranie, même après que l'ennemi eut franchi la frontière de la Masovie. Ses agents, si efficaces jusque-là, échouèrent dans la phase cruciale de la guerre. Le succès de la Pologne résida autant dans les qualités manœuvrières de Jagellon que dans le brouillage effectué par ses espions et dans sa capacité à garder le secret sur ses propres intentions jusqu'au dernier moment²⁰⁶.



Les itinéraires des deux armées avant la bataille

CHAPITRE 3

LA LONGUE MARCHÉ

« Les Tatars prirent la ville de Gilgenburg [Dąbrówno] et la détruisirent entièrement ; ils violèrent les femmes et les jeunes filles, tuèrent toute la population ; ils jetèrent à terre et foulèrent au pied les saintes hosties et les images du Crucifié²⁰⁷. »

LA ROUTE DE GRUNWALD

La reconstitution des itinéraires suivis par les armées ne satisfait pas seulement une curiosité d'érudit : elle permet de dégager les choix stratégiques des adversaires et d'identifier lequel des deux avait l'initiative. Le trajet suivi par les armées détermine aussi leurs positions lorsqu'elles se trouvèrent face à face au matin du 15 juillet.

Du côté polonais, pour lequel nous sommes le mieux informés, la marche des troupes se fit selon une discipline stricte, établie par Jagellon (personne, par exemple, ne devait sortir des rangs sans l'accord du maréchal, ni sonner de la trompe²⁰⁸). On choisit aussi, grâce à des guides prussiens, des itinéraires permettant aux hommes et aux chevaux de trouver aisément nourriture et eau. La coordination des armées polonaise et lituanienne fut une réussite totale²⁰⁹. Mais les troupes ne se mélangèrent pas, c'étaient bien deux armées distinctes qui manœuvraient.

Les historiens ont en général suivi la chronique de Długosz, s'efforçant, en fonction de ses indications, de repérer les lieux et les trajets des armées. Seul Sven Ekdahl fait exception, relisant de manière critique l'ensemble des sources, prenant appui sur les enseignements délivrés par les cartes les plus anciennes et sur ce que l'on peut raisonnablement estimer de la configuration des lieux au début du XV^e siècle. Il a proposé une approche

entièrement différente des itinéraires suivis par les forces en présence et, au bout du compte, une nouvelle localisation du champ de bataille, environ 1 km à l'ouest de ce qui était jusque-là admis.

Routes et cartes

L'utilisation de cartes est indispensable dans les essais de reconstitution des itinéraires des armées à l'été 1410. La première carte de Prusse imprimée date de 1542 ; due à Heinrich Zell de Nuremberg, elle peut encore rendre service. On ne peut se passer de celle, excellente, dessinée à Berlin vers 1800 sur ordre du ministre d'État Friedrich von Schroetter (1743-1815)²¹⁰. Enfin, une carte des cours d'eau établie en 1827 montre de manière frappante les ramifications de la Welle, affluent de la Drwęca, et permet de prendre conscience de l'importance des zones marécageuses, détrempées, traversées par l'armée polonaise lors de sa marche de Kurzętnik vers Lidzbark le 11 juillet²¹¹. On voit aussi que la Drwęca n'est pas aisément franchissable, ce qui explique que Jagellon ait décidé de rebrousser chemin.

Des cartes des XVI^e-XIX^e siècles peuvent-elles vraiment nous renseigner sur l'état d'une région au début du XV^e siècle ? Tout dépend des informations que l'on cherche : les relevés d'occupation humaine ne peuvent être acceptés qu'à condition d'être datés avec précision ; le réseau des routes peut correspondre à des voies anciennes comme à des tracés plus récents. La présence des rivières a de bonnes chances de remonter loin dans le temps, mais leur lit a pu se déplacer, des cours d'eau disparaître. Le relief n'a guère évolué, l'érosion n'ayant pas eu le temps de faire sentir ses effets. Les mutations de la couverture forestière sont en revanche plus rapides : l'état attesté au XVIII^e siècle peut sans difficultés remonter au XV^e, mais aussi être plus récent, si les bois ont été entamés par l'exploitation humaine. En combinant les observations actuelles faites sur le terrain avec des cartes de dates différentes et les annotations des chroniqueurs, on arrive à reconstituer de manière assez vraisemblable la topographie des lieux en 1410 et à dégager des itinéraires probables, et possibles²¹². Il est ainsi quasiment certain que la route Dąbrówno-Samin-Grunwald-Tannenberg-Mielno-Olsztyn était une grande voie de circulation, de même que celle reliant Lubawa, Frygnowo et Tannenberg.

De la Vistule à la Drwęca (3-10 juillet 1410)²¹³

La tension monta après le franchissement de la Vistule. Les armées se cherchèrent, se frôlèrent, s'éloignèrent, en une épuisante succession de marches. Le 3 juillet, Ulrich de Jungingen alla de Kurzętnik à la Drwęca et ordonna de renforcer les dispositifs défensifs. Entre-temps, les troupes lituano-polonaises marchèrent durant 14 ou 16 km jusque Żochowo (19 km au sud de Raciąż), où elles passèrent la nuit. Le lendemain, elles parcoururent 25 à 27 km dans la région à l'est de Drobin, en direction du nord-ouest. Le 5, après avoir effectué une marche de 22 km, elles stationnèrent à Jeżewo, où Jagellon reçut l'ambassade de Nicolas de Gara et Stibor de Stiboricz, venus tenter une médiation²¹⁴. Après avoir délibéré avec ses conseillers (le 6), le roi accepta la cessation des hostilités, à condition que la terre de Dobrzyń retourne à la Pologne, que l'Ordre abandonne ses prétentions sur la Samogitie et verse une indemnité pour les destructions commises. L'après-midi, l'armée reprit sa marche et s'arrêta près d'un village sur la Wkra. Witold répartit ses troupes en 40 bannières et leur distribua des étendards en présence des émissaires hongrois, qui ne quittèrent le camp que le soir. Pendant la nuit, Jagellon organisa des exercices d'alerte. Le lendemain (7 juillet), la marche se poursuivit dans la région de Biezuń vers Bądryń ; la *Chronique du conflit* indique que Jagellon ordonna de dévaster la terre de Zawkrze²¹⁵. Les forces lituano-polonaises stationnèrent deux jours à Bądryń avant de reprendre, le 9 juillet, la direction de Lidzbark où elles franchirent la frontière. L'armée s'avancait « magnifiquement et puissamment », écrit l'auteur de la *Chronique du conflit* ; Jagellon avait déployé ses bannières « selon la coutume des combattants » et les Polonais entonnèrent le chant traditionnel en l'honneur de la Vierge, le *Bogu Rodzica*²¹⁶. « L'invasion de la Prusse » – selon une formule utilisée en 1412 par la chancellerie de Witold – commençait²¹⁷. Le soir, Jagellon s'installa sans doute près de Kowalewo.

La marche de l'Ordre répondait à une stratégie défensive ; l'armée cherchait à prendre position sur une ligne infranchissable. Partis de Toruń le 3 juillet, les Teutoniques marchent les journées du 4 et du 5 vers l'est, à travers le Culmerland. Le 6 juillet au soir, ils arrivent à Wąbrzezno, puis sont à Brodnica, point de rassemblement des troupes, le 7. Ulrich part alors inspecter les travaux de renforcement des fortifications le long de la Drwęca, à Bratian, Nowe Miasto et Kurzętnik. Il écrit aux commandeurs de Działdowo, Nidzica, Brodnica et Ostróda, ainsi qu'à l'avoué de Bratian,

leur ordonnant de rallier Kurzętnik, où il a décidé de concentrer ses effectifs. La Drwęca sera sa ligne de défense. Le lendemain, l'armée alla de Brodnica à Kurzętnik, distante de 21 km²¹⁸. Parallèlement les troupes aux ordres de Frédéric de Wallenrode et du commandeur d'Ostróda firent route dans la même direction. Le 10, le grand maître et les dignitaires reçurent les émissaires hongrois venus réitérer leurs efforts de négociation²¹⁹. Ulrich rejeta toute offre de paix, bien que les émissaires aient fait valoir que les conditions polonaises étaient « équitables et honnêtes ». Ulrich opposa l'honneur à la raison ; Jagellon avait envahi ses terres, incendié ses villages : il serait honteux, dans ces conditions, de ne pas mener la guerre²²⁰.

De la Drwęca à Dąbrówno (10-13 juillet)

Le 10 juillet, les armées lituanienne et polonaise quittèrent leur camp de Kowalewo pour camper au nord-est près du lac de Rubkowo, sur les rives de la Drwęca²²¹. Elles se trouvèrent en butte à la double ligne de défense, faite d'ouvrages en bois « hauts et compacts », établie par les Teutoniques sur les deux rives, qui les empêchait de pénétrer dans le Culmerland. Jagellon tint un conseil de guerre pour décider de la suite des opérations ; il choisit huit hommes, dont Nicolas Trąba, tous Polonais à l'exception de Witold. Aucun indice ne laisse supposer que le souverain voulait se diriger vers Małbork ; la *Chronique du conflit* se borne à noter qu'il cherchait à traverser la Drwęca à hauteur de sa source²²². En décidant de rebrousser chemin et de chercher un passage à gué en amont, il évitait à son armée de traverser sous le feu des bombardes ennemies, et de devoir s'emparer des ouvrages défensifs qui flanquaient la rive opposée ; il épargnait aussi à ses troupes l'inutile fatigue de la construction de ponts²²³. Toutefois, il ne remonta pas à proprement parler le cours du fleuve, car il reprit la direction de Lidzbark, au sud, pour opérer un grand mouvement tournant. Cette capacité de s'adapter aux circonstances faisait partie de ses qualités militaires.

La chaleur éprouvante dont fait état Długosz explique que l'on ait choisi de partir très tôt le matin, avant le lever du soleil. Les troupes, laissant la Masovie à leur droite, passèrent à travers une région de collines (*per loca montuosa*²²⁴), jusqu'à Wysoka à 5 km à l'ouest de Działdowo. Elles parcoururent près de 40 km. Les forteresses de Działdowo et de

Nidzica furent prises sans coup férir. Les deux armées alliées étaient alors à trois milles de Dąbrówno²²⁵.

Pourquoi Jagellon n'a-t-il pas remonté le cours de la Drwęca directement, au lieu de faire marche arrière vers le sud, puis de repartir plein nord vers Dąbrówno ? Voulait-il éviter de laisser dans son dos la garnison de Działdowo ? Était-il contraint à ce long détour par l'absence d'une autre route suffisamment large pour permettre le passage de ses troupes ? Aucune réponse ne se laisse aisément entrevoir.

Le 12 juillet, à Wysoka, l'armée lituano-polonaise fit une pause nécessaire. Entre-temps, dans l'après-midi du 11, Ulrich de Jungingen, surpris par la disparition de son ennemi, reçut de ses éclaireurs des informations sur la volte-face opérée par Jagellon²²⁶. Un agent de l'Ordre, un Polonais, « couvert de poussière et de sueur », l'avertit en hâte : il avait retrouvé à l'emplacement du camp polonais des vases vides, des chevaux malades et des boulets de pierre, signe du départ des troupes²²⁷. Les Teutoniques crurent à une retraite ; l'éclaireur avait été abusé (ou travaillait en réalité pour Jagellon).

Ulrich remonta alors vers le château de Bratian, non loin duquel son armée construisit douze ponts sur la Drwęca : il fallait passer le fleuve au plus vite²²⁸. En dépit de son aspect dynamique, cette décision avait un caractère défensif : suivre Jagellon pour protéger la Prusse, comme l'explique le dialogue entre Ulrich et ses conseillers rapporté par Długosz²²⁹. Le franchissement du fleuve occupa toute la journée²³⁰.

À partir du 12 juillet, les directions, les étapes et la durée de marche font l'objet d'hypothèses variées ; les sources se complètent certes, mais fournissent aussi des indications discordantes ou trop vagues²³¹. On doit se contenter de tracer une ébauche, que l'on espère plausible, en confrontant les différents points de vue, sans prétendre à une mise au point définitive.

Le 13, les Teutoniques cheminèrent sur les traces de l'armée de Jagellon et de Witold. Auraient-ils été jusqu'aux environs de Lidzbark (*prope Lautenberg*), comme l'écrivent les *Annales du Franciscain de Torun*²³² ? Cela paraît bien loin vers le sud et c'eût été un immense détour, dont on ne comprend pas la raison, car Ulrich devait penser que Jagellon était près de Dąbrówno. Le continuateur de la chronique de Posilge situe l'armée de l'Ordre, de façon assez floue, dans la région de Lubawa, au terme d'une marche de trois milles (25 km)²³³. L'itinéraire comme le lieu du campement

demeurent incertains, même si K. Kwiatkowski estime probable le séjour des Teutoniques à Lubawa le soir du 14 juillet²³⁴.

La halte sanglante de Dąbrówno

Dans la journée du 13, Jagellon entendit la messe et fit communier toute son armée en un rituel religieux prélude à la bataille²³⁵. Il marcha depuis Wysoka vers Dąbrówno au nord. Il faisait plus chaud que de coutume, et le trajet ne dépassa guère les 20 km. Arrivée le soir aux abords de la ville, l'armée lituano-polonaise se heurta au verrou que constituait la cité, dans l'étroit passage entre les deux lacs qui l'enserraient. Le soir, Dąbrówno fut prise et mise à sac de manière violente.

La cité, à en croire Długosz, était pourvue de solides murailles, à l'abri des lacs, et entourée de fossés remplis d'eau²³⁶. Elle n'était en outre pas dépourvue de défense, puisque y étaient installés des contingents teutoniques, chevaliers et sergents issus des troupes mobilisées dans la commanderie d'Ostróda²³⁷.

Il faut distinguer la prise de la forteresse du pillage qui s'ensuivit. La décision de déclencher un assaut répondait à un souci militaire : ou bien Jagellon voulait à tout prix passer par Dąbrówno pour aller vers le nord et, par conséquent, devait faire sauter le verrou que représentait la ville ; ou bien il voulait supprimer le risque de laisser cette place forte dans son dos. En revanche, le saccage de la cité ne relevait d'aucun impératif militaire.

Les sources dressent des récits divergents de l'épisode. Długosz parle d'un affrontement entre Polonais et défenseurs de la cité survenu le soir, à l'occasion d'une rencontre fortuite à l'extérieur des murailles. Le combat tourne au désavantage des Teutoniques, qui se replient en hâte dans la forteresse, prise dans la foulée par leurs ennemis, ses murs abattus par les bombardes et les perrières. La ville est alors mise à sac et les vainqueurs s'emparent d'un immense butin. Aucun ordre n'avait été donné par le roi et ce fut même en bravant l'interdiction de Jagellon qu'une multitude de Polonais se précipita dans la cité, fascinée par la perspective du butin, et la pillait en un laps de temps sans doute très court²³⁸.

Au contraire, la *Chronique du conflit* impute au roi la responsabilité des faits : « Et vers le soir il ordonna seulement au commun peuple et non à ses chevaliers de prendre d'assaut la dite ville. Aussitôt il la prit violemment en moins de trois heures. »

L'assaut mené par les piétons permit au souverain d'épargner ses nobles et de les réserver pour la bataille à venir. Il donnait en outre au « commun peuple » la joie d'un pillage qui étanchait une soif de victoire, sinon de gloire. Il est un point sur lequel les relations concordent : l'ampleur du pillage et les cruautés qui l'accompagnèrent. Les vainqueurs incendièrent la ville, y compris l'église où s'était réfugiée une partie des habitants, ajoutant au crime le sacrilège. Ils ressortirent en traînant des chariots chargés d'une incroyable quantité de victuailles ; des milliers de captifs des deux sexes, et de tous âges, furent entravés et conduits au camp royal. Il n'y eut que fort peu de rescapés, qui s'étaient enfuis par le lac, perchés sur des barques ou de simples tonneaux²³⁹.

La gravité des faits est indiscutable ; la campagne de 1410 fut l'occasion de massacres où les combattants donnèrent libre cours à leur violence, au sentiment de puissance qui s'empare de celui qui dispose de la vie d'autrui, aux appétits sexuels assouvis sous la forme de viols, etc. Le plus laid des visages de la guerre se dressa sous les murs de Dąbrówno, affectant l'image pieuse et pacifique du roi Jagellon. Długosz le justifia : le massacre n'était que la contrepartie des saccages commis par l'Ordre en 1409 dans la terre de Dobrzyń. L'épisode était néanmoins gênant. Aussi était-il bienvenu d'en reporter la faute sur les troupes de Witold, comme le fit une chronique polonaise anonyme, sans doute rédigée vers 1427, selon laquelle les Lituaniens et les Tatars se déchaînèrent, « ne tenant compte ni de l'âge, ni du sexe²⁴⁰ ».

La violence des faits provoqua la fureur des Teutoniques ; elle leur fit aussi craindre la dévastation de leurs terres de Prusse : ils voyaient poindre « le dépeuplement de la Prusse, la chute des villes et le siège de Marienbourg », se rappelant ce qu'eux-mêmes avaient commis en Poméranie, en Cujavie et dans la terre de Dobrzyń²⁴¹. On ne sera pas étonné de lire, sous la plume des auteurs proches de l'Ordre, d'épouvantables récits, détaillant une cruauté que les sources polonaises ne faisaient qu'effleurer. Les *Annales du Franciscain de Torun* accusent les Tatars d'atrocités et de profanations²⁴². La faute des Polonais n'était pas d'avoir tué, pillé et violé, mais d'avoir laissé leurs alliés commettre ces crimes. C'était sans doute, à l'heure d'une polémique tenue en public sur la scène internationale, plus efficace : les massacres lors d'une prise d'une ville sont chose commune au Moyen Âge et ne sont guère susceptibles d'entraîner la condamnation de leurs auteurs, sauf si ceux-ci sont des païens. L'auteur des

Annales montre aussi que l'événement fut lourd de conséquences, puisqu'il décida le grand maître à marcher au plus vite contre l'ennemi. Le continuateur de Posilge accentue l'horreur de la scène, parlant de femmes aux seins coupés et « lamentablement torturées ou emmenées en servitude ». Selon lui, l'indignation aurait emporté non seulement le grand maître et les dignitaires de l'Ordre, mais l'ensemble des frères, des valets et des hôtes : un tel affront exigeait réparation. Le continuateur de Posilge pouvait, dans ces conditions, affirmer que la décision de marcher de nuit émanait de l'ensemble des dignitaires, dédouanant ainsi Ulrich, dont la responsabilité dans l'échec final se diluait²⁴³. La mise à sac de Dąbrówno fonctionna comme une formidable provocation.

Plus vive encore fut la lettre d'instruction au commandeur de Toruń, expédiée le 21 février 1412 par Henri de Plauen et destinée aux princes allemands²⁴⁴. Confronté à une propagande polonaise qui dénonçait l'orgueil des Teutoniques, responsable de la guerre, Plauen riposta sur le registre de l'honneur et de la vengeance légitime. Les actes qu'il dénonce relèvent du cauchemar : femmes violées, veuves et orphelins assassinés, nourrissons au berceau rôtis et dévorés, prêtres déshonorés, églises incendiées, hosties foulées aux pieds. L'accusation de cannibalisme était nouvelle, et propre à déclencher une vague d'indignation. Dès lors que les crimes commis dépassaient en sauvagerie ce qui était accompli d'ordinaire dans la prise d'une ville, il était utile d'en accuser les Polonais eux-mêmes ; les chrétiens qui ont commis ces forfaits se sont déshonorés. L'Ordre était par conséquent dans son droit lorsqu'il rejeta toute médiation et ne songea plus qu'à venger la population de Dąbrówno. Au concile de Constance, Peter Wormditt dénonça à nouveau Jagellon, qui avait prétendu répugner à verser le sang des chrétiens, mais qui « s'était baigné dedans, s'en était recouvert des pieds à la tête » lors de la prise de Dąbrówno²⁴⁵...

La ligne d'action de l'Ordre était ainsi toute tracée : insister sur les atrocités de Dąbrówno pour justifier le défi lancé au matin du 15 juillet dans la plaine de Grunwald, sous la forme de deux épées offertes à Jagellon et à Witold juste avant le combat. À la cruauté de son ennemi, l'Ordre avait répondu par un acte chevaleresque. Dès lors, il était nécessaire de mettre en pleine lumière le destin de la ville martyre.

Si l'on jette pour finir un regard d'ensemble sur les opérations de l'été 1410, il est tout à fait possible que le massacre de Dąbrówno ait été sciemment commis pour mettre hors de lui Ulrich et l'attirer loin de sa ligne

de défense sur la Drwęca²⁴⁶. Jagellon l'aurait forcé à abandonner sa stratégie attentiste. La victoire finale valait bien un massacre, quelles que fussent les critiques qui en découleraient.

Incertitudes : la marche du 14 au 15 juillet

Selon Długosz²⁴⁷ (repris par J. Voigt, lui-même suivi par la majorité des historiens) le soir du pillage de Dąbrówno, Jagellon aurait établi son camp à environ un demi-mille au sud de la ville, là où l'espace était suffisant. À cette option, S. Ekdahl oppose l'indication donnée par les *Annales du Franciscain de Torun*, selon laquelle l'armée polonaise aurait pris la direction de Wierzbica, pour camper quelques kilomètres au nord du petit lac situé à l'ouest de Dąbrówno²⁴⁸. Jagellon ne pouvait ignorer que Wierzbica était un domaine important de l'Ordre, approprié au séjour d'une armée, et un centre névralgique, placé le long d'une route principale qui menait à Samin et à Mielno en passant par Grunwald et Tannenberg. Pour une force aussi nombreuse que celle constituée par les Polonais et leurs alliés, et qui voulait parvenir aux sources de la Drwęca, le meilleur trajet était en effet de prendre la direction de Mielno. La route venant de Wierzbica était une voie principale, large d'environ 4,32 m, suffisante pour permettre le déplacement des chariots et des fantassins (les cavaliers se déployant à travers champs)²⁴⁹.

Contre cette hypothèse, K. Kwiatkowski a formulé plusieurs objections²⁵⁰. Il lui paraît difficile que l'armée se soit remise en route le soir, avec tous ses chariots et son train des équipages, après la prise de Dąbrówno, qui avait eu lieu au crépuscule. Les mauvaises conditions météorologiques ne permettaient pas en outre une avance rapide. Par ailleurs la marche de Jagellon et de Witold le 15 au matin aurait duré trois ou quatre heures, ce qui ne cadre pas avec la faible distance séparant le camp, au sud de Wierzbica, de Grunwald (6-7 km environ)²⁵¹. Le camp a-t-il été donc placé là où S. Ekdahl le situe, ou au sud de Dąbrówno ? La question reste ouverte.

L'armée polonaise consacra la journée du 14 juillet à se reposer et à piller la ville. Elle s'empara des victuailles découvertes dans les caves et les abris souterrains, procéda au partage du butin, régla le sort des captifs²⁵². C'est sans doute aux premières heures de la matinée que des rescapés informèrent l'Ordre de la chute de Dąbrówno²⁵³.

Les Teutoniques avancèrent à marche forcée jusque tard dans la nuit depuis leur camp, dans la région de Lubawa, jusqu'à Grunwald, en passant par Frygnowo. On ne sait pas à quel moment de la journée ils prirent la route²⁵⁴. La *Proposition et réponse* de l'Ordre indique qu'Ulrich voulait rejoindre le camp ennemi²⁵⁵. Or les Teutoniques ne passèrent pas par Dąbrówno, ce qui aurait été logique après l'annonce du pillage de la ville : j'y verrais un indice de ce que l'Ordre était informé de l'emplacement du camp polonais et donc que celui-ci n'était pas au sud de Dąbrówno, mais, comme le suggère S. Ekdahl, au nord, près de Wierzbica.

LA DERNIÈRE NUIT

Orage nocturne

Les sources polonaises ne manquent jamais de préciser dans quelles conditions météorologiques se déroulèrent les événements. L'été 1410 fut marqué d'éprouvantes chaleurs, qui obligèrent les armées à entamer leurs marches avant l'aube et les souverains à tenir les conseils de guerre dans la relative douceur du soir²⁵⁶. Le 13 juillet, la chaleur fut « plus forte que de coutume », annonçant la venue de l'orage qui se déclencha dans la nuit du 14 au 15²⁵⁷.

Des éclairs « gigantesques », le tonnerre et le vent, les pluies torrentielles qui s'abattirent sur les campements empêchèrent les hommes de dormir²⁵⁸. L'auteur de la *Chronique du Conflit* note que la pluie abondante « leur procura un grand bien, car elle rendit la terre malléable et humide, alors qu'en raison de la trop forte chaleur du soleil elle était pulvérulente, de telle sorte que, lorsque les armées traversaient les champs, un homme ne pouvait en voir un autre en raison de la poussière qui emplissait l'air ». Il révèle ainsi combien la marche des jours précédents avait été pénible ; les hommes avaient souffert tant de la chaleur que de la poussière. C'est donc à des soldats privés de sommeil, rudoyés par les éléments, que fut donné très tôt le matin, vers 3 ou 4 heures, l'ordre de se mettre en marche.

Signes dans le ciel

Épuisés, les combattants semblent aussi avoir été marqués psychologiquement par des signes aperçus dans le ciel. La *Chronique du conflit* est le premier texte à en faire état : « Alors on rapporte que des chevaliers dignes de foi dirent avoir vu cette nuit-là la lune devenir sanglante, et un glaive rougeoyant apparaître en elle²⁵⁹. » Nul doute, pour les esprits du temps, qu'un tel signe était un présage du combat à venir, dont la dimension cosmique était attestée, preuve que la bataille entraînait dans les plans de la Providence. Jan Długosz amplifia le phénomène en lui conférant les aspects d'un petit film. Il affirme d'abord que, dans le camp polonais, la nuit fut « douce et tranquille », alors qu'elle présenta un visage inverse chez les Teutoniques : leurs tentes furent jetées à terre, lacérées par la pluie (« présage de leur future défaite »), si bien que les soldats ne dormirent pas de la nuit²⁶⁰.

Le chroniqueur évoque ensuite le spectacle vu par plusieurs hommes qui montaient la garde : le disque lunaire fut le théâtre d'un rude affrontement entre un roi et un moine. Ce dernier, finalement vaincu, fut précipité dans le vide²⁶¹. Le sens était on ne peut plus clair et présageait la victoire prochaine. L'épisode fit grand bruit, se répandit dans l'armée et reçut son authentification de la part d'un clerc, le chapelain du roi, Bartolomé de Klobuck, qui déclara en avoir été témoin lui-même. L'homme se trouvait être aussi l'oncle de Długosz...

L'auteur des *Annales* prend toutefois une certaine distance vis-à-vis de la vision, lui attribuant plusieurs origines possibles, entre lesquelles il se refuse à trancher. Il pouvait s'agir d'un présage divin, d'une « image façonnée par les mouvements de l'air », ou encore « de quelque autre cause ». Puis il enchaîne sur une autre vision, aperçue le lendemain au cours de la bataille par des membres de l'Ordre : dans le ciel, au-dessus de l'armée polonaise, serait apparu un homme en habit pontifical bénissant les troupes de Jagellon et leur promettant la victoire²⁶². Dieu était bien du côté de la Pologne.

Des astronomes polonais contemporains ont tenté d'analyser le phénomène²⁶³. La nuit du 14 au 15 juillet 1410 était veille de pleine lune ; on n'y observe aucune comète ni manifestation inhabituelle. Les signes vus par les combattants provenaient donc des phénomènes météorologiques. Un front froid venu du nord-ouest avait créé une soudaine dépression qui se traduisit par des orages, accompagnés de vents violents et de pluies dévastatrices. Ce brutal changement de temps est confirmé par l'analyse

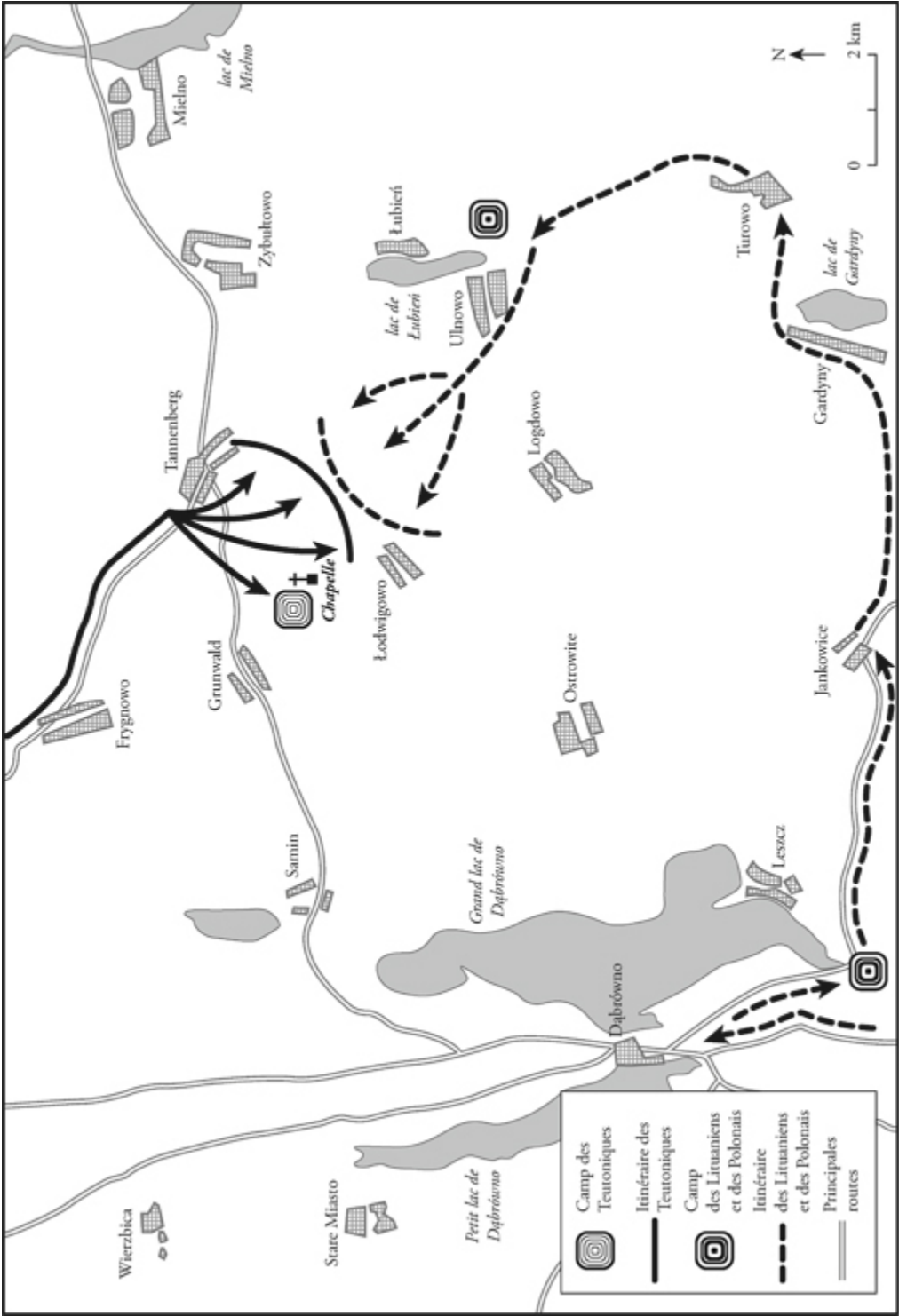
historico-météorologique de Jan Mietelski²⁶⁴. Plusieurs types de nuages caractéristiques se formèrent en avant du front. Des stratocumulus ont pu donner à la lune un halo brillant et rougeoyant, tandis que des lambeaux de nuages (*altocumulus vesperalis* et *stratififormis*) donnèrent l'impression de mouvements et d'animations à la surface de l'astre et que des *altocumulus castellatus* formèrent des figures, interprétées par les spectateurs en fonction de leur état d'esprit. L'impact psychique de tels phénomènes, survenus en pleine nuit, ne doit pas être sous-estimé. Cependant il n'est pas certain que les spectateurs y aient vu, comme l'écrivent *a posteriori* les sources, l'annonce de la bataille du lendemain, car personne n'avait alors une idée claire de ce qui allait se produire ; le combat pouvait aussi bien avoir lieu un ou deux jours plus tard.

Plein soleil ?

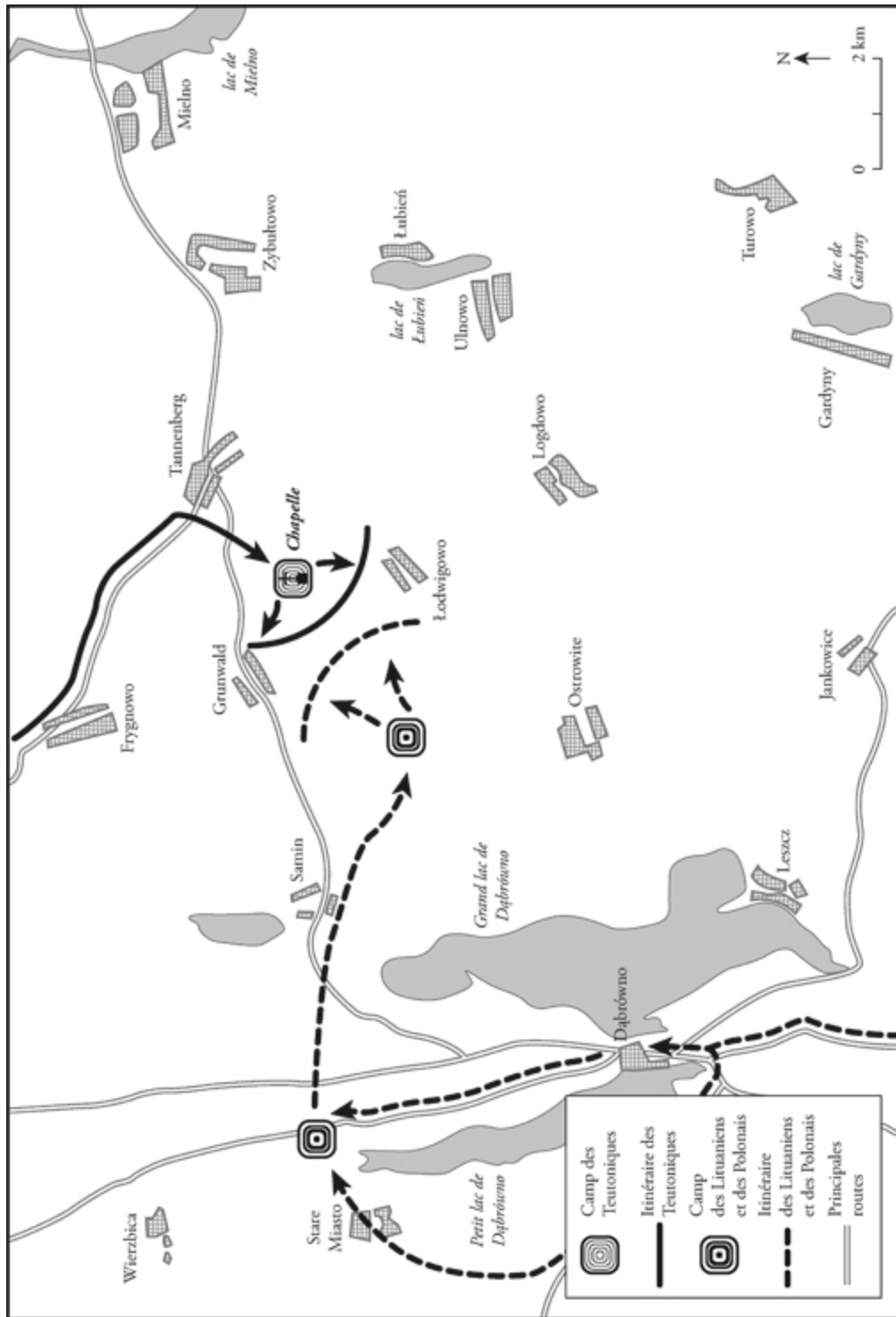
Au total les Teutoniques parcoururent dans la nuit du 14 juillet de 25 à 32 km (de Lidzbark même à Frygnowo, il y a de nos jours environ 35 km), mais le trajet suivi n'est pas connu avec davantage de précision²⁶⁵. Selon Długosz, ils atteignirent Grunwald²⁶⁶, ce que n'indiquent ni la *Chronique du conflit*, ni le continuateur de Posilge, qui parle de Tannenberg « dans la région d'Osterode ».

S. Ekdahl a suggéré de prendre en compte la position du soleil aux différentes heures de la matinée pour reconstituer l'itinéraire suivi par Ulrich de Jungingen : à 6 h le soleil était à l'est ; il était au sud-est à 9 h et au sud à 12 h²⁶⁷. Autrement dit, si Ulrich avait continué à marcher plein est, il aurait eu dans les premières heures de la matinée le soleil en face, ce qui, en plein mois de juillet, eût été une lourde faute tactique. En revanche si, une fois arrivé aux abords de Tannenberg, il a obliqué vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers Grunwald, il se plaçait dos au soleil, et se mettait en position favorable dans la perspective d'une bataille qu'il cherchait à livrer rapidement. L'analyse est convaincante, à condition que le ciel n'ait pas été trop nuageux. Or, après l'orage de la nuit, il y eut encore de fortes pluies (*maxima pluvia*) en début de matinée, qui s'abattirent sur l'armée polonaise au moment où celle-ci se mettait en marche, et « toutes les armes de nos chevaliers furent mouillées. Bientôt, la pluie ayant cessé, l'obscurité des nuages fut chassée et le soleil resplendit²⁶⁸ ». L'hypothèse séduisante de S. Ekdahl concernant l'influence de la position du soleil sur la marche des

armées demeure donc tributaire de l'état réel de la couverture nuageuse aux premières heures de la matinée.



La marche des armées et leur position, 13-15 juillet 1410 (selon la thèse traditionnelle)



La marche des armées et leur position, 13-15 juillet 1410 (selon la thèse de S. Ekdahl)

Quoi qu'il en soit, après une marche aussi longue, faite en partie de nuit, l'armée teutonique devait être, à l'aube, épuisée. Une telle décision de

la part du grand maître surprend donc par son imprudence. Peut-être, comme l'affirme la *Proposition* de l'Ordre, espérait-il à l'issue de cette avance forcée surprendre Jagellon sur ses arrières par la passe de Mielno ? En ce cas, la pause observée par le roi dans la matinée du 15 aurait fait échouer cette tentative et aurait eu pour conséquence de placer les armées face à face.

Le 15, Jagellon leva le camp entre 3 h et 4 h du matin : il n'est pas certain qu'il ait su que l'armée teutonique était alors en marche depuis la terre de Lubawa. Quelle route emprunta-t-il ? J. Voigt, en 1836²⁶⁹, retint un itinéraire partant du sud de Dąbrówno en direction du lac de Łubień à l'est, et opérant ensuite un virage à 45° vers le nord, depuis Ulnowo en direction de Łodwigowo. Ce trajet, qui a l'inconvénient de traverser de vastes zones marécageuses, certainement très détrempées après l'orage de la nuit, fut accepté par la majorité des historiens²⁷⁰. Pourtant il ne trouve pas de confirmation dans les sources ; la *Chronique du conflit* se borne à dire que l'armée a quitté Dąbrówno²⁷¹ ; Długosz écrit que les troupes parties de Dąbrówno arrivèrent dans la plaine entre les villages de Tannenberg et de Grunwald²⁷². La *Chronique du conflit* ne dit rien de la distance parcourue ; Długosz l'évalue à deux milles (16-17 km), ce qui correspond à l'intervalle séparant deux campements lors d'une journée de marche classique²⁷³. Il n'est guère possible d'établir si les deux armées marchaient ensemble, ou si les Lituaniens étaient placés en avant. Toujours est-il que Długosz fait état des incendies commis par certains de leurs détachements dans la campagne environnante. En cours de route, les troupes firent, avant d'atteindre les environs de Grunwald, la pause voulue par Jagellon pour entendre la messe. Lorsque la pluie s'interrompt, le roi fit célébrer l'office par son chapelain²⁷⁴. « Des vents violents commencèrent à souffler », empêchant longtemps de faire dresser les tentes nécessaires à la cérémonie²⁷⁵.

On s'est beaucoup appuyé sur la remarque de Długosz selon laquelle Jagellon avait suivi la messe depuis une colline proche du lac de Łubień. S. Ekdahl remarque à juste titre que Długosz ne parle pas d'une colline d'où l'on voit le lac, mais d'une colline « regardant vers le lac » (*lacum Luben spectantem*), autrement dit orientée dans sa direction²⁷⁶. Délaissant cet indice trop imprécis, l'historien suédois propose un trajet totalement différent, depuis Wierzbica, le camp supposé choisi au soir de la prise de Dąbrówno, en direction de Mielno. C'est la route passant par Samin et Tannenberg.

Jagellon aurait emprunté la voie la plus commode, cherchant toujours à franchir la Drwęca, afin de remonter ensuite à travers le territoire ennemi, sans doute en direction de Małbork.

Il faut aussi tenir compte du temps nécessaire à l'arrivée sur place de l'ensemble des soldats : une armée forte de plusieurs milliers d'hommes, accompagnée sans doute d'un millier de chariots, devait s'étirer sur 4 à 5 km²⁷⁷. C'est alors que les Lituaniens et les Polonais se trouvèrent face aux Teutoniques près de Grunwald... La marche forcée effectuée de nuit sur ordre d'Ulrich de Jungingen eut un effet à double tranchant. Elle prit au dépourvu les Polonais, surpris au matin de voir l'ennemi si proche ; elle fatigua les Teutoniques.

CHAPITRE 4

AVANT LA BATAILLE

« Nous vous offrons deux glaives, l'un pour vous, roi, et l'autre pour vous, duc Witold, de la part du grand maître, du maréchal et des frères de l'Ordre ; recevez-les en aide en vue du combat qui s'annonce et ne tardez pas. Pourquoi demeurer dans ces forêts, pourquoi vous y cacher, pourquoi fuir un combat auquel vous ne pouvez échapper²⁷⁸ ? »

PRÉLUDE

L'aube

Au moment où Jagellon assistait à la messe, se répandit la rumeur que l'ennemi était à proximité. Encore imprécise, elle laissa le roi un temps incrédule. Les cavaliers sautèrent cependant en selle, tandis que Jagellon se mit à prier. Le souverain est alerté à trois reprises²⁷⁹, chaque fois de manière pressante. D'abord un de ses familiers, placé parmi les sentinelles, assure avoir vu les Teutoniques, sans que cela émeuve le roi, puisque seules deux formations ennemies, deux « coins », sont apparues sur les quatre ou six que compte l'armée d'Ulrich. Puis vient un deuxième messenger, informant que désormais l'armée adverse s'avance. Le souverain reste de marbre. Il fait toutefois prévenir Witold, qui n'est donc pas à ses côtés, de se préparer au combat. Le grand-duc a sans doute dès 9 h du matin commencé à déployer ses troupes ; elles attendront toute la durée de la messe suivie par les Polonais²⁸⁰.

Une fois ses émissaires partis, Jagellon « impose le silence à sa bouche » et commence à prier, refusant désormais de répondre à quiconque, tant que sa prière ne serait pas achevée ni la messe terminée. Son geste

l'isole encore plus que l'assistance à l'office ; il ne se contente plus d'une cérémonie où un prêtre sert d'intermédiaire, il est directement en contact avec Dieu, à qui il s'en remet, dans l'attitude d'abandon confiant qui sied à un chrétien. Długosz restitue le contenu de la demande :

« À toi Seigneur Dieu je recommande mon esprit et je confie mes compagnons d'armes. Aide-moi, Seigneur, et eux avec moi. Et vous, ô mes chers compagnons d'armes, je vous rappelle et vous confie la mémoire de mon âme. »

C'est alors que survient en toute hâte le troisième messenger, le conjurant d'agir immédiatement :

« Ô Roi sérénissime ! Tes ennemis se tiennent à un demi-mille de toi, rassemblés avec toutes leurs forces ; ils t'attendent. Ne tarde pas ! Monte sur un cheval et avance contre eux car plus tu retardes l'engagement du combat, plus tu seras en danger ; une telle entreprise ne souffre ni délai ni négligence²⁸¹. »

Pourtant le roi ne bouge pas, il « fait la sourde oreille » et « soupire de tout son cœur après Dieu », comme s'il passait d'une prière verbale à une prière intérieure. Długosz souligne le danger encouru à ce moment par l'armée polonaise, qui n'est pas en ordre de bataille et pourrait être bousculée par une attaque des Teutoniques. L'ennemi, « armé et prêt », aurait facilement raison de combattants « désarmés et qui n'étaient pas sur leur garde²⁸² ». Seule la crainte d'un piège dissimulé dans l'ombre des bois aurait dissuadé l'Ordre d'attaquer aussitôt.

Cracovie, Vilnius !

Sa prière achevée, Jagellon ordonne à ses troupes de s'attacher à la ceinture des fétus de paille²⁸³. Dans la confusion qui est maîtresse du combat, de telles marques évitent les méprises mortelles. Après avoir observé de ses propres yeux le dispositif ennemi du haut de la colline, il s'adresse à son armée. Il tient un discours « bref mais grave », dit Długosz, tandis que la *Chronique du Conflit* se borne à noter qu'il lança « ces paroles de proclamation de guerre : *Cracovie, Wylno* » (les Litvaniens n'avaient donc pas tous pris position)²⁸⁴. Le nom des deux villes sert de cri de guerre, à la fois signe de reconnaissance verbal et facteur d'identification. Les deux pays, rassemblés sous la même couronne, sont unis contre l'Ordre. Ce n'est pas une guerre de personnes, une guerre de princes ; ce n'est pas encore une

guerre de nations, c'est une guerre d'États, dont les deux capitales sont devenues l'emblème.

Jagellon dispose les lignes de bataille, « entre deux bois », précise la *Chronique du conflit* ; Witold est à nouveau présenté comme un exécutant. Survient alors l'intermède des hérauts de l'Ordre venus présenter deux épées en signe de défi. Puis Jagellon, en larmes dit la *Chronique*, s'adresse une dernière fois à ses troupes, rappelant combien les Teutoniques avaient commis de crimes, d'injustices, de sacrilèges. Il affirme combattre pour la justice et se déclare prêt à mourir dans le combat qui s'annonce :

« Armez-vous donc de la protection de cette justice et ne craignez pas maintenant de mourir pour elle avec moi plutôt que de vivre ! Moi en effet, ô mes soldats, je suis prêt à aller avec vous, soit vers la mort soit vers la vie, contre ceux-là qui ont manigancé notre perte. »

Le discours d'exhortation crée à l'orée du combat une communion affective entre le souverain et ses hommes. L'engagement à se battre jusqu'à la mort relève d'une attitude revendiquée alors par la noblesse. Tous savent légitime leur lutte contre un ennemi qui a commis des crimes envers leur pays et l'Église. L'ordre religieux des Teutoniques est ainsi rejeté dans le camp du Mal. La bataille a revêtu un caractère eschatologique ; elle est un Jugement de Dieu. Et, pour mieux l'illustrer, les troupes, émues jusqu'aux larmes par le discours royal, entonnent en chœur le *Bogu Rodzica*, chant liturgique en l'honneur de la mère du Christ, attribué à saint Adalbert, mort en martyr en Prusse en 997, mais composé en réalité au début du XIII^e siècle ; étaient-ils conscients de faire appel à la Vierge pour défaire un Ordre dont elle était la patronne ?

Le face à face

La disposition des armées fut établie par les historiens en fonction de leur marche présumée. La plupart placent les Teutoniques au nord, suivant une inclinaison nord-est/sud-ouest, entre les villages de Grunwald et de Tannenberg, alignement repris en parallèle, plus au sud, par les Lituaniens et les Polonais, à l'est de Łodwigowo. La première représentation figurée de ce dispositif fut la carte dressée à la demande de J. Voigt en 1836, qui devint « la mère de toutes les cartes de la bataille de 1410²⁸⁵ ».

S. Ekdahl propose un schéma perpendiculairement opposé, déduit de son analyse des déplacements du jour et de la nuit précédents. L'armée

lituano-polonaise, venant de Wierzbica, serait arrivée à proximité de Grunwald. Dans cette position, son front serait tourné vers le nord-est. De son côté, l'Ordre, venant de Frygnowo, se serait dirigé ensuite à droite dans la plaine entre Tannenberg et Grunwald. Autrement dit, les deux armées étaient orientées selon un axe nord-ouest/sud-est. Les Teutoniques occupaient-ils une position légèrement plus haute sur le terrain ? C'est ce qu'indique Długosz (« la ligne prussienne se jeta dans le combat d'un élan et avec une clameur plus violente, en venant d'un endroit plus élevé²⁸⁶ »), et que la lecture des cartes semble confirmer.

Les Polonais et leurs alliés furent surpris ; ils ne s'attendaient pas à livrer bataille dans la plaine de Grunwald²⁸⁷. Cela prouve que Jagellon n'avait pas procédé à un changement de direction pour se porter à la rencontre de l'ennemi, et plaide en faveur de l'itinéraire proposé par S. Ekdahl. La bataille se déroula dans un endroit imprévu et eut donc un caractère impromptu, pour les alliés tout au moins, car les Teutoniques étaient déjà en formation de combat (les éclaireurs rapportent à Jagellon avoir vu le dispositif en « coin » des ennemis).

L'Ordre semblait avoir l'initiative. Mais Jagellon réussit à faire tourner la situation en sa faveur. En prenant son temps, il fit du soleil son allié. Au début de la matinée, il l'avait en face, ce qui le força à se placer à couvert et à attendre plusieurs heures avant d'engager le combat, jusque vers midi, quand l'astre fut à sa droite, légèrement en arrière²⁸⁸. La volonté d'écouter une messe complète tenait peut-être autant à cette nécessité tactique qu'à de pieuses considérations.

Quels que soient les itinéraires retenus pour la marche des armées, certains points demeurent obscurs. Il y avait 50 bannières polonaises, 40 lituaniennes et tatares contre 52 dans les rangs de l'Ordre²⁸⁹. Où étaient-elles placées les unes par rapport aux autres ? Lesquelles étaient en première ligne, lesquelles tenues en réserve ? L'aile gauche des Teutoniques, le fait est acquis, était occupée par la bannière de saint Georges, celle d'ordinaire confiée aux hôtes et conduite par Christophe de Gersdorf ; en face d'elle se tenaient les troupes lituaniennes et tatares. Au centre de l'armée polonaise, en première ligne, était disposée la bannière de Cracovie, dirigée par Zindram de Maszkowicze, et constituée des meilleurs barons et chevaliers du royaume. Avec elles, plusieurs des bannières présentées par Długosz²⁹⁰. Au milieu du dispositif polonais se trouvaient donc les troupes les plus

aguerries, tandis que l'aile gauche englobait des bannières dont on ne connaît pas l'identité²⁹¹.

Les trois chefs de guerre tinrent des rôles différents. On ne sait guère ce que fit Ulrich. Donna-t-il des ordres de loin et observait-il le déroulement du choc avant de se décider à intervenir en voyant ses troupes fléchir ? Les sources sont plus loquaces en ce qui concerne Jagellon et Witold. Le conseil de guerre avait décidé que le roi, dont « la vie était d'un grand prix », ne se mêlerait pas au combat mais resterait en arrière, protégé dans son camp entre les chars, au rebours donc de l'habitude obligeant un souverain à prendre part à la bataille²⁹². Tout en ayant changé de cheval pour monter sur un destrier (*spadonem fortem et robustum*), il se retira dans un lieu écarté. Une garde de 60 lances (200 hommes ?) le protégeait ; parmi eux Nicolas Trąba, Zbigniew Oleśnicki, sept chefs polonais, dont Sbigniew Czaika de Nowyodor qui portait la lance royale, et deux ducs lituaniens. Enfin, on disposa en différents endroits des chevaux légers pour qu'il puisse s'enfuir en cas de nécessité : le roi devait survivre à une défaite, et avec lui la cohésion du royaume. Jagellon fit aussi placer à l'arrière les prêtres, les notaires et la foule des hommes inaptes au combat, alors que les rangs teutoniques étaient encombrés, écrit Długosz, par la foule des valets et des palefreniers « inutiles dans la bataille²⁹³ ». Un tel désordre était-il signe d'impatience ou de fatigue ? Toujours est-il qu'il était dommageable à l'Ordre.

Jagellon est présenté comme un stratège, qui observe la bataille depuis une position en retrait, mais en demeurant à portée de voix ; Witold agit en meneur d'hommes, courant de toutes parts, changeant souvent de cheval, toujours au contact de ses troupes, ranimant les énergies défaillantes, rassemblant les lignes brisées et luttant à grands renforts de voix pour empêcher leur fuite²⁹⁴. Ce sont deux maîtres de guerre opposés que Długosz met en scène.

L'attente...

L'attente qui précède l'engagement est un moment de tension indescriptible, où l'anxiété noue le cœur des combattants et vide leurs forces... C'est le moment où les pensées se bousculent et où l'on contraint le corps à rester immobile. L'angoisse devait être d'autant plus oppressante que les deux armées étaient à faible distance l'une de l'autre, à « une portée

de flèche » écrit Długosz : 250 à 300 m séparaient au maximum les premières lignes²⁹⁵. Et, pour les combattants de l'Ordre, cette attente dura trois heures²⁹⁶.

Qui plus est, le vent vint au secours de Jagellon, soufflant à la figure des Teutoniques, « avant, pendant et après la bataille », et les aveuglant par la poussière qu'il soulevait²⁹⁷. Ce vent se dirigeait vers l'est, comme les enquêtes de J. Mietelski l'ont déterminé ; si les troupes de l'Ordre l'ont reçu de face, c'est bien qu'elles étaient disposées selon un axe nord-ouest/sud-est.

La messe n'est pas la seule explication de l'attentisme polonais. Le roi procéda à une longue cérémonie d'adoubement, lors de laquelle il aurait ceint du baudrier militaire (*cingulum*) un millier d'hommes²⁹⁸. Total qui, sans être impossible, paraît bien élevé.

Le XIV^e siècle a vu la diffusion de ces adouvements d'avant-combat, cérémonie solennelle qui témoigne d'une mutation de la culture nobiliaire. Quelques années après Grunwald, Enguerrand de Monstrelet fait état de faits équivalents lors des combats de Mons-en-Vimeux (1421), Cravant (1423) ou Bulgnéville (1431). Chaque fois, plusieurs centaines d'hommes sont honorés. Plus le nombre des adouvements est élevé, plus grande est la gloire d'avoir participé au combat qui les suit. On comprend que l'auteur de la *Chronique du conflit* estime à un millier les hommes adouvés par Jagellon²⁹⁹. En accroissant le nombre des nobles de son armée, le roi rehausse le prestige de la bataille et galvanise ceux qui sont distingués. On sait le risque encouru : les nouveaux chevaliers pouvaient avoir à cœur de se montrer dignes de l'honneur qui leur était fait, et chercher à accomplir des prouesses au détriment de la discipline militaire. La cérémonie était à double tranchant.

Le face à face enfin était propice aux provocations, aux escarmouches, fréquents préludes au combat, dont l'objectif était d'énervier l'adversaire, de perturber l'ordre de ses rangs, voire de lui faire quitter ses positions. Długosz note qu'il y aurait eu de tels affrontements singuliers, si l'on n'avait pas considéré comme inconvenant du côté polonais de désobéir à l'injonction royale imposant une stricte discipline³⁰⁰. L'attente se prolongea donc. La cavalerie lourde des Teutoniques, épuisée par la marche de nuit, énervée par une longue immobilité sous le soleil, était dans de très mauvaises conditions pour se battre³⁰¹. À midi, l'astre frappait leurs visages, sinon directement en face, du moins de biais. C'est cette exaspération, et la

crainte de devoir se battre avec le soleil dans les yeux, autant que les normes chevaleresques venues d'Occident, qui aurait entraîné la décision de provoquer l'ennemi au combat.

LE DÉFI

Alors que l'armée polonaise est encore dans les sous-bois, deux hérauts sortent des rangs teutoniques. L'un, Paul Romrich, est au service de Sigismond de Hongrie³⁰², l'autre du duc de Stettin. Dépêchés par le maréchal de l'Ordre, ils viennent offrir chacun une épée à Ladislas Jagellon et à Witold, et les incitent à choisir le lieu de la bataille ou à en laisser la décision aux Teutoniques. Le défi se présente sous l'apparence d'un don. Il procède d'une volonté de hâter le cours des choses, d'en finir avec l'attente, qui énerve, au sens propre, les combattants, et leur fait perdre leur influx. Il met l'ennemi sous pression en lui montrant que l'autre camp est impatient de livrer bataille.

L'offre est piégée. Le refus impossible, sous peine de déshonneur et d'ébranler la confiance de ses propres troupes ; l'acceptation, compte tenu des termes du défi, souligne l'affront subi. Mais le piège peut s'inverser. Proposer à l'adversaire de choisir le terrain de la bataille, c'est lui laisser un réel avantage. Cet acte chevaleresque comporte un risque. Cependant il interdit par avance à la Pologne de prétendre avoir été attaquée par surprise. L'offre a ainsi une portée juridique, voire judiciaire.

L'épisode devint le symbole de Grunwald³⁰³. Relaté par de nombreuses sources, il subit, au fil du temps, des déformations : précisions et ajouts, commentaires et exploitations au service de chacun des deux camps. Le geste était-il si lourd de sens qu'il pût ainsi être rappelé constamment et remanié en fonction des besoins ? La question se pose en termes doubles : pourquoi offrir deux glaives à son ennemi ? Comment ensuite utiliser cet acte à son avantage, dans un camp comme dans l'autre ? On est ici, dans le monde qui précède la bataille et dans celui qui la suit, au cœur des mentalités guerrières médiévales.

Jagellon parle

La première mention de l'épisode apparaît dans la lettre du 16 juillet 1410 de Jagellon à la reine Anne³⁰⁴ :

« Après [avoir] entendu [les offices] avec dévotion jusqu'à la fin, nous sommes montés avec tous les hommes de nos armées sur le champ de bataille où nous avons commencé à nous préparer au combat en ayant disposé et ordonné les troupes et en ayant réglé toutes nos préparatifs. Et, alors que nous nous apercevions déjà mutuellement, le maître des Crucifères [les Teutoniques] et leur maréchal nous transmirent par l'intermédiaire de leurs hérauts deux glaives, à nous et à notre très cher frère, l'illustre prince et seigneur Witold, et nous adressèrent ces paroles : "Sachez, roi et Witold, qu'en cet instant, nous allons combattre contre vous, et que nous vous faisons le don de ces glaives pour vous aider. Aussi, laissez-nous le choix du lieu du combat, ou bien choisissez-le vous-même !" À ces propos nous avons répondu avec mansuétude : « Ces glaives, que vous nous avez adressés, nous les acceptons et, au nom du Christ, qui courbe la nuque des orgueilleux, nous combattons contre vous. Mais nous ne pouvons ni ne voulons vous donner le lieu de la bataille et du combat ; nous mènerons la bataille contre vous au lieu que le Tout-Puissant jugera digne d'accorder. Enfin, les troupes ayant été avancées sans délai, et disposées comme il a été dit, nous avons engagé le combat avec elles. »

Sans doute avons-nous là le récit le plus proche de la réalité, rédigé au lendemain de la victoire, à proximité immédiate du champ de bataille. Le roi – en fait son chancelier – écrit à sa femme une lettre certes privée, mais qui sera lue à la cour. Il faut y voir la version officielle, rédigée à chaud, d'un épisode déjà perçu comme crucial, mais dont toutes les facettes ne sont pas encore exploitées.

Jagellon met en place les éléments qui vont fournir la trame des récits ultérieurs. C'est en eux que l'on doit chercher le sens de l'épisode. L'ennemi est venu animé d'un esprit agressif, alors que le roi assistait pieusement à la messe ; au moment où les armées sont à portée de vue l'une de l'autre, et qu'aucune reculade n'est donc plus possible, les deux hérauts défient Jagellon et Witold. On notera que ces derniers ont déjà disposé leurs troupes, et que la messe est finie.

Dans sa réponse, le roi, qui déclare combattre au nom du Christ, se pose en humble souverain alors que l'idée, apparemment généreuse mais presque offensante, d'une assistance portée à l'ennemi trahit l'orgueil des Teutoniques. Son acceptation des épées montre qu'il ne se dérobe pas à la lutte (le pourrait-il ?)³⁰⁵. Sa piété le conduit à s'en remettre à Dieu pour le choix du terrain, ce qui, concrètement, signifie qu'il laisse les Teutoniques décider, ou qu'il considère que la position actuelle des armées a d'ores et déjà déterminé la place de l'affrontement. Cela tend à montrer qu'il s'estime satisfait de la configuration des lieux. Il apparaît confiant en sa victoire, dans une lutte qui a déjà pris les accents d'un combat entre le Bien et le Mal. L'Ordre, en prenant l'initiative, a mis fin à la double incertitude concernant le moment et le lieu du combat. Les troupes polonaises

demeuraient à l'abri des bois, où il eût été imprudent d'aller leur livrer bataille. En relevant le défi, Jagellon amène son armée à se rendre à découvert.

Tel est le canevas sur lequel brodèrent ensuite tous les auteurs polonais, à commencer par Jagellon lui-même³⁰⁶. Dans une lettre expédiée le 11 novembre 1410 au noble tchèque Henri de Rosenberg, alors que la guerre se poursuivait, figurent de nouveaux arguments³⁰⁷. Jagellon y décrit en détails les ravages commis par les Teutoniques en 1409 dans la terre de Dobrzyń, puis il passe au récit des événements qui menèrent à la bataille du 15 juillet :

« Eux-mêmes refusaient d'épargner tout dommage au peuple et commençaient à aspirer au combat avec avidité, nous provoquant nous et les nôtres de multiples manières. Alors ils nous adressèrent deux glaives vibrants en disant : "Écarte tout délai, hâte-toi vers le combat avec vélocité ; voici deux glaives que nous t'adressons en secours, afin que tu puisses plus sûrement te défendre contre nous" ; nous les avons pris dans la mansuétude de notre âme et, afin de venger de si graves injustices, non sans d'immenses flots et émissions de larmes, qui annonçaient pour nous l'occasion d'un grand massacre, nous sommes partis au combat contre eux ayant invoqué l'aide de Dieu, puisque nous ne pouvions échapper à de tels combats que, contre les chrétiens, nous avons toujours évités. »

Ce texte, qui ne signale pas que les hérauts proposèrent à Jagellon de choisir le lieu de l'affrontement, insiste sur le fait que la guerre était inévitable, en raison des injustices commises par l'Ordre, que viennent rappeler ses harcèlements et provocations d'avant combat.

Jagellon souligne le caractère belliqueux des Teutoniques, qui veulent en découdre (*animo preliandi*) et « aspirent à verser le sang des innocents », ainsi qu'il l'écrit à son épouse. Ce sont eux les agresseurs, et leurs adversaires des innocents. Le roi ne peut pourtant oublier que ses troupes ont, deux jours auparavant, massacré les habitants de Dąbrówno. Le discours tenu par Jagellon inverse donc les responsabilités et veut montrer que la Pologne mène une guerre juste.

Qui plus est, la lettre à Henri de Rosenberg insiste sur les réticences du roi à faire la guerre, en dépit de la provocation qu'illustre la remise de glaives « vibrants », c'est-à-dire sortis de leurs fourreaux en signe d'hostilité. La hâte, l'impatience des Teutoniques est interprétée comme une preuve d'avidité guerrière, alors qu'elle n'est sans doute que le résultat de l'attente.

Face au défi, aux provocations, Jagellon place humblement sa confiance en Dieu. Ses lettres pourront utilement en témoigner plus tard. Il accueille

les hérauts avec « mansuétude », accepte sans colère les épées, annonciatrices du châtement divin qui frappera les « nuques des orgueilleux ». Il écrit à son épouse qu'il a suivi la messe jusqu'à son terme avant de partir au combat. Piété également dans le fait de laisser à Dieu le soin de désigner le lieu de la bataille. Roi pacifique et juste, Jagellon n'aime pas la guerre, et ne se bat contre des chrétiens – pour la première fois dit-il – qu'avec répugnance³⁰⁸. Les flots de larmes versés à l'idée du massacre à venir le montrent. Détail piquant alors qu'il vient de franchir les frontières de la Prusse et marche contre ses ennemis !

L'Ordre a voulu mettre un terme à l'attitude dilatoire des Polonais, qui auraient attendu le moment favorable avant de combattre. Les pieux propos du souverain camouflent sans doute des options tactiques, ce qui n'implique pas que sa piété ne fût pas sincère.

En concédant le choix du terrain et du moment, l'Ordre s'ôte le choix de deux paramètres essentiels à la guerre – la maîtrise du temps et de l'espace. Il affiche ainsi une immense confiance en soi : s'il n'a cure du choix qui sera fait, c'est qu'il entend vaincre quelles que soient les circonstances. Mais, ce faisant, il tombe sous le coup du péché d'orgueil. De même lorsqu'il impute à ses adversaires une attitude timorée et prétend les aider. L'orgueil, le plus grave des péchés, place l'Ordre allemand au ban d'une chrétienté dont il prétend être l'un des défenseurs...

Un acte inédit et surprenant ?

Il était au Moyen Âge assez difficile de livrer bataille sans accord préalable sur le terrain et le moment, d'où l'habitude d'adresser un défi à l'ennemi. Geoffroy de Charny (mort à Poitiers en 1356 en portant l'oriflamme de France) écrivait que celui qui attaque un autre sans le défier au préalable ne mérite pas d'être appelé homme d'armes³⁰⁹. L'honneur, qui règle les conduites à la guerre, interdit toute attaque par surprise.

L'offre des hérauts parut-elle étonnante ? Autrement dit, la pratique d'une remise d'épées à son adversaire juste avant un combat était-elle connue des Polonais et des Litvaniens, voire des Tatars³¹⁰ ? Si oui, ils savaient quel sens lui donner ; sinon, ils l'interpréteraient en fonction de leurs propres schémas mentaux. Or, il semble bien que ce type de geste ait été inconnu en Europe orientale, et plus encore parmi les peuples païens d'origine asiatique. D'où la stupéfaction de Jagellon et de Witold, que

Długosz ne se fait pas faute de relever³¹¹, puis l'intérêt que suscita l'épisode et l'exploitation que les vainqueurs s'empressèrent d'en faire.

Le geste a une autre dimension. En se rapprochant, par ce défi, de la forme du duel, la guerre s'anoblit : elle se hisse au niveau d'un combat entre gens bien nés. Elle ne se limite plus à une dimension juridique ou religieuse ; elle montre son intégration au « beau jeu » chevaleresque et donne vie à la conception littéraire des romans de chevalerie. En proposant ces épées, les Teutoniques cherchaient-ils à démontrer leur qualité chevaleresque ? Ne montrent-ils pas aussi qu'ils considèrent leurs adversaires comme dignes d'un combat tel qu'il est coutumier de le pratiquer entre chrétiens (alors que l'armée lituanienne compte des païens auxquels sont associés les Tatars) ? En ce sens, l'offre des deux glaives vient proposer un duel entre les deux armées, substitut du duel entre leurs chefs.

L'idée aurait été suggérée au maréchal de l'Ordre par des nobles alliés³¹². Il est en réalité impossible que le maréchal ait pris seul une décision aussi grave ; l'Ordre repose sur un strict principe d'obéissance hiérarchique – à comprendre comme la renonciation à toute volonté propre – qui interdit des initiatives de ce genre³¹³.

Comme le rappelle Kl. Militzer, à l'époque des « voyages de Prusse » de la noblesse européenne, de la table d'honneur de Königsberg où l'on invitait les plus braves des combattants venus aider l'Ordre, les Teutoniques étaient imprégnés des valeurs nobiliaires³¹⁴. Ils avaient tout intérêt à en adopter les usages, de façon à resserrer les liens avec leurs hôtes. Les hérauts – tel Wigand de Marbourg, auteur, sur commande du grand maître, d'une chronique – participaient à la renommée des combattants de ces expéditions prussiennes, comme à la réalisation d'une image héroïque de l'Ordre³¹⁵. Depuis la conversion de Jagellon, les Teutoniques avaient plus encore besoin de ces hommes capables de justifier leur cause auprès des cours d'Europe et de donner d'eux l'image d'une corporation noble, plutôt que celle d'un ordre religieux, fût-il militaire. Il fallait, pour justifier la poursuite de la guerre, changer la nature de celle-ci.

L'Ordre pouvait donc justifier son geste par le respect de la coutume et le sens de l'honneur. Le continuateur de la chronique de Johann de Posilge présenta d'ailleurs l'offre des glaives comme un acte accompli à leurs propres dépens par les Teutoniques :

« Les Polonais ne s’y attendaient pas. Si les Teutoniques avaient attaqué le roi immédiatement, ils auraient pu obtenir à la fois l’honneur et le succès. Mais cela ne s’est malheureusement pas produit. Ils ont voulu l’avertir et combattre avec lui de manière chevaleresque. Et le maréchal envoya au roi deux épées nues par ses hérauts, afin qu’il ne demeure pas dans les bois, mais qu’il s’avance sur la plaine, afin qu’ils puissent engager le combat³¹⁶. »

L’idée que les Teutoniques avaient, par esprit chevaleresque, répugné à une attaque surprise permettait de riposter aux accusations polonaises. En réalité, une attaque dans les zones boisées où s’abritait l’armée ennemie était vouée à l’échec : il fallait combattre en rase campagne. Le don était autant une nécessité tactique qu’un acte généreux.

CHAPITRE 5

MAGNA STRAGES, LE GRAND CARNAGE

« Le heurt des armées provoqua un tel fracas et un tel bruit que l'on eût dit qu'une immense digue s'écroulait ; du bris des lances, du choc des armes et des glaives jaillit un cliquetis si sonore qu'il parut proche même à ceux qui étaient à des milles de distance³¹⁷. »

« Nous éteindrons les incendies avec le sang de l'ennemi », se serait exclamé le grand maître Ulrich de Jungingen à l'annonce des destructions opérées par des contingents polonais aux dépens de villages situés dans les terres de l'Ordre³¹⁸. Au matin de la bataille du 15 juillet, les esprits étaient ainsi animés d'intentions particulièrement belliqueuses.

LE COMBAT

En quelques phrases claires, le continuateur de la *Chronique de Posilge* restitua le scénario du combat :

« Les païens furent les premiers à se lancer dans la bataille ; par la grâce du Seigneur ils furent battus sur-le-champ. Alors les Polonais vinrent à leur secours ; il y eut un grand combat, et le grand maître et les siens chargèrent violemment à trois reprises ; le roi céda, si bien qu'ils chantèrent "Christ est ressuscité". Lorsque les Teutoniques furent fatigués, les hôtes et les mercenaires arrivèrent, les attaquèrent d'un côté, tandis que les païens les attaquaient de l'autre. Ils les encerclèrent et abattirent le grand maître, les grands dignitaires et de nombreux frères de l'Ordre, car ils n'en voulaient à personne d'autre qu'aux frères et à leurs chevaux. Ils jetèrent au sol la bannière du grand maître ainsi que celle de l'Ordre. Et de nombreux coquins, des chevaliers et des valets du Culmerland abandonnèrent la bannière du Culmerland et d'autres bannières ; ils prirent la fuite mais peu en réchappèrent car ces hommes, désarmés, furent abattus dans leur fuite par les Tatars, les païens et les Polonais, si bien que le roi demeura maître du champ de bataille avec les siens³¹⁹. »

Cette apparente simplicité offre cependant matière à interrogations. Nous disposons d'informations plus précises grâce à la *Chronique du conflit* et aux *Annales* de Jan Długosz. La *Chronique* donne une version concise, parfois laconique, et d'autant plus dramatique du fil des événements ; Jan Długosz en reprend la trame, parfois en l'enjolivant, parfois au contraire en la réduisant à l'extrême³²⁰. Les textes émanant de l'Ordre sont plus succincts, ce qui ne les rend pas pour autant négligeables. Enfin, la *Chronica Bychowca*, composée en Lituanie vers 1522-1527, présente une version originale de l'affrontement où seules les forces de Witold se battirent. Le grand-duc aurait même tué Ulrich tandis que les troupes polonaises « ne les aidaient pas, se contentant de regarder³²¹ ».

Les historiens sont unanimes à distinguer quatre phases dans la bataille, qui commença vers midi et s'acheva par la poursuite des fuyards, interrompue entre 19 h et 19 h 30. La première phase prit fin après une heure de combat, lorsque l'opposition entre les Litvaniens et l'aile gauche des Teutoniques tourna en faveur de l'Ordre, et s'acheva par la fuite, réelle ou simulée, des troupes de Witold. Les Teutoniques engagèrent la poursuite, mais furent alors victimes de l'intervention polonaise venue les attaquer de flanc ; parallèlement, la violence du combat au centre du dispositif s'accrut et se caractérisa par des luttes acharnées, qui constituent le second moment de l'affrontement. Dans un troisième temps, voyant ses troupes en voie de dislocation, le grand maître, à la tête des bannières les plus expérimentées de l'Ordre, lança à trois reprises une charge de cavalerie visant à endiguer l'avancée polonaise et à mettre en péril la personne de Jagellon. Ulrich et les dignitaires de l'Ordre trouvèrent la mort dans la mêlée, et leurs troupes commencèrent à se débander. Il devait être environ 16 h.

C'est à ce moment que débuta la dernière phase de la bataille. L'action de la cavalerie polonaise semble être alors devenue autonome ; les troupes se démembrèrent en petits contingents qui assaillirent les derniers combattants de l'Ordre. Chaque groupe suivit sa propre dynamique et le combat se fragmenta en une série d'affrontements isolés. Un ultime combat, plus statique, absorba une partie des hommes : la prise du camp teutonique, dont la durée fut probablement brève. Avec la chute du camp, la bataille était terminée. Elle laissa la place à un processus dynamique, très étendu dans l'espace, et que certains avaient entamé plus tôt : la poursuite des fuyards, dont Jagellon ordonna l'interruption au crépuscule.

Si ce scénario d'ensemble ne laisse guère de place au doute, le détail de chacune des phases demeure incertain, tant les sources sacrifient la précision au bénéfice de quelques éléments sélectionnés. La *Chronique du conflit* est redoutable par son art de l'ellipse ; Jan Długosz fournit des détails révélateurs mais distingue mal les différentes phases, et passe très vite sur des épisodes cruciaux (comme la mort d'Ulrich) ; les textes proches de l'Ordre livrent, au mieux, une trame générale. On comprend dès lors qu'en présence d'un matériau parfois obscur, souvent insuffisant, les historiens aient multiplié les hypothèses. Là où les raisonnements deviennent impuissants, faute d'identifier certaines inconnues, ou de pouvoir associer de manière cohérente tous les paramètres, la sensibilité prend le dessus et dicte ce qui paraît plausible, voire probable, entraînant des divergences d'analyse.

Les lieux : topographie du champ de bataille

La *Chronique du conflit* parle d'un affrontement entre les cavaleries teutonique et polonaise dans une « vallée », sans doute une simple dépression car il n'y a pas de réelle vallée dans l'espace compris entre les trois villages³²². Toutefois, par endroits, comme on le voit de nos jours, quelques déclivités parsèment la plaine entre Grunwald, Tannenberg et Łodwigowo. Celle-ci est faite de zones marécageuses, de terrains plats plus secs et de moraines à pente douce ; elle est par ailleurs entourée d'éminences peu élevées. À 1 km au sud de Grunwald se dresse, 25 m au-dessus du champ, une colline depuis laquelle on a une bonne vue vers le nord, au-delà de la route royale Grunwald/Tannenberg, jusqu'à celle reliant Tannenberg et Frygnowo. À l'est de cette colline s'étend une dépression d'environ 1 000 m sur 200, qui s'élève doucement vers l'est ; les monticules environnants au nord-est et au sud-ouest atteignent 10 à 15 m d'altitude, ce qui suffit à donner localement à une troupe l'ascendant sur sa rivale. En direction de Łodwigowo s'étend sur près de 600 m un champ, qui s'achève dans une zone marécageuse au sud du village.

Le texte de la *Chronique du conflit* concorde assez bien avec cet aperçu topographique ; on y retrouve la colline d'où Jagellon avait vue sur le champ de bataille, la dépression centrale, la plaine s'étendant à l'est vers Łodwigowo, où aurait pu avoir lieu la première phase de la bataille entre les Lituaniens et la bannière de saint Georges, « les pentes » enfin, « d'où les

combattants se lançaient des traits ». Les fosses, entre Grunwald et Łodwigowo, où l'on a retrouvé des restes humains semblent indiquer que l'essentiel du combat eut lieu autour de Grunwald, environ 1 km à l'ouest de ce que l'on supposait avant les études de S. Ekdahl³²³. C'est près de ce village qu'Ulrich aurait chargé les forces polonaises. Les derniers et meurtriers combats autour du camp de l'Ordre se déroulèrent là où, en 1411, Henri de Plauen fit ériger la chapelle, et où se dressent actuellement ses ruines.

Le premier choc

Selon la *Chronica Bychowca*, l'Ordre, s'étant aperçu que l'armée ennemie, par son nombre, ne pouvait cheminer qu'à travers champs, aurait creusé des fosses dans la plaine, puis les aurait dissimulées. Lors de l'installation des troupes, de nombreux hommes y tombèrent et se blessèrent ; les commandants (« hetmans ») Sokol et Zedewid s'y brisèrent les jambes et en seraient morts. Jagellon et Witold ordonnèrent alors de combler ces « perfides fossés », avant de disposer leurs forces pour la bataille. Aucune autre source ne mentionne ce dispositif, mais les fouilles archéologiques ont exhumé deux fosses cylindriques de même dimension (2,25 m de profondeur pour un diamètre de 1,60 m), à 50 m au sud de la chapelle, qui pourraient être une trace des pièges dressés par l'Ordre, quoique S. Ekdahl les juge trop au nord de la ligne de front pour faire partie du système de défense des Teutoniques³²⁴.

Au moment où les Polonais chantent le *Bogu Rodzica*, Witold, impatient de se battre, « comme de coutume », a donné l'ordre à ses troupes d'attaquer³²⁵. Ne tenait-il pas l'aile droite, celle qui, d'ordinaire, était chargée d'entrer en action la première ? Au surplus, il avait disposé ses forces en ordre de bataille dès 9 h du matin. S. M. Kuczyński suggéra qu'il y avait eu entre l'engagement de Witold et celui de Jagellon un net décalage dans le temps³²⁶. Le récit de la *Cronica Bychowca* plaide en faveur de cette hypothèse : « Et la bataille commença tôt le matin entre les Allemands et les armes lituanienne. Et un grand nombre de guerriers tomba des deux côtés, dans l'armée lituanienne et dans l'armée allemande. » Mais l'opinion dominante parmi les historiens est que le délai entre l'entrée en action des deux armées fut bref : le temps pour Jagellon de faire sa harangue³²⁷. Si

l'aile droite de Witold engagea le combat, le reste du front se trouva sans doute presque aussitôt plongé dans la bataille.

Selon la *Chronique du conflit*, au bout de peu de temps, « une pluie douce et chaude fit son apparition et dispersa la poussière des pieds des chevaux ». On se battit sous la pluie mais non sur un terrain glissant, le sol étant desséché depuis plusieurs jours – ce que l'orage de la veille n'avait pas effacé. Au moment où cette pluie commença à tomber, les bombardes de l'Ordre entrèrent en action, une fois donc que les troupes étaient au contact, ce qui ôtait toute chance à ces tirs de briser les lignes adverses ; on ne savait pas encore employer à bon escient les canons dans un combat en rase campagne. De toute façon, l'artillerie ne disposait pas en 1410 d'une réelle force dévastatrice et la *Chronique du conflit* indique que les boulets ne causèrent aucun dommage³²⁸. En outre, dès leur premier élan, les troupes de Jagellon auraient repoussé leurs ennemis à 130-180 m (« un stade³²⁹ »), les obligeant à abandonner leurs engins de guerre, placés en première ligne.

L'auteur de la *Chronique* est formel : dès ce moment, chacune des deux armées, tant celle de Witold que celle du roi, furent « unies les unes aux autres avec toutes les troupes de l'ennemi » ; le terme employé, *copulati*, évoque remarquablement ce qu'est un combat au corps à corps. Il suggère aussi que les Polonais se sont battus en même temps que les Lituaniens. Sur ce point, Długosz exprime un avis analogue. Il précise que l'Ordre avait placé là des troupes « choisies parmi les meilleures » – on les avait donc sélectionnées au moment de disposer l'armée –, qui lancèrent une violente charge de cavalerie dans la « vallée » entre les collines, c'est-à-dire dans la plaine. La *Chronique* ajoute, dans un passage qui manque de clarté, que les ennemis commencèrent à se lancer mutuellement des traits depuis les versants où ils étaient installés. Il y aurait donc eu simultanément combats de cavalerie en plaine, et tirs d'archers ou d'arbalétriers, voire jets de javelots (*hastis*) depuis le sommet des pentes³³⁰.

L'affrontement entre les Teutoniques et les Lituaniens aurait duré une heure et provoqué de nombreuses pertes dans les deux camps, jusqu'à ce que les troupes de Witold faiblissent et fussent obligées de reculer, sans doute peu après 13 h. La *Chronique* évoque en termes presque élogieux le combat acharné mené par les Lituaniens aux prises avec des « troupes d'élite ». Leur recul n'est présenté ni comme une débâcle, ni comme une ruse. Imprudemment, les hôtes et les mercenaires placés sous la bannière de saint Georges se lancèrent à leur poursuite. Dispersés, ils furent pris de

flanc par les Polonais, surpris par le retour d'une partie des forces de Witold et se retrouvèrent encerclés. Une partie d'entre eux fut anéantie.

La deuxième phase

Le combat qui suivit prit les allures d'une mêlée farouche qui dura environ trois heures³³¹. Les survivants de l'aile gauche des Teutoniques se rassemblèrent, et « de nouveau unis, se heurtèrent aux bannières du grand châtelain de Cracovie, du palatin de Sandomir, de la terre de Vyelun, de la terre de Halicz et à de nombreuses autres bannières³³² ». Dans le combat « acharné » qui se déroule alors, et qui concerne l'ensemble du front, « beaucoup moururent de part et d'autre ». Jan Długosz fournit des précisions en sélectionnant des épisodes qui lui paraissent significatifs³³³. Le combat se poursuit sous une pluie fine effaçant la poussière qui « confondait entre eux les combattants et rendait confuse la bataille », note-t-il, sensible comme à son habitude aux détails concrets.

Le sort de la bataille penche un moment du côté de l'Ordre, dont les hommes s'emparent de la bannière de la terre de Cracovie, tenue par Marcin de Wrocimowice. Peut-être pensaient-ils que Jagellon s'abritait derrière elle ? Mais les chevaliers et les vétérans placés sous cette bannière reprennent le drapeau à la suite d'une vigoureuse riposte. Il reste que sa perte momentanée prouve que ces troupes, les meilleures, étaient engagées, donc que le combat était entré dans une phase décisive³³⁴.

La lutte autour de la bannière confirme l'importance de ces enseignes ; ce ne sont pas seulement des moyens d'identification, ou des points de ralliement. Elles incarnent le contingent qui se regroupe derrière elle, elles permettent de transmettre des informations, d'ordonner les mouvements de troupes. Leur capture revêt donc une grande importance tactique en privant l'ennemi d'un instrument indispensable à la poursuite du combat. La perte va au-delà de l'aspect symbolique.

Le combat gagne encore en intensité lorsque, selon Długosz, viennent s'y mêler les Teutoniques revenus de leur poursuite contre les Lituaniens : heureux de leur succès, ils voient que la bataille continue et, se débarrassant de leurs prisonniers et de leurs bagages, se jettent dans la mêlée. Les pertes sont alors plus lourdes ; de nombreux hommes s'écroulent de part et d'autre, tandis que la confusion s'accroît au sein de lignes qui ont perdu leurs chefs de rang. La bataille est faite de l'entrelacement d'une multitude

d'affrontements individuels, qui ne laisse plus de place à des manœuvres tactiques. Peu à peu, les Teutoniques et leurs alliés tchèques et allemands chancellent ; le combat tourne à l'avantage des Polonais.

La mort du grand maître

C'est à ce moment, vers 16 h, ou un peu avant, que se situe l'intervention d'Ulrich, qui ouvre le troisième temps de la bataille³³⁵. À la tête de seize bannières tenues en réserve, il charge par trois fois, essayant d'ouvrir le front, de bousculer les Polonais et d'atteindre Jagellon. La *Chronique du conflit* montre que l'assaut fut le fruit d'une observation attentive :

« Ayant à nouveau rassemblé ses troupes, le grand maître ayant avec lui dans une petite forêt le reste de son armée, quinze bannières environ, voulut diriger ses lignes contre la personne du roi ; ils avaient déjà joint à leurs boucliers les lances et les javelots ôtés de leurs épaules, et ils se tenaient immobiles, voulant voir où il leur serait plus facile et plus efficace d'entrer en contact avec l'ennemi³³⁶. »

Ulrich a mené là des corps d'élite, dont les effectifs sont impossibles à évaluer, puisqu'on ne sait pas combien d'hommes constituaient une bannière, entre 20 et 80 peut-être, ce qui représenterait une charge de 320 à 1 280 cavaliers. Le grand maître tente de porter un coup décisif, en abattant le roi polonais, qui ne prend pas part au combat, seule solution pour remporter une bataille dont l'issue semble compromise. L'observation immobile précédant la charge avait pour intention de déceler une faille dans les rangs ennemis : on ne chargeait pas à l'aveugle en se fiant uniquement à l'effet de masse.

La violence de l'assaut est telle que les troupes royales faiblissent à leur tour ; selon le continuateur de Posilge, les Teutoniques entonnent leur chant de triomphe *Christ ist erstanden*, « Christ est ressuscité »³³⁷. Devant la menace, la cohorte des cubiculaires, les proches de Jagellon, se jette dans la mêlée. Il semble, à lire Długosz, que la bataille était sur le point d'être perdue. La petite bannière royale est dissimulée ; le roi est masqué par ses gardes du corps ; il est même empêché par son entourage de se précipiter au combat, à grand-peine, précise la *Chronique du conflit* qui ne voulait pas laisser croire qu'il était apeuré³³⁸. Jagellon manifeste ici une impétuosité et une fougue nobiliaires, peut-être à la recherche d'un duel glorieux, plus probablement parce qu'il sent ses troupes céder. Mais les grands qui

l'entourent le retiennent : la raison d'État s'impose. Au contraire, personne ne retient Ulrich, prince territorial certes, mais avant tout dirigeant d'un ordre militaire...

Długosz situe à ce moment l'intervention salvatrice d'Oleśnicki, qui « nu et désarmé » pare le coup de lance que le chevalier Luppold de Köckritz destinait à Jagellon³³⁹. Jeté à bas de son cheval par Oleśnicki, Köckritz est achevé par des piétons et dépouillé de ses armes. Jagellon l'aurait en personne abattu, selon la *Chronique du conflit*, ou seulement blessé, si l'on suit Długosz qui montre la magnanimité du roi épargnant son adversaire mais ne pouvant s'opposer à sa mise à mort³⁴⁰. Si Jagellon avait été retenu hors de la bataille, ses gardes n'avaient pu empêcher qu'il ne fût approché ; l'affaire avait donc été sérieuse et son souvenir se grava dans la mémoire de la monarchie polonaise³⁴¹. La *Chronique du conflit* a pu glisser au passage un éloge discret des qualités martiales du roi, capable d'atteindre son ennemi au visage, cible plus difficile à toucher que le corps.

En voyant Köckritz mort, les Teutoniques commencèrent à reculer. Le continuateur de Posilge dénonce la fuite des « coquins, chevaliers et valets » de la bannière de la terre de Culm, dont Nicolas de Ryńsk était le porte-enseigne ; S. Ekdahl suggère que les bannières des commanderies de Brodnica, de Toruń avaient également quitté le combat³⁴². Il est très probable qu'une grande partie des premiers à fuir le champ de bataille étaient originaires du Culmerland. Parmi les bannières rapportées à Cracovie après la bataille manquent en effet celles des commanderies de Bierzgowo, Papowo, Gollub et Radzyń, toutes situées dans cette région³⁴³. Il n'y a rien d'impossible à ce que ces troupes aient eu des sentiments mitigés, voire favorables à la cause polonaise, ce qu'explique fort bien l'histoire du Culmerland, conquis par les Teutoniques dans les années 1230, mais revendiqué par la Pologne dès 1339³⁴⁴. Pour importante qu'elle ait été, cette fuite ne fut pas la raison majeure de la défaite.

Après avoir résisté quelque temps, les hôtes de l'Ordre furent submergés par le nombre des ennemis. Seize bannières furent anéanties, leurs combattants tués ou capturés³⁴⁵. Sans transition, Długosz rapporte la mort d'Ulrich et de tous les commandeurs de l'Ordre, qui précipita la débâcle : « L'armée ennemie étant vaincue et terrassée, d'autant plus que l'on savait que le grand maître de Prusse Ulrich, les maréchaux [*sic*], les commandeurs et quelques éminents nobles de l'armée prussienne étaient tombés³⁴⁶. » La *Chronique du conflit* est tout aussi rapide³⁴⁷. On n'assiste pas

à la mort d'Ulrich, tombé dans l'anonymat de la bataille, alors que les textes médiévaux, souvent, s'attardent sur le trépas des grandes figures. C'est là un indice solide de l'opacité de la mêlée. Il est vrai aussi que Trãba et Długosz sont dans le camp adverse, et que les sources teutoniques furent avares de détails sur la mort d'un homme jugé responsable de la défaite. Selon le continuateur de Posilge, ce seraient des mercenaires qui auraient tué Ulrich et les principaux dignitaires de l'Ordre, après les avoir encerclés³⁴⁸. On ne saura rien des qualités martiales d'Ulrich et des dignitaires de l'Ordre. Le lieu même où est tombé le grand maître est incertain et sa localisation a suscité des hypothèses variées, dont aucune ne s'impose³⁴⁹. Les circonstances de la mort des dignitaires de l'Ordre restent inconnues.

AU CŒUR DE LA MÊLÉE

La presse

De la fuite des Lituaniens à la mort d'Ulrich peu après 16 h, il se serait écoulé environ trois heures, trois heures d'affrontement au corps à corps, qu'aucune source ne décrit avec beaucoup de précisions. La bataille est un univers confus, où les sens sont agressés : la vue ne distingue plus guère ce qui se passe, le bruit perturbe l'audition : « Quand les armées se heurtèrent, il y eut un tel fracas, un tel vacarme, comme si une digue immense s'écroulait en ruine, issu du bris des lances, du choc des armes. Un cliquetis si sonore sortait des glaives qu'il semblait proche même à ceux qui étaient à des milles et des milles de distance³⁵⁰. » À cela il faut ajouter le bruit impressionnant provoqué par les cris des hommes et la respiration haletante de milliers de chevaux.

La mêlée est totale, « les pieds écrasés par les pieds, les armes secouées par les armes, les épées pointées sur les visages » et dans l'imbrication des hommes « le craintif ne se distinguait pas du vaillant, ni le faible du lâche³⁵¹ ». « Les armées étaient agglutinées [*coherebant*] », écrit Długosz, qui rend à merveille l'amalgame, la coalescence des combattants. La presse est telle que personne ne peut bouger s'il n'a auparavant jeté à terre ou abattu son adversaire ; les soldats se font donc tuer sur place ou prennent la place de celui qu'ils ont vaincu. Une fois les lances brisées on en vient au corps à corps où les lignes s'enchevêtrent, où les armes, épées et haches,

adhèrent les unes aux autres et « rendent un son identique à celui produit sur les enclumes dans les forges ». Certains n'ont même pas la place nécessaire pour faire usage de leur arme. Mars, écrit Długosz, règne sur l'univers de la bataille ; Mars, le dieu de la guerre déchaînée, non Athéna, la déesse de la guerre ordonnée.

Une telle description réduit la bataille à une mêlée où les premières lignes sont encastrées l'une dans l'autre, où les deux armées ne bougent pas, ancrées sur leur position. Il est frappant de constater qu'ici Długosz décrit un combat où les fantassins ont leur part. Il parle même des combattants « pressés par les chevaux », indiquant que cavaliers et piétons se fondent dans le combat. Et l'on peut se demander quel espace restait aux cavaliers pour développer leurs charges.

K. Kwiatkowski, reprenant des analyses antérieures, pense toutefois que l'affrontement fit la part belle à la cavalerie, dotée dans chaque camp de montures résistantes, supportant le bruit du combat et les ruptures de rythme liées à l'alternance de phases statiques et dynamiques³⁵². Ces charges auraient été d'une grande intensité, d'une grande violence, prenant la forme d'attaques subites, rapides et brèves, suivies, dans la mesure du possible, de retours à l'abri des lignes, qui permettaient de procéder à des assauts répétés, comme ceux dirigés par Ulrich de Jungingen. Ce type d'actions ne pouvait pas être mené simultanément par l'ensemble des troupes, ni même vraisemblablement par des « batailles » ou corps d'armée ; il faut imaginer des opérations effectuées par des bannières, des groupes de plusieurs dizaines de chevaliers, opérant indépendamment les uns des autres, sous forme d'unités libres, « flottantes ». Même à cette échelle, il fallait un commandement efficace et une très bonne coordination. Cette vision dynamique n'exclut pas cependant le phénomène décrit par Długosz, de combattants pris dans la masse, étroitement mêlés les uns aux autres. Lorsque la charge des cavaliers rencontrait ses opposants, qu'ils fussent statiques attendant le choc, ou eux-mêmes en mouvement, elle perdait son élan et sa mobilité : le corps à corps engluait les hommes.

Un point que nous cernons mal est la présence de réserves disponibles, de troupes fraîches capables de suppléer les combattants fatigués. Il y en avait pourtant : Długosz parle beaucoup des « premières lignes » ; certaines bannières n'entrèrent en action qu'après la mort du grand maître, mais on ne les identifie pas et on ignore leur importance numérique.

Długosz consacre un passage au duel à la lance entre Dobeslas Oleśnicki et un Teutonique. Dobeslas s'est lancé seul à l'assaut de l'ennemi ; aussitôt un cavalier adverse sort des rangs, lance dressée, « allant au devant de Dobeslas venant à son rencontre ». Le Teutonique esquiva, « rentrant et inclinant légèrement la tête », tout en détournant en l'air la pique de Dobeslas, jetée en premier. Un double geste dont l'exécution demande de l'entraînement.

Se rendant compte de son échec et jugeant « téméraire et insensé » de se battre contre toute l'armée ennemie, Dobeslas repartit à bride abattue vers ses rangs. Il avait fait la preuve de son courage. Son cheval fut néanmoins touché à la croupe par le trait jeté par son ennemi. En narrant l'épisode, Długosz d'une part honore le père de son protecteur, d'autre part sacrifie à un modèle d'écriture, qui veut qu'un récit de bataille comporte la description d'un combat singulier. Tout le problème est de déterminer si l'on a affaire à un élément qui fut réellement partie prenante du combat, ou à une simple convenance narrative, adaptée au public.

La description d'un duel individualise la guerre, la rend concrète. Il s'ensuit que les combattants veulent livrer des combats singuliers, dont ils savent que le souvenir, rapporté par les chroniqueurs, sera transmis aux générations futures. Le récit de bataille fortifie l'éthique nobiliaire en mettant en valeur ses normes de comportement ; il exerce une fonction mémorielle au service de la noblesse, à l'usage de laquelle il fournit un « récit de gloire ». Il est à noter qu'aucun chroniqueur ne composa un tel récit pour la mort d'Ulrich, ni pour vanter son héroïsme, ni pour louer celui qui l'avait abattu ; c'est la preuve que le grand maître était tombé au cœur de la mêlée et que personne ne crut nécessaire de lui façonner un autre destin ni d'ériger un monument en l'honneur de son vainqueur.

Le duel incarne le combat idéal, dont le modèle peut remonter à l'*Iliade* ou à l'*Énéide*. Le caractère embrouillé et anonyme du combat disparaît au profit de l'affrontement personnel d'hommes connus et de haut rang. Le récit d'un duel effectue une concentration dramatique sur des héros ; il livre une histoire qui s'achève avec une fin évidente, répondant à l'idéal religieux du temps, l'issue étant perçue comme l'expression d'un jugement de Dieu. Aussi les chroniqueurs rendent la bataille compréhensible, héroïque et rationnelle. Elle cesse d'être une indescriptible mêlée ; elle s'individualise, et en paraît moins inhumaine : on quitte l'univers anonyme du choc des bannières.

Ces duels étaient-ils utiles militairement³⁵³ ? Ils étaient en fait inévitables, car ils constituaient la principale forme du combat d'homme à homme. Paradoxalement, en s'attardant sur un épisode précis, Długosz ne s'éloigne pas de la bataille, tant celle-ci se constituait d'une multitude d'affrontements singuliers. En héroïsant son récit, le chroniqueur se rapproche de la réalité.

Un duel pouvait en outre être décisif. Un noble conduit toute une escorte à la guerre. S'il meurt au combat, beaucoup de ses compagnons tombent avec lui, sont blessés ou prennent la fuite. Or, au début du XV^e siècle, il n'y a pas de chaîne de commandement qui permet de suppléer à la mort d'un chef et de maintenir l'organisation des troupes. Le trépas du prince est un événement grave et décisif : voilà pourquoi les grands ne laissent pas Jagellon se jeter à l'assaut de ses ennemis.

Le rôle des piétons anonymes est fondu dans la masse. Les descriptions de la bataille indiquent qu'ils ne sont pas limités à l'action qui est souvent la leur aux XIV^e et XV^e siècles : attaquer de côté, vers la fin de l'engagement, les chevaliers blessés ou désorientés (ce que l'on voit lors de la mort de Köckritz). On ne peut guère en dire plus, jugeait A. Nadolski³⁵⁴. Encore une fois, il faut se résigner à ignorer une grande partie des événements ; les chroniqueurs médiévaux n'ont pas rédigé des bulletins d'état-major.

La prise du camp

La déroute commença lorsque les Teutoniques apprirent la mort d'Ulrich, alors qu'une partie des troupes polonaises n'avait même pas encore pris part au combat ; l'armée de Jagellon disposait d'importantes réserves :

« Lorsqu'ils [les Teutoniques] arrivèrent dans leur camp, voyant qu'il y avait encore de nombreuses troupes royales qui n'étaient pas entrées dans la bataille et voyant aussi que leur chef était tombé frappé à mort, ils se retournèrent pour prendre vraiment la fuite et commencèrent à fuir en tous sens³⁵⁵. »

Une partie des troupes de l'Ordre quitta le champ de bataille, le reste se retrancha à l'abri des chariots disposés de façon à « constituer un rempart³⁵⁶ ». Le roi enleva alors son casque, écrit Nicolas Trąba, signe qu'il n'y avait plus de danger – mais aussi à cause de la chaleur –, et il se rendit

dans le camp teutonique ; la victoire était à portée de main³⁵⁷. Sur le conseil des grands, il interdit « au peuple de se séparer » : les fantassins et les combattants non nobles étaient à ce moment tentés par la poursuite, le pillage ou le détroissement des cadavres. Jagellon tenait à la discipline de son armée, d'autant qu'il restait à s'emparer du camp ennemi.

La prise de celui-ci donna lieu à de terribles combats, qui s'achevèrent par le massacre des défenseurs, auxquels ne s'offrait aucune issue :

« Dans le camp, beaucoup voyant qu'ils ne pourraient aucunement échapper à la mort en prenant la fuite, firent avec les chariots une sorte de bastion et là commencèrent à se défendre ; ils furent aussitôt vaincus et tous périrent par le glaive. À cet endroit même on pouvait voir plus de cadavres que sur tout le champ de bataille³⁵⁸. »

La défense derrière les chariots préfigure une tactique dont quelques années plus tard les hussites firent un large usage. Ce fut un combat sans pitié, les Teutoniques ne se rendant pas. Długosz nuance le trait par rapport à la *Chronique du conflit* : si un grand nombre des soldats réfugiés dans le camp trouvèrent la mort dans l'assaut, d'autres furent faits prisonniers et certains arrivèrent même à s'enfuir³⁵⁹. On ne sait combien de temps dura l'assaut. Selon la *Chronique du conflit*, le camp fut « aussitôt » pris (*statim*) ; pour Długosz, l'affaire dura moins d'un quart d'heure. On ne peut avoir de certitude, faute de pouvoir corroborer les indications des sources³⁶⁰. Il est probable que dans le camp se trouvaient des valets, des conducteurs, d'autres serviteurs qui n'étaient pas totalement désarmés. Ensemble, rejoints par des rescapés, ils ont pu soutenir quelque temps l'assaut ennemi, d'autant qu'une partie de la cavalerie lituanienne s'était détournée du champ de bataille et se livrait à la poursuite.

Les vainqueurs s'emparèrent d'un butin important, fait de tous les bagages et biens mis à l'abri par les Teutoniques³⁶¹. Ils firent surtout une stupéfiante trouvaille :

« Furent découverts quelques chariots de l'armée des Crucifères, chargés de chaînes et d'entraves, que les Crucifères avaient apportées pour ligoter le Polonais, augurant de leur victoire certaine et pensant au triomphe plutôt qu'au combat, sans même avoir consulté la Divinité³⁶². »

« C'était un grand spectacle, écrit Długosz, que de voir les maîtres enchaînés avec leurs propres entraves », qu'ils avaient préparées de façon présomptueuse. Il est possible que l'anecdote soit exacte, bien qu'on lise la même histoire dans des textes antiques. D. Turkowska l'avait repérée chez

Justin³⁶³. Elle se trouve déjà dans Hérodote : lorsque les Spartiates partirent en guerre contre les Tégéates, ils emportèrent des entraves pour ramener des esclaves, et se retrouvèrent eux-mêmes enchaînés à l'issue de leur défaite³⁶⁴. Długosz n'avait pas le texte d'Hérodote à sa disposition. S'est-il servi du texte de Justin ? A-t-il inventé l'anecdote ? On est en présence d'un *topos* littéraire mais aussi d'une pratique guerrière assez répandue.

La chute du camp fut le dernier épisode de la bataille de Grunwald ; l'épilogue en fut la poursuite des fuyards.

La poursuite

Jagellon évoque la poursuite dans deux de ses lettres, affirmant y avoir participé « en personne » – ce que ne signalent pourtant ni la *Chronique du conflit*, ni Długosz, soucieux sans doute de broser du roi un portrait aussi pacifique que possible. Dans l'une, il affirme que la traque se serait déroulée sur deux milles, dans l'autre sur quatre, soit entre 17 et 34 km, ce qui est, dans les deux cas, considérable³⁶⁵. Les historiens hésitent sur la direction prise par les fuyards ; il est probable qu'ils se sont égaillés sans avoir le loisir de choisir leur route, même si la plupart devaient avoir l'intention de reprendre le chemin suivi la nuit précédente, donc en direction du nord-ouest ; en fonction de leur position au moment de la déroute et de la désorientation inévitable dans un moment de panique, des groupes isolés ont pu partir dans des directions totalement opposées.

Les zones marécageuses étaient au XV^e siècle très étendues au nord-ouest de Tannenberg, jusqu'aux alentours de Frygnowo, et il est possible que des Teutoniques s'y soient noyés en masse³⁶⁶. La tradition narrative polonaise en a conservé le souvenir pendant des décennies : Długosz parle d'une *piscina* distante de deux milles, où de nombreux vaincus seraient morts ; le *De magna strage* situe dans des zones marécageuses la mort d'Ulrich, « transpercé par la lance d'un chevalier polonais³⁶⁷ ». Dans leur fuite éperdue, les Teutoniques abandonnèrent sept bannières dans des bois de bouleaux³⁶⁸. Jagellon, selon Długosz, avait ordonné d'épargner les fuyards et même de s'abstenir, « autant que possible », de tout massacre ; il reste que la traque fut meurtrière, chaque groupe de poursuivants agissant à sa guise. On captura aussi beaucoup d'hommes, sur les routes, dans des villages, voire dans des fortins où les fuyards espéraient trouver refuge.

Vers 19 h 30, Jagellon donna l'ordre de cesser la poursuite – mais certains cavaliers partis au loin continuèrent leur traque tard dans la nuit. Le roi avait jugé prudent de ne pas laisser ses troupes se disperser dans l'obscurité et s'exposer à des embuscades ou à des contre-attaques isolées. Avant la tombée du jour, les Polonais installés au sommet de la colline où était le camp de l'Ordre purent contempler la plaine où brillaient au soleil les armes abandonnées en quantité par les combattants³⁶⁹. Jagellon venait de remporter une victoire « certaine et totale, bien que lente à se dessiner et laborieuse³⁷⁰ ».

UN STRATAGÈME VENU DE LA STEPPE

Une débâcle ?

L'histoire de la fuite des Litvaniens après une heure de combat a fait couler beaucoup d'encre et provoqué des débats qui ne sont toujours pas clos. La version livrée par Jan Długosz s'est longtemps imposée : subissant un choc violent, l'aile droite, tenue par les Litvaniens et les Tatars, se serait volatilisée, à l'exception de quelques contingents ; la fuite aurait tourné à la débâcle, entraînant les fuyards jusque dans leur pays³⁷¹.

L'historien polonais détaille l'épisode avec soin. Alors que les armées étaient aux prises et qu'aucune ne cédait un pouce de terrain, les Teutoniques, constatant la forte résistance de l'aile gauche tenue par les Polonais, décidèrent de faire porter leur effort contre les Litvaniens, estimant de ce côté la victoire à leur portée, leurs adversaires étant moins nombreux et moins bien armés. Les Litvaniens ne purent supporter l'assaut et commencèrent à reculer, sur une distance d'une centaine de pieds (*unius jugeris terrae*), soit environ 30 m. Puis, les Teutoniques accentuant la pression, leurs ennemis reculèrent de plus en plus, et de plus en plus vite, finissant par faire volte-face et s'enfuir, malgré les objurgations de Witold, qui adjura ensuite Jagellon d'intervenir pour enrayer la déroute (épisode que l'on retrouve même dans la *Chronica Bychowca*). Ils entraînent dans leur débandade de nombreux Polonais. Les troupes de l'Ordre les poursuivirent sur des milles, les abattirent ou les firent prisonniers. Długosz achève son récit par une note célèbre : les Litvaniens n'auraient cessé de fuir qu'une fois revenus chez eux, où ils annoncèrent la mort du roi de Pologne, du grand-duc et l'extermination totale de leurs armées... Il ne faut

pas négliger que l'historien, tout comme son mentor, Zbigniew Oleśnicki, n'appréciait guère les Litvaniens. De plus, il écrivait à un moment où une nouvelle guerre battait son plein entre la Pologne et l'Ordre, guerre dans laquelle la Lituanie ne voulait pas intervenir.

La *Chronique du conflit* donne une vision très différente de l'épisode, dans un passage qu'il vaut la peine de donner entièrement. L'auteur indique que « le peuple du duc Witold fut forcé de reculer », puis il enchaîne :

« Alors, dans leur poursuite, ils [les Teutoniques] pensaient avoir déjà obtenu la victoire ; et les ennemis [*idem*] dispersés, sortis des rangs de leurs bannières, allaient à droite à gauche dans les lignes ennemies, et ils commencèrent à fuir ceux-là qu'ils avaient forcés à reculer³⁷². Ensuite, voulant faire demi-tour, séparés de leurs propres troupes et de leurs bannières par les hommes du roi, qui avaient directement divisé leurs bannières en les prenant de flanc, ils furent ou capturés ou anéantis, tués par le glaive. »

Le recul des Litvaniens fut immédiatement suivi d'une riposte, facilitée par la dispersion des Teutoniques. Celle-ci leur fut fatale, car elle les exposa à la réaction ennemie. La *Chronique*, mêlant en quelques mots des phases successives, fait saisir la rapidité du retournement de situation, qui fut total lorsque les bannières polonaises venues de flanc assaillirent les troupes de l'Ordre. Les cavaliers porteurs de heaume avaient un champ visuel étroit et étaient vulnérables à une attaque de côté. La cohésion des troupes – maintenue donc pendant la mêlée – s'altéra dans la poursuite, les groupes combattant isolément, et elle vola en éclats lorsque l'ennemi se ressaisit. La plupart des hommes furent tués ou capturés ; ceux qui réussirent à reformer leurs rangs se heurtèrent aux bannières du grand châtelain de Cracovie et du palatin de Sandomir. La fuite des Litvaniens est à peine évoquée, l'auteur insistant sur la riposte, facilitée par la dispersion des poursuivants. D'où un doute légitime : s'agissait-il vraiment d'une fuite ?

Un piège

A. Nadolski suggéra l'hypothèse d'un piège, sous forme d'un recul destiné à attirer les Teutoniques. Mais, devant la puissance de l'impact adverse, celui-ci se serait transformé en fuite, sinon de la totalité des forces litvaniennes, du moins d'une partie importante, sans que l'on sache sur quelle distance, ni pendant combien de temps³⁷³. Comme Witold ainsi qu'une partie importante de ses troupes participèrent au siège de Malbork, cela exclut une déroute aussi catastrophique que la décrit Długosz. S. M.

Kuczyński estime aussi qu'il faut prendre avec prudence la version livrée par le chroniqueur de Cracovie³⁷⁴.

Un tel épisode pourrait relever du stratagème : la fuite simulée était une tactique en usage chez les Tatars et bien connue des Lituaniens. L'hypothèse fut émise dès 1869 par J. Caro, puis par S. Kujot en 1910³⁷⁵. La cavalerie légère des Lituaniens, ne pouvant soutenir le choc, aurait feint de fuir en se séparant en petits groupes, pour désorganiser l'ordonnance ennemie. Puis ces groupes se seraient rassemblés et auraient contre-attaqué au moment où l'Ordre se heurtait aux troupes de Smolensk. Il est en effet avéré, du moins les sources concordent sur ce point, que les trois bannières russes résistèrent et poursuivirent le combat³⁷⁶. L'une d'elle fut anéantie, les deux autres rejoignirent les troupes polonaises. Elles seules, écrit Długosz, méritent d'être louées !

Cette ruse, coutumière chez les Mongols et en Europe centrale, aurait été inconnue des Teutoniques – du moins de leurs alliés venus d'Europe occidentale³⁷⁷. La *Chronique du conflit*, sans parler clairement d'une ruse, montre comment les fuyards ont provoqué une désorganisation fatale des rangs teutoniques. S. M. Kuczyński juge toutefois que la manœuvre était impossible à réaliser sur un champ de bataille comme celui de Grunwald³⁷⁸ ; à ses yeux, une partie de l'armée lituanienne a bien été mise en déroute, tandis qu'une autre a résisté. En 1961, l'historien lituanien Constantine Jurgela insista sur le fait que l'épisode contenait tous les ingrédients d'une ruse habituelle chez les Tatars et parfaitement réalisée, aux dépens d'une partie de l'armée teutonienne, où se trouvaient des hôtes et des mercenaires inaccoutumés à une telle tactique³⁷⁹.

C'est aussi l'opinion soutenue par S. Ekdahl, qui ajoute au dossier une lettre exhumée dans les archives et adressée sans doute en 1413 au grand maître de l'Ordre³⁸⁰. L'auteur en demeure inconnu ; il n'était pas membre de l'Ordre, puisqu'il parle de « vos ennemis ». Comme le scribe qui écrivit sous sa dictée relevait de la commanderie de Człuchów, point névralgique du rassemblement des troupes soldées, S. Ekdahl suggère qu'il s'agirait d'un chef de mercenaires. Il s'adresse en tout cas au grand maître comme à un égal : *Lieber Herr Meister*, écrit-il, « Cher grand maître ». Son but est de mettre en garde contre une répétition de l'erreur tactique commise dans « la grande bataille » (*in dem grossen streythe*), expression désignant alors toujours le combat du 15 juillet. Il lui recommande de maintenir en

formation ses hôtes et ses mercenaires, insistant sur la nécessaire obéissance à obtenir de leur part, car :

« Il peut arriver que vos ennemis fassent reculer voire fuir une ou deux bannières ; cela serait fait à dessein, car ils espéreraient ainsi briser vos formations de combat, les hommes étant enclins d'ordinaire à la poursuite, ainsi qu'on l'a vu lors de la Grande Bataille. »

Une stricte discipline doit interdire aux soldats de quitter leurs rangs tant que l'on n'est pas certain de la réalité de la fuite ; quand ils sont trop assurés de la victoire, il n'est en effet pas aisé de leur faire opérer une marche arrière :

« C'est pour cette raison que nous vous enjoignons de la manière la plus ferme, de maintenir vos hommes dans leurs formations de combat, aussi sévèrement qu'il vous est possible, et de ne jamais les laisser se séparer les uns des autres, jusqu'à ce que vous ayez vu comment se comportent les formations ennemies placées derrière ceux qui fuient. »

La sanction sinon sera impitoyable ; chacun voudra poursuivre l'ennemi et le combat que l'on croit gagné sera perdu. On doit donc retenir ses troupes jusqu'à être sûr que la fuite soit réelle et non un guet-apens, qu'elle est bien celle de toute l'armée ennemie, non de quelques contingents jouant le rôle d'appât. Cet avertissement vaut surtout pour les *geste*, les hôtes – mercenaires ou nobles – ignorants des tactiques locales. La ressemblance avec le récit de la *Chronique du conflit* est flagrante. Comme l'écrit S. Ekdahl, c'est un avertissement solennel et donné avec l'index levé³⁸¹ !

Les Teutoniques s'étaient déjà laissé surprendre le 3 juillet sous les murs de Świecie par un stratagème analogue ourdi par Ianusz Brzozoglowy, capitaine de Bydgoszcz, qui, après avoir attaqué de nuit la forteresse, en incendia les faubourgs et attira les défenseurs hors de l'enceinte³⁸². Il prit la fuite, pourchassé par des adversaires persuadés d'avoir affaire à un petit détachement, et qui, soudain encerclés par des combattants embusqués, furent taillés en pièces. Présage, écrit Długosz, du futur succès des Polonais.

Une manœuvre délicate

Seule une cavalerie rapide, donc légère, telle celle des Tatars, pouvait mener à bien une telle manœuvre. Il reste à déterminer s'il était possible de la réaliser à Grunwald. Parfaitement adapté à l'attaque de colonnes en marche, au harcèlement de troupes en position de combat, le décrochage subit, suivi d'une contre-attaque ou destiné à attirer l'ennemi loin de ses

bases, est-il réalisable dans le cadre d'un combat engageant des effectifs nombreux et lorsque les guerriers sont déjà aux prises ? Il faut que les troupes engagées agissent de manière non seulement coordonnée mais simultanée pour que le piège fonctionne. S. Ekdahl juge la chose possible ; son exécution aurait été préparée par Jagellon et Witold. Il n'est pas nécessaire, souligne-t-il, que toute l'armée s'enfuie pour attirer l'ennemi dans le traquenard : il suffit qu'une ou deux bannières se dérobent et ouvrent une brèche³⁸³. L'opération semble pourtant délicate à mettre en place lorsque les cavaliers sont déjà accrochés par leurs ennemis ; elle exige un signal, visuel ou sonore, susceptible d'être compris au plus fort de la mêlée.

Il est néanmoins possible que la défection ait eu lieu à l'aile gauche des Litvaniens, la plus proche des Polonais. La brèche attira les « hôtes », qui s'engouffrèrent dans un couloir où ils furent ensuite pris en tenailles entre l'aile droite des Litvaniens et l'aile droite des Polonais. À l'hypothèse d'une fuite se substituerait donc celle d'un piège, conforme aux pratiques militaires des peuples de la steppe.

Cette ruse n'était pas inconnue en Europe : elle fut employée par les Normands à la bataille de Hastings en 1066 ; on la rencontre fréquemment dans les combats de Terre sainte : les Templiers sauvèrent l'expédition de Louis VII en restant sur place alors que les barons français s'élançaient à la poursuite de la cavalerie arabe. Il semble donc curieux que les combattants de l'Ordre ou leurs « hôtes » ne l'aient pas éventée. Mais, dans le feu de l'action, après une heure de combat, un retrait a pu attirer imprudemment des combattants, surtout des mercenaires dont, par ailleurs, le manque de discipline était dénoncé par les dignitaires de l'Ordre.

Deux options sont donc possibles : celle, retenue encore par plusieurs historiens, d'une réelle fuite ; celle, défendue par S. Ekdahl, d'une simulation, peut-être consécutive à un réel recul sous l'effet de la poussée ennemie. Par la suite, comme le montre la lettre de 1413, l'acte aurait été interprété comme un piège, souvent pratiqué en effet par la cavalerie légère des peuples asiatiques.

Les Teutoniques admirent en tout cas que là résidait une des raisons de leur défaite : ils transmirent en France le récit de cet épisode et firent valoir que c'était une ruse, comme le montrent les chroniques du Religieux de Saint-Denis et d'Enguerrand de Monstrelet.

Épilogue : la fatigue et la soif

Après avoir donné l'ordre de cesser la traque, le roi se mit à l'écart, peut-être sur la colline d'où il avait observé le combat. Selon la *Chronique du conflit*, il s'allongea aussitôt sous un arbre, reclus de fatigue. Jan Długosz relève un détail très vraisemblable : à force d'avoir donné de la voix, Jagellon est enrôlé et peut à peine se faire comprendre de son entourage, non seulement cette nuit-là, mais encore le lendemain³⁸⁴. Il avait donc, pendant tout le combat, multiplié les ordres et les exhortations. Sa fatigue était partagée par toutes ses troupes, levées avant l'aube, et qui venaient de livrer une bataille longue de plus de sept heures. Les conditions météorologiques n'avaient pas été clémentes. La chaleur des jours précédents avait été très forte ; l'orage nocturne avait empêché les hommes de dormir et le soleil accabla les combattants une partie de la journée.

Le roi put enfin dîner, de même que son armée, car personne « n'avait rien mangé de la journée³⁸⁵ ». Długosz attire à nouveau l'attention sur un aspect concret, essentiel : la difficulté, voire l'impossibilité de s'alimenter ou même de s'abreuver lors d'une bataille, qui devait rendre au fil des heures les efforts de plus en plus pénibles et entraîner une multiplication des maladresses et des blessures. On peut se demander si, de ce fait, les pertes n'avaient pas tendance à s'élever au fur et à mesure que le temps passait. Établir une chronologie de ces pertes au cours d'une bataille en ferait mieux comprendre l'évolution et l'issue, ce que le bilan final ne permet pas.

Comme le soleil se couchait, la pluie recommença à tomber, frappant toute la nuit les blessés des deux armées qui gisaient sur le champ de bataille³⁸⁶. Le froid et l'humidité nocturnes achevèrent ce que les armes avaient commencé.

LES MORTS DE GRUNWALD

« Lors de cette bataille le roi Ladislas tua le maître des Crucifères et leur maréchal, ainsi que de nombreux commandeurs et une quantité innombrable d'hommes du peuple, si bien que sur quatre milles les morts gisaient comme des troncs d'arbre de toutes parts à travers la plaine³⁸⁷. »

Cet extrait, dû à un moine de Grande Pologne, rend particulièrement bien la rigidité cadavérique des corps étendus *quasi ligna*, « comme des troncs³⁸⁸ ». Mais, si évocatrice qu'elle soit, cette notice ne donne pas d'indication numérique. Problème récurrent, autant que celui des effectifs présents sur le champ de bataille, l'évaluation du nombre de ceux qui

trouvèrent la mort à Grunwald se heurte à de grandes difficultés. Sources muettes ou fournissant des nombres invérifiables, extrapolations incertaines d'historiens : presque rien ne permet d'établir avec certitude combien d'hommes tombèrent au combat. Le problème est-il insoluble ?

Des flots de sang ?

Le combat dura environ sept heures. Długosz réfute les « fictions populaires et les fables » selon lesquelles il y aurait eu tant de morts qu'une rivière de sang aurait traversé la plaine et envahi les villages alentour. En réalité, explique-t-il, après la prise du camp, les vainqueurs, assoiffés, se seraient précipités sur les tonneaux de vin qui étaient là en abondance. Jagellon, craignant que son armée ne s'enivre et ne puisse réagir en cas de contre-attaque, ordonna de les briser :

« Alors le vin s'écoula des tonneaux brisés sur les cadavres des morts qui formaient dans le camp ennemi de grands monceaux [*congeries*] de corps ; mêlé au sang des hommes et des chevaux morts, on le vit couler en torrents jusqu'aux champs de Tannenberg [...] débordant sur les rives à la manière d'un torrent impétueux³⁸⁹. »

Długosz annonce 50 000 morts parmi les Teutoniques et leurs alliés ; les vainqueurs sont si chargés de dépouilles qu'il est impossible de dire exactement combien d'hommes ont disparu³⁹⁰. Les routes sont encombrées de cadavres sur des milles, la terre est imbibée de leur sang et l'air rempli des cris poussés par les agonisants et les blessés. Le tableau est conforme à ceux laissés par toutes les guerres : l'atmosphère qui suit une bataille est tragique. Il reste que le nombre de 50 000 morts n'est pas crédible.

Pour autant, la documentation à notre disposition ne permet pas d'établir un bilan sûr. Il est avéré que les pertes subies à Grunwald par l'Ordre furent largement supérieures à celles enregistrées lors des combats des quarante dernières années (K. Kwiatkowski estime que depuis le début de la guerre, en 1409, l'Ordre avait perdu 160 chevaliers³⁹¹). La mort du grand maître, de presque tous les dignitaires et de la plupart des commandeurs accrut le sentiment de désastre, quel qu'ait été le nombre total des tués et des captifs. Lors de la charge de cavalerie, outre Ulrich, sont tombés dans la plaine de Grunwald le maréchal Frédéric de Wallenrode, le grand commandeur Conrad de Liechtenstein, le trésorier Thomas de Merheim, le trappier Albert de Schwarzbouurg et les commandeurs de Toruń, Tuchola, Ostróda, Grudziądz, Człuchów, Brodnica,

Kowalewo, Radzyń, Starogród et Nieszawa. De nombreux avoués figurent aussi parmi les disparus. L'Ordre était décapité³⁹². Le choc, à n'en pas douter, fut colossal.

Le rang illustre des morts flattait la fierté du vainqueur. Ces hommes possédaient des chevaux rapides, de bonnes armes, de solides armures ; les avoir tués était gage de prouesse militaire. Le succès obtenu à Grunwald forçait l'admiration.

Le nombre des victimes fut accru par la force de l'antagonisme qui opposait les adversaires, même s'il ne s'agissait pas d'une hostilité nationale ou d'une haine raciale. Les vainqueurs ne cherchaient pas à exterminer un ennemi ancestral, mais la déroute fut l'occasion d'abattre sans quartier les fuyards, à des kilomètres du champ de bataille. Comme l'a noté A. Nadolski, « il n'y eut pas de pardon³⁹³ ». Cavaliers et piétons massacrèrent leurs ennemis, exerçant vraisemblablement une forme de vengeance, ce que suggère la *Chronique du Conflit* lorsqu'elle rappelle combien Jagellon avait dénoncé les crimes et les sacrilèges commis par l'Ordre³⁹⁴. L'exécution sommaire sur le champ de bataille ou dans ses environs pouvait dans ces conditions passer pour une forme légale de justice !

Il n'y eut pas de pardon donc, mais les Teutoniques demandèrent-ils grâce ? K. Kwiatkowski rappelle qu'aux yeux de l'Ordre les Polonais, alliés aux Litvaniens et aux Tatars païens, n'étaient plus que de mauvais chrétiens, et leur roi Jagellon un converti de surface. On ne demande pas son pardon à un païen. Pris dans une atmosphère de guerre religieuse – n'avaient-ils pas chanté au plus fort de la bataille *Christ ist erstanden*³⁹⁵ ? –, les membres de l'Ordre, du moins une partie d'entre eux, n'ont probablement pas demandé merci³⁹⁶.

Enquête

Tout cela ne donne pas une estimation du nombre des victimes. Le décompte sur place dut avoir lieu, comme c'était souvent le cas aux XIV^e et XV^e siècles³⁹⁷. Mais il ne faut pas oublier qu'une fois dépouillés, les cadavres, seule base possible pour dénombrer les pertes, n'étaient guère identifiables : on ne distinguait plus les amis des ennemis. En outre, les soldats abattus lors de la fuite à plusieurs kilomètres du champ de bataille,

ou ceux décédés des suites de leurs blessures quelques jours après le combat, échappaient au décompte final.

Il est nécessaire de retourner aux sources, en commençant par les moins incertaines. À cet égard, le nécrologe de la commanderie de Maastricht présente des données sûres, hélas partielles³⁹⁸. Ce document, sans doute composé dans les mois qui suivirent la bataille, signale la disparition de 203 « frères de notre Ordre », et en cite huit nominalement (faut-il les rajouter au total, ce qui ferait dans ce cas 211 morts ?³⁹⁹). Ce nombre ne peut évidemment être celui de l'ensemble des hommes tombés du côté de l'Ordre : il faut y ajouter les sergents et valets d'armes, les mercenaires, les contingents urbains et les troupes menées par des nobles alliés⁴⁰⁰. Il fixe en tout cas une limite supérieure des frères chevaliers tués, puisqu'à la date à laquelle il fut écrit, il prenait nécessairement en compte les hommes morts après la bataille, décédés des suites de leurs blessures ou en captivité⁴⁰¹.

Une évaluation supérieure est livrée par le continuateur de la *Chronique* de Detmar de Lübeck (1416-1419), qui signale « 24 000 morts chez les chrétiens dont 550 chevaliers de Dieu⁴⁰² ». Une chronique dantzigoise de l'Ordre, datant du XV^e siècle, fixe quant à elle à 400 le nombre des Teutoniques tués⁴⁰³. Traitant de l'histoire de la Prusse, Enea Silvio Piccolomini s'inscrit dans la même ligne : en 1454, dans son *De situ et origine Pruthenorum*⁴⁰⁴, il parle de 600 « nobles » tués au combat (auxquels s'ajoute une quantité « innombrable » de gens du peuple) ; il rabaisse ce nombre à 400 en 1456 dans son *De dictis et factis Alphonsi regis*⁴⁰⁵, ces morts étant cette fois bien désignés comme tous membres de l'Ordre. Un autre document, le poème sur *La Guerre du roi Ladislas*, composé par le curé de la paroisse d'Ihringen dans le pays de Bade en 1460, parle de 600 Teutoniques morts au combat et de 6 000 hommes tués par les troupes de Jagellon⁴⁰⁶.

Si l'on veut avancer un ordre de grandeur, il y aurait peut-être eu un peu plus de 200 chevaliers de l'Ordre tués, et autour de 400 familiers, sergents et valets d'armes⁴⁰⁷. Que plusieurs centaines de membres et serviteurs de l'Ordre trouvent la mort au combat représente une perte lourde, eu égard aux effectifs dont le grand maître disposait en Prusse (environ 700 chevaliers), supérieure à celles que l'on rencontre lors des guerres menées en Prusse ou en Lituanie aux XIII^e et XIV^e siècles. La forte discipline régnant au sein des ordres militaires poussait leurs membres à se battre

jusqu'au bout et entraînait souvent de profondes hémorragies dans leurs rangs.

On n'a malheureusement guère d'informations sur les victimes des contingents territoriaux levés par les commandeurs, et qui, en dehors de leur garnison, recrutaient parmi la petite noblesse locale, voire dans le monde rural, comme à Ostróda. K. Kwiatkowski les estime légères en comparaison de celles subies par l'Ordre⁴⁰⁸.

Quelques indications résiduelles concernent les pertes subies par les combattants urbains alliés à l'Ordre. La « vieille ville » (l'*Altstadt*, distincte de la « nouvelle ville » ou *Neustadt*) de Toruń a perdu 214 combattants, morts ou capturés⁴⁰⁹. Celle d'Elbing aurait payé un lourd tribut avec environ 550 morts, « bourgeois et soldats⁴¹⁰ », tandis que Christbourg perdit 66 hommes⁴¹¹. Selon une source du XVI^e siècle, la ville de Dantzig aurait armé 1 200 hommes, dont 300 seulement seraient revenus vivants⁴¹². Plusieurs bourgmestres sont tombés à Grunwald (celui de Königsberg) ou ont été capturés (l'un des deux bourgmestres de Toruń).

Si l'on se tourne vers les contingents épiscopaux, dirigés par des avoués, on se heurte au silence des textes. Tout juste apprend-on la mort de l'avoué de Pomésanie, Markward, mais on ne connaît pas le sort de ceux de Chełmno et d'Ermland et l'on ignore les pertes subies par leurs troupes. Le cas des mercenaires n'est guère mieux connu. Le *Soldbuch* et les autres sources permettent d'évaluer à 6 400 le nombre des stipendiés présents à la bataille. La plupart furent capturés ; le nombre de ceux qui périrent ne semble pas avoir été élevé⁴¹³.

Un document fournit pour le total des victimes une estimation plausible : il s'agit du rapport adressé au roi Sigismond dans la deuxième moitié du mois d'août 1410 par ses envoyés, Nicolas de Gara et Stibor de Stiboricz. Ces deux nobles assistèrent à la bataille : « Des deux côtés, écrivent-ils, ce fut bien 8 000 hommes qui furent tués⁴¹⁴. » Cette indication demeure ambiguë, puisqu'on ne sait pas s'il y eut 8 000 morts au total ou 8 000 de chaque côté. Mais il semble peu probable que les deux armées aient perdu le même nombre d'hommes ; j'incline donc à penser que le nombre de 8000 se rapporte à l'ensemble des morts : nous aurions là une estimation des plus solides.

Un nombre voisin est fourni dans la *Chronique universelle* (*Cosmodromium*) de l'official de l'évêque de Paderborn, Gobelinus Persona (mort en 1420), qui, certes, indique qu'il y eut au total 93 000 morts à

Grunwald, mais en dénombre 6 000 du côté teutonique, parmi lesquels 600 frères – estimation analogue à celle du poème sur *La Guerre du roi Ladislas*⁴¹⁵.

Une autre évaluation fut proposée par les Teutoniques eux-mêmes : lorsque l'Ordre voulut ériger une chapelle sur le champ de bataille en l'honneur de la Vierge à l'automne 1411, il demanda au pape d'accorder des indulgences pour ceux qui y viendraient. Jean XXII donna son accord le 6 octobre 1412⁴¹⁶. Dans sa lettre, il indique que la chapelle est bâtie en l'honneur de la Vierge et des « 18 000 chrétiens » tombés sur place. On peut penser que ce nombre, avancé par les Teutoniques à l'appui de leur demande, fut volontairement grossi afin d'émouvoir le pape. Il ne peut même pas être considéré comme une limite supérieure.

Incertitudes des sources

D'autres estimations sont peu crédibles. On rencontre chez plusieurs auteurs le nombre de 80 000 morts, tantôt pour l'ensemble des deux partis, tantôt pour les seuls Teutoniques. Une telle évaluation vient peut-être de la multiplication par dix des 8 000 morts évoqués dans le rapport des nobles hongrois, bien que le premier à la donner fût le juriste de l'université de Cracovie, Blazej Szczepanowic de Jankowice, dans une lettre adressée dès le 6 août 1410 au clerc pontifical Dietrich de Niem (1340-1418), partisan de la Pologne⁴¹⁷. Cette lettre fait partie d'une série de textes composés au sein de l'Université royale pour les besoins de la cause polonaise. Il est certain qu'un tel nombre de morts avait l'avantage de rehausser le prestige de la victoire. On le retrouve dans plusieurs textes de la première moitié du XV^e siècle : dans la *Chronique des papes et des empereurs romains* d'Andreas de Ratisbonne (mort en 1438)⁴¹⁸, dans celle d'Andreas Wusterwitz (1385-1433)⁴¹⁹, qui attribue le total de 80 000 tués à l'ensemble des deux camps.

Les chroniques françaises, favorables à l'Ordre et qui ont bénéficié des informations transmises par des émissaires hongrois ou par des Teutoniques venus plaider leur cause à la cour royale, donnent elles aussi des estimations peu crédibles. Michel Pintoin, le « Religieux de Saint-Denis », qui écrit après 1422, signale la mort de 60 000 membres de l'Ordre et de 130 000 de leurs ennemis ; dix-sept frères seulement auraient survécu⁴²⁰. De son côté, Enguerrand de Monstrelet estime que, dans la première phase du combat,

jusqu'à la fuite des Lituaniens, 26 000 païens et 200 membres de l'Ordre moururent⁴²¹. À la suite de l'intervention de Jagellon, l'Ordre subit une défaite catastrophique et perdit au total 60 000 combattants⁴²².

Toutes les sources s'accordent en revanche pour estimer que la Pologne n'a perdu que très peu d'hommes. Dans sa lettre adressée à la reine Anne, Jagellon ne déplore que « de faibles pertes⁴²³ » et, dans celle à l'évêque de Poznan, il écrit qu'aucun noble n'est mort, et qu'il n'y eut que de légères pertes chez « les hommes du commun⁴²⁴ ». Les *Annales du monastère de Miechów* indiquent que le roi de Pologne perdit 20 hommes, ne considérant ici certainement que les nobles⁴²⁵. Dans le discours qu'il tient devant le pape à l'automne 1411, Andreas Lascari affirme que la Pologne a triomphé « sans subir de pertes notables⁴²⁶ ». Il est imité par l'un des auteurs du *Calendrier de Cracovie*, qui rédige en 1422 une courte notice relative à la bataille de Grunwald, et relève que « seuls quatre nobles sont morts dans le camp polonais⁴²⁷ ». Jan Długosz évoque le trépas de 12 « chevaliers renommés » et ne dit rien des fantassins.

Si faibles, ces nombres ont de quoi surprendre⁴²⁸. Mais ils n'ont rien d'improbable : les chevaliers, bien protégés par leurs armures, couraient moins de risques que les autres combattants⁴²⁹. Le nombre beaucoup plus faible des morts chez le vainqueur n'est pas forcément une exagération ; les vaincus tombaient en masse lors de la fuite, les piétons en particulier étant alors aisément taillés en pièces, exécutés sommairement par les poursuivants à cheval⁴³⁰. La faiblesse de ses pertes ne signifie pas que la noblesse polonaise n'a pas eu à se battre, au contraire ; en témoigne la fondation de l'église paroissiale de Nabrozu par Jan Sumnik, qui se battit en première ligne de la bannière de Gońcej⁴³¹.

Les sources ont largement ignoré les hommes du peuple et l'ensemble des combattants non adoués. Nous n'avons donc aucun moyen de faire des estimations, bien qu'il soit fort probable que les piétons aient subi de lourdes pertes⁴³². Les indications concernant les pertes lituaniennes, russes et mongoles brillent aussi par leur rareté. Długosz ne prend pas la peine de les évaluer⁴³³. Pourtant elles durent être lourdes, d'autant que ces troupes subirent le premier choc de la bataille. Enea Silvio Piccolomini écrivit que « les Lituaniens et les Tatars furent massacrés comme du bétail⁴³⁴ ». Le 21 octobre 1410, un fugitif de l'armée de Witold informa Henri de Plauen que l'armée lituanienne avait perdu la moitié de ses effectifs⁴³⁵. Tous

n'étaient peut-être pas tombés à Grunwald : parmi les morts, il faut certainement prendre en compte ceux qui se battirent sous les murs de Małbork. Néanmoins, la bataille du 15 juillet dut opérer des coupes claires dans les rangs lituaniens et tatars. Une lettre de 1420, adressée au grand maître Paul de Rusdorf par le maître de Livonie, se veut d'ailleurs rassurante en affirmant que les Lituaniens ne sont pas prêts à perdre encore dix fois plus d'hommes que les Teutoniques dans une nouvelle guerre⁴³⁶. L'auteur tenait son information d'un officier (*starost*) lituanien, Wojciech Monimida, et paraît fiable. Enfin, le texte de la *Cronica Bychowca*, si amer envers les Polonais, accrédite lui aussi la thèse d'une armée lituanienne violemment éprouvée par le combat :

« Et un grand nombre de guerriers tomba des deux côtés, dans l'armée lituanienne et dans l'armée allemande. Ensuite le grand prince Witold vit que son armée était sévèrement battue et que les Polonais ne voulaient leur apporter aucune aide⁴³⁷. »

On peut se risquer à conclure en prenant appui sur les sources qui paraissent les plus fiables : le nécrologe de Maastricht fournit une estimation solide du nombre de chevaliers de l'Ordre morts à Grunwald, soit entre 203 et 211. Si l'on suit Enea Silvio Piccolomini ou la *Chronique* de Detmar de Lubeck, les Teutoniques auraient perdu entre 400 et 600 hommes – auxquels il faudrait ajouter les nobles étrangers et les mercenaires. Le nombre global de 8 000 victimes avancé par les émissaires hongrois est crédible ; il concorde avec les estimations du poème sur *La Guerre du roi Ladislas*, ainsi qu'avec l'ensemble des sources qui s'accordent à dire que la Pologne a perdu très peu d'hommes. Reste dans l'ombre le sort des troupes de Witold, qui n'a guère retenu l'attention, sauf dans le cadre d'évaluations surréalistes. Aux hommes tombés au combat s'ajoutèrent ceux qui moururent pendant la nuit, victimes de leurs plaies et de la violence du froid qui les acheva. « Ils auraient pu vivre s'ils avaient été soignés », commente Długosz⁴³⁸.

Que l'Ordre ait perdu la majeure partie de son élite est incontestable. Proportionnellement, ses pertes furent bien plus élevées que celles des contingents prussiens et des mercenaires, ce qui s'explique par le massacre lors de la débâcle et l'acharnement des combats pendant la prise du camp. Toutefois, les Teutoniques furent ensuite capables de défendre Małbork, puis de livrer à nouveau bataille à Koronowo avec des troupes fraîches.

L'Ordre évita l'anéantissement que la déroute de Grunwald semblait annoncer.

CHAPITRE 6

LA LOI DES VAINQUEURS

« Lors de ces journées, le roi fit chercher parmi les cadavres le corps du grand maître. Une fois qu'on l'eut trouvé, il ordonna de le porter dans sa tente, de l'envelopper d'un tissu blanc et de le recouvrir de la pourpre royale la plus précieuse ; puis il ordonna de le faire porter avec les honneurs sur un char jusqu'à Marienbourg⁴³⁹. »

Le soleil se coucha le 15 juillet peu avant 21 h. Les hommes qui n'avaient pas pris part à la poursuite passèrent la nuit non loin du champ de bataille. Jagellon s'était déjà mis à l'écart pour se reposer sur la petite colline d'où il avait observé le combat, puis il se déplaça et installa son camp à environ 2 km de là, peut-être près du lac de Mielno, qui fournissait les réserves d'eau dont avaient tant besoin hommes et chevaux⁴⁴⁰. Cet emplacement, situé sur la route d'Olsztynek, concorde avec les indications de lieux fournies dans les lettres du souverain. On ne sait rien en revanche de ce que firent les troupes de Witold ; elles avaient participé à la poursuite, avantagées dans l'exercice par la robustesse de leurs chevaux, et avaient certainement établi leur camp près d'un point d'eau important, peut-être aussi le lac de Mielno. Il est à peu près certain que Witold assista aux cérémonies religieuses du 16 juillet⁴⁴¹, mais on n'a aucune idée de ce que firent ses alliés tatars et russes.

LE SORT DES VAINCUS

Les captifs

Pendant toute la nuit, des hommes revinrent avec des captifs et un butin considérable. Il n'y avait nulle honte à être pris, du moins sur le champ de bataille : Christophe de Gersdorf préféra ainsi « une capture honnête à une fuite honteuse⁴⁴² ». Un noble n'est pas tenu de mourir au combat et peut, en tout bien tout honneur, rendre ses armes ; seule la fuite est déshonorante.

Nous manquons d'informations précises sur les prisonniers. Jagellon, lorsqu'il dicta ses lettres le 16 juillet, se dit dans l'impossibilité de les compter. Les nombres dont on dispose sont incomplets, il est en outre impossible de dire s'ils correspondent aux hommes capturés à Grunwald ou lors de l'ensemble des opérations de 1410⁴⁴³. Une lettre de Sigismond au roi Éric IV de Danemark (8 janvier 1412⁴⁴⁴) indique que 600 hommes sont encore prisonniers des Polonais ; les *Annales de Sainte-Croix* parlent de 500 captifs⁴⁴⁵. Ces nombres ne sont pas très élevés, peut-être en raison de l'importance des exécutions sommaires.

Une autre explication est possible : Jagellon libéra la plupart des captifs. Il fit notamment remettre en liberté toutes les femmes, mariées ou célibataires, interdisant à quiconque de s'en prendre à elles. Le temps des exactions de Dąbrówno était passé : la réputation du roi ne devait pas être ternie. On ne retint que les nobles, les membres de l'Ordre et les combattants originaires de la région. Ce geste apparemment magnanime relève d'un certain réalisme : les combattants de basse extraction n'ont aucune valeur marchande. Les prisonniers représentent de plus une lourde charge : il faut les nourrir, les loger, les surveiller. Mieux vaut donc ne conserver que ceux dont on peut espérer tirer une rançon profitable.

Le 16 au matin eut lieu une messe solennelle, à l'issue de laquelle les prisonniers, en groupes successifs, furent présentés au roi⁴⁴⁶. Commença alors le long décompte ; six notaires étaient chargés d'enregistrer leur nom, leur titre et leur origine, précisions nécessaires pour fixer les rançons. Il y avait là « une foule de gens de toutes nations venues réduire à néant le peuple polonais et son nom⁴⁴⁷ » : les plus nombreux étaient les Tchèques et les Silésiens, il y avait aussi des Moraves et des Rhénans, des Bavaois, des Autrichiens, des natifs de Souabe et de Frise, des hommes venus de Thuringe et de Saxe, des chevaliers issus de Franconie et de Westphalie, bien d'autres encore.

On leur fit ensuite prêter serment « sous la foi et l'honneur militaire » de se présenter au château royal du Wawel à Cracovie le jour de la Saint-Martin, c'est-à-dire le 11 novembre. Ils ne sont donc pas entravés et se

déplacent par eux-mêmes : la confiance règne entre des nobles encore ennemis la veille. La mesure est aussi l'inévitable conséquence de la difficulté que représenterait l'escorte des prisonniers. Jagellon retint les plus prestigieux : les ducs Casimir de Stettin et Conrad d'Oels, le Tchèque Venceslas de Donin et quelques membres de l'Ordre. Ils seraient placés dans les forteresses royales de Sandomir, Lublin ou Sieradz⁴⁴⁸.

Le soir, le roi fêta la victoire par un banquet auquel il convia les plus illustres parmi les siens mais aussi ses captifs, alors, dit Długosz, qu'il aurait légitimement pu se venger d'eux⁴⁴⁹. Acte traditionnel après une bataille, le banquet permet de libérer les tensions en festoyant et de manifester les liens entre les survivants, renforcés par l'épreuve subie en commun. Il procure au roi l'occasion d'exercer sa fonction nourricière, qui demeure une obligation du pouvoir, et de déployer sa générosité, étendue aux nobles ennemis. La guerre n'efface pas la solidarité de classe.

Vengeance : la décollation de Markward de Sulzbach

L'épisode de la décapitation du commandeur Markward de Sulzbach et de l'avoué du Samland, Frédéric de Schönberg, fait cependant planer une ombre sur la clémence des vainqueurs. Markward, capturé par le père de Długosz, est traîné devant le grand-duc. S'ensuit un étonnant dialogue :

« Alexandre Witold, grand-duc de Lithuanie [...] éclata de rire à sa vue ; il désirait en effet ardemment le mettre au supplice parce qu'il avait traité sa mère, en présence de Witold, dans une assemblée tenue publiquement, de matrone impudique et de prostituée. Il lui dit : "Est-ce toi Marqward ?" Celui-ci, qui n'oubliait pas sa condition et son sort dans une si rude captivité, répondit avec la libre fierté d'une âme forte et héroïque : "C'est moi, dit-il, je suis prêt à subir d'une âme égale le sort dans lequel m'a jeté la journée d'hier et dans lequel la journée d'aujourd'hui ou de demain peut te jeter, car la fortune est mobile." Comme il proclamait ces mots, Witold, offensé par ces fières paroles et très exaspéré, alors qu'en son âme il avait décidé de l'épargner, le condamna à la peine capitale. Les Litvaniens et les Russes auxquels il avait donné ses ordres le conduisirent dans des champs de blé et le décapitèrent. Ayant appris cela, Ladislav, roi de Pologne, se saisit vivement du duc Alexandre et l'invectiva, affirmant qu'il était déshonorant pour un vainqueur de commettre un tel crime et qu'il ne savait rien de plus louable après une telle victoire accordée par Dieu que d'être miséricordieux envers les infortunés⁴⁵⁰. »

Bel épisode, qui offre l'occasion de mettre en scène les questions d'honneur et de vengeance, au cœur des sociétés médiévales. Le texte de la *Banderia* prend soin de disculper Jagellon de toute responsabilité dans le meurtre. Lors du concile de Constance, les Teutoniques portèrent l'affaire en public, dénonçant la décapitation ordonnée par Witold comme

« contraire aux lois de la guerre parmi les chrétiens » (*contra regem militarem inter christianos*). Cette plainte conclut la *Proposition et réponse de l'Ordre*, ce qui en montre l'importance⁴⁵¹.

Lorsqu'il rédigea ses *Annales*, Długosz prit soin de donner une version qui épargnait Jagellon : Witold aurait fait exécuter Markward de Sulzbach et Frédéric de Schönberg « pour leurs propos orgueilleux » en dépit de l'interdiction royale⁴⁵². Jagellon l'avait pourtant mis en garde : il ne convient pas de se venger sur des ennemis que l'on n'a vaincus que grâce à Dieu ; il faut au contraire se montrer magnanime. Ne sont-ils pas assez châtiés par leur défaite, dit le roi, qui ajoute : « Il est juste en effet que nous épargnions ceux que la force et la fortune de la guerre ont épargnés⁴⁵³ ! »

La différence entre la *Banderia* et les *Annales* est importante. Dans le premier texte, Jagellon blâme Witold après coup ; dans le second, il lui ordonne de ne pas faire de mal aux prisonniers. S. Ekdahl estime que Długosz avait conscience du poids revêtu par ce récit et de l'usage qu'en avait fait l'Ordre. Il s'attacha donc à ôter au roi toute responsabilité dans le drame.

L'affaire a plus d'un ressort. L'histoire des insultes à la mère de Witold est peu crédible et amène à se demander quelle fut la véritable raison de l'exécution. Et il se pourrait que Jagellon ait été à l'origine du meurtre, afin de venger l'un de ses frères, Casimir, tué par les Teutoniques bien des années auparavant, le 16 septembre 1390, drame dont la *Proposition des Polonais* se fait l'écho⁴⁵⁴. La plainte des Teutoniques au concile de Constance était une réaction à celle de Jagellon au sujet de cette exécution. Casimir fut décapité, sa tête fixée au bout d'une pique et portée dans les forteresses de l'Ordre⁴⁵⁵ ! S. Ekdahl juge très vraisemblable que Jagellon se soit ainsi vengé de la mort de son frère en faisant exécuter les prisonniers, ce que Długosz ne peut évidemment rapporter⁴⁵⁶. L'inimitié attribuée au grand-duc camoufle la vengeance du roi.

Bien des actes qui suivent la bataille sont collectifs : le partage du butin, les cérémonies religieuses, les banquets. Les hommes se regroupent après la victoire et expriment leur cohésion. C'est aussi une manière de se préparer à de futurs combats, où cette union sera à nouveau nécessaire. Les agissements des vainqueurs répondent à des nécessités militaires, pratiques, religieuses, sociales. Ils consolident les liens les unissant, servent leur gloire et leur réputation de vainqueurs et fabriquent le souvenir de la bataille. La

piété, la générosité, la solidarité s'affichent ; l'esprit de vengeance également.

Le souci des morts

Le soin des morts et des blessés ennemis était une évidence. Il n'était pas rare que l'on se connaisse entre nobles d'un camp à l'autre ; il s'agit de plus d'un devoir chrétien – qui doit composer avec la brutalité du combat. Enfin, un champ de bataille dégage des odeurs pestilentielles, qui mêlent celles du sang et des intestins ouverts. En s'occupant des morts, on obéit aussi à un souci d'hygiène : la puanteur des corps oblige à les enterrer au plus vite, parfois même à les brûler en compagnie des nombreux cadavres de chevaux.

Cette solidarité autour du mort est importante : elle renforce la cohésion des vivants, chacun étant ainsi assuré que l'on prendra soin de sa dépouille s'il venait à mourir. Le groupe qui s'occupe de celui qui est tombé au combat n'est pas l'armée, mais sa *familia*, ses parents ou ses proches, ses vassaux. La solidarité qui s'affiche alors est plus sociale que militaire : les frontières et les appartenances sociales reprennent leurs droits. La guerre ne les a pas détruites ni instauré le désordre.

Le 16 dans l'après-midi, après la pluie, Jagellon fit chercher les corps d'Ulrich et des autres dignitaires « pour leur donner une sépulture digne d'eux⁴⁵⁷ ». La quête des dépouilles prit du temps et s'interrompit au crépuscule. Le corps d'Ulrich fut reconnu à l'aide d'un prisonnier, natif du Culmerland, Boleminski ; son cadavre portait deux blessures, l'une à la face, l'autre à la poitrine : il était mort en brave. De même on trouva les cadavres de Frédéric de Wallenrode, de Conrad de Liechtenstein et des trois commandeurs de Toruń, Gniew et Człuchów⁴⁵⁸. On ne sait qui a tué Ulrich et il est intéressant de relever qu'aucun homme n'est venu revendiquer l'acte auprès du roi. C'est certainement à ce moment que Jagellon prit conscience de l'étendue de sa victoire, qui le mettait dans une situation heureuse, mais imprévue, et l'obligeait à dresser un nouveau plan de marche.

Le lendemain, il fit transférer au monastère teutonique d'Ostróda, sur des « chariots funéraires », les corps habillés des dignitaires de l'Ordre⁴⁵⁹ : on rendait les honneurs aux vaincus. De là, ils furent emportés à Małbork et ensevelis dans la chapelle Sainte-Anne le 19 juillet⁴⁶⁰. Długosz le regrette, car la vue de ces corps exposés dans « une cathédrale, un couvent ou une

collégiale au royaume » aurait rehaussé le prestige du triomphe⁴⁶¹. Les autres cadavres, Teutoniques et Polonais mêlés, furent enterrés dans le cimetière paroissial de Tannenberg. Il devait s'agir des combattants les plus illustres, le cimetière ne pouvant accueillir beaucoup plus que quelques dizaines de corps. L'inhumation des Polonais « ne fut pas plus splendide que celle de leurs ennemis » : dans la mort, les combattants furent traités à égalité par le souverain, qui accomplissait son devoir de chrétien⁴⁶². Enfin, on conduisit les « semi-vivants » (!) et les blessés au camp pour les soigner.

L'EXPLOITATION DE LA VICTOIRE

L'occupation du champ de bataille

La fin du combat débouche sur l'occupation du champ de bataille, habitude romaine et médiévale⁴⁶³. Selon les circonstances, le vainqueur demeure sur place de un à trois jours. Il n'y a pas de norme : à Crécy en 1346, les Anglais s'attardèrent deux jours, à Sempach en 1386, les confédérés suisses demeurèrent trois jours. Si certains textes parlent de « coutume » pour une présence de trois jours qui semble devenir la norme aux XIV^e et XV^e siècles, surtout dans le monde germanique⁴⁶⁴, il reste que le temps d'occupation obéissait en général à des nécessités concrètes.

On peut hésiter sur la date à laquelle les vainqueurs quittèrent la région de Grunwald. La *Chronique du conflit* note que Jagellon resta trois jours pleins (*tribus diebus continuis*), mais aussi qu'il partit « le troisième jour » ; le continuateur de Posilge écrit que le roi resta « deux jours sur le champ de bataille et fit dépouiller les morts et garder les prisonniers⁴⁶⁵ » : la journée du 15 et celle du départ sont-elles prises en compte ? Il est probable que les vainqueurs sont restés deux nuits sur les lieux, avant de prendre la direction de Małbork le 17 juillet.

En demeurant sur place, le vainqueur fait la preuve de son succès, se prémunit contre un éventuel retour agressif de l'ennemi (peu probable à Grunwald) et laisse ses hommes épuisés prendre un repos nécessaire. Ce délai fournit aussi le temps de réflexion indispensable pour décider de la marche à suivre ; il permet de compter et d'identifier les morts et les captifs, d'ensevelir les corps, de célébrer des messes. Les jours qui suivent un combat sont bien remplis.

On en profite pour partager le butin. Celui-ci n'est pas seulement une source d'enrichissement personnel ; les pièces acquises seront exhibées comme des trophées, des preuves de la victoire ; on montrera aux populations au retour de la guerre les armes, les bannières et les armures arrachées aux morts ou prises aux captifs. L'ennemi a perdu les objets de valeur qui faisaient son statut de guerrier.

La mise en scène de son triomphe par Jagellon ressemble à celles des autres souverains européens après une victoire. Le butin récompense, comme dans l'ancienne Rome, l'*honor* et la *virtus*. En procédant à sa distribution, le roi agit de manière juste, à la manière des consuls et des empereurs romains⁴⁶⁶.

L'occupation du champ de bataille amorce aussi la construction du souvenir : ce que l'on fait ces jours-là détermine en partie la vision qui restera du combat. On s'étonne alors, au vu de l'importance que revêt l'opération, qu'il n'y ait pas un acte précis, un cérémonial spécifique qui la consacre. On occupe le terrain, on s'y livre à plusieurs actions ; c'est tout : il n'y a pas de rituel de prise de possession. Un champ de bataille n'est ni une forteresse ni une ville : on ne peut s'en faire remettre les clés. L'occuper est nécessaire et suffisant pour se livrer aux actes que l'on vient d'énumérer. L'espace du combat n'est qu'une étendue au sein de laquelle le vainqueur manifeste et exploite sa victoire.

Alors qu'il sait que Jagellon avait suivi une coutume, presque une obligation, Długosz lui fait le reproche de ne pas avoir aussitôt marché vers Małbork : l'épouvante et le chaos étaient tels parmi les Teutoniques que la forteresse aurait pu être prise dans la foulée, assure-t-il⁴⁶⁷. Le souverain préféra attendre, après avoir délibéré de la question avec ses conseillers, sans doute dès la nuit du 15 au 16. Il n'était pas évident de savoir comment exploiter une telle victoire, qui comportait des éléments inattendus, comme la disparition du grand maître et des principaux dignitaires de l'Ordre. Jagellon ne suivit pas l'avis de ses conseillers, estimant qu'il fallait marcher au plus vite en direction de Małbork, ou tout au moins envoyer des troupes s'emparer du château. Ces hommes, parmi les plus expérimentés à la guerre du royaume de Pologne, ne tenaient pas compte de l'état de fatigue de leurs troupes. En réalité, Jagellon n'aurait pu être sur place que le 18 juillet ; or c'est ce jour-là que les renforts dirigés par Henri de Plauen firent leur entrée dans la citadelle. Celle-ci avait été mise en défense sous l'égide du procureur Peter Wormditt et d'autres officiers. En dépit de leur désarroi

moral, les Teutoniques étaient prêts à se battre. Enfin, de quoi les troupes polonaises auraient-elles été capables physiquement, après plus de 100 km de route et alors qu'elles sortaient d'une longue bataille, précédée de plusieurs jours de marche ? Les hommes et les chevaux avaient besoin de repos, il fallait réparer les armes et les armures, remettre en état les équipements : Jagellon ne pouvait agir en hâte. Enfin, s'il ne se pressa pas au lendemain de Grunwald, ce fut sans doute parce qu'il pensait que Dieu allait lui livrer la forteresse, de même qu'il lui avait accordé la victoire.

Du siège de Malbork à la victoire de Koronowo

Le 16 juillet, le commandeur de Świecie, Henri de Plauen, qui marchait en direction de Grunwald, apprit la défaite par des fugitifs et se replia sur Malbork en compagnie de quelque 2 000 mercenaires qui avaient tant fait défaut la veille⁴⁶⁸. Dix jours plus tard, le 25, l'armée lituano-polonaise arrivait sur les lieux, à l'issue d'une marche qui fut un parcours triomphal plus qu'une campagne militaire : Olsztyn avait été occupée sans combat et de très nombreuses forteresses (Ostróda, Szczytno, Lubawa, Bratian, Dzierzgoń, etc.) s'étaient rendues sans coup férir.

Jagellon venait sous les murs de Malbork, peut-être parce qu'il pensait, en la prenant, pouvoir la monnayer contre les territoires annexés par l'Ordre. Le siège de la grande forteresse dura deux mois, jusqu'au 19 septembre, et fut émaillé de nombreux combats ; la ville de Malbork disparut dans les flammes. Le 18 septembre, Witold abandonna la partie ; le lendemain, Jagellon leva le camp sans avoir pu s'emparer de la citadelle.

L'armée polonaise obtint encore plusieurs succès. Le 21 septembre, elle s'empara de l'imposante forteresse de Radzyń, le 24 elle entra en force dans la terre de Dobrzyń. Là, plusieurs contingents partirent dans leurs régions d'origine avec l'accord de Jagellon. Le 10 octobre, une contre-offensive sous la conduite de l'avoué de la Nouvelle Marche, Michel Kűchmeister, échoua à Koronowo. Kűchmeister fut capturé et l'Ordre perdit quelques bannières supplémentaires. Nouvelles défaites encore, lors de véritables batailles, non de simples escarmouches, à Tuchola le 6 novembre et près de Gollub le 28, mais c'étaient les derniers feux du conflit.

La situation de l'Ordre s'améliora grâce à l'arrivée des combattants de la branche livonienne, qui obtinrent quelques succès et reprirent des

forteresses. Dans la seconde moitié du mois d'octobre, Jagellon ne conservait plus que Brodnica, Radzyń, Toruń, Nieszawa et Bytów. Ainsi la guerre avait-elle continué après Grunwald. Décapité, l'Ordre n'était pas mort et même reprenait vigueur. Le 9 novembre, Henri de Plauen fut élu grand maître et se refusa à toute concession envers l'ennemi. Des négociations furent néanmoins ouvertes le 14 décembre à Raciąż ; elles aboutirent à un armistice. La paix fut signée le 1^{er} février 1411 à Toruń.

Les bannières du triomphe

Le 16 juillet, Jagellon, en avertissant l'évêque de Cracovie de la victoire, lui adressa la bannière de l'évêque de Posémanie, décorée du symbole de saint Jean l'Évangéliste sous la forme d'une aigle ; il fit placer les autres enseignes prises à l'Ordre dans la chapelle dressée dans son camp. Elles y demeurèrent trois jours « afin de pouvoir être vues de tous », écrit l'auteur de la *Chronique du conflit*⁴⁶⁹.

Le 25 novembre 1411, 51 bannières au total, selon Długosz, furent solennellement introduites dans la cathédrale de Cracovie, suspendues aux murs des deux côtés de l'autel de saint Stanislas, et dédiées au saint martyr, patron de la Pologne⁴⁷⁰.

« Aujourd'hui encore, remarque Długosz, elles pendent là, à droite et à gauche. Offrant un impressionnant spectacle aux habitants et aux étrangers, elles exposent continuellement le triomphe du roi et la déroute des Crucifères [...]. Elles doivent être gardées et conservées par les Polonais en signe d'honneur et en mémoire perpétuelle, et de nouvelles doivent être tissées à nouveau à la place des anciennes, de manière à relater cette immense et incroyable bataille triomphale [...] et afin que l'on voit ces mêmes signes tels qu'ils étaient. »

Parmi les trophées recueillis sur le champ de bataille, les bannières sont des pièces de choix. Elles sont aisément transportables, spectaculaires par leur taille, leurs figures et leurs couleurs. Leur ostension proclame au vu de tous l'issue du combat ; le vaincu ne peut camoufler sa défaite. Le drapeau conserve le souvenir du succès et en assure au fil du temps la mémoire ; son exposition dans un édifice affirme de façon permanente la gloire du vainqueur et rappelle la déroute du camp ennemi. La cathédrale de Cracovie devint ainsi un *templum gloriae*, selon une formule de K. Czyżewski⁴⁷¹, le cœur vivant de la mémoire de Grunwald. Au-delà, ce fut toute la capitale qui servit de cadre aux cérémonies de la victoire à travers les processions et les étapes faites dans les églises. Par la suite, dans l'histoire de la Pologne,

l'offrande des bannières fut répétée ; seule la victoire de Jean Sobieski devant les Turcs à Vienne en 1683 entraîna des cérémonies plus importantes que celles de Grunwald.

Toutes les bannières prises à Grunwald se retrouvèrent-elles aux murs de la cathédrale ? C'est ce qu'affirme Długosz, mais la *Chronica Bychowca* rapporte que les bannières (et les barbes !) des Teutoniques furent exposées dans deux endroits différents, la cathédrale de Cracovie et l'église Saint-Stanislas de Vilnius, chacun des édifices en abritant la moitié⁴⁷². Ce témoignage, qui contredit celui de Długosz, ne peut être totalement faux, estime S. Ekdahl, tant il paraîtrait improbable que Witold n'ait pas tenu lui aussi à rapporter des trophées, même si le partage moitié-moitié n'est en rien assuré⁴⁷³. Les Litvaniens n'étaient pas insensibles à la valeur de tels trophées et il est probable que Witold fit livrer dans son camp après la bataille des enseignes prises à l'Ordre, sans que l'on puisse déterminer lesquelles.

Aux 51 bannières dont Długosz dit qu'elles furent suspendues dans la cathédrale, s'ajoutèrent cinq drapeaux, l'un pris à Koronowo le 10 octobre 1410, quatre autres à la bataille de Nakel le 13 septembre 1431, soit un total de 56, nombre qui correspond à l'ensemble figurant dans la version définitive du manuscrit de la *Banderia* (1466). Mais dans sa version initiale, achevée en 1448, le manuscrit – composé avec soin par Stanislas Durink – ne comportait que 46 bannières (dont une double, soit 47 figures peintes). Autrement dit, à cette date, il n'y avait dans la cathédrale que 46 drapeaux⁴⁷⁴.

En 1466, révisant son manuscrit, Durink ajouta donc dix nouvelles bannières, qui n'étaient certainement pas dans la cathédrale. Leur réalisation bien plus sommaire, l'utilisation d'une couleur improbable – le marron – indiquent qu'il n'a pas peint d'après des modèles suspendus sur place, mais à partir d'indications extérieures, dessins ou descriptions dont l'origine est inconnue. Il est vraisemblable que ces bannières, pour la plupart emportées dans leur fuite par les chevaliers du Culmerland, n'avaient pas été retrouvées après la bataille. Elles manquaient donc en 1448 et c'est pour combler cette lacune, pour rappeler la défaite des nobles du Culmerland alors alliés aux Teutoniques, que Długosz les fit rajouter par Durink lors de la refonte de son manuscrit⁴⁷⁵. Ainsi, la *Banderia*, qui était à l'origine un inventaire des bannières récupérées à Grunwald, était devenue

une sorte de guide de l'ensemble des bannières des Teutoniques, guide dont Długosz avait à l'époque besoin pour composer son récit de la bataille.

Les bannières se trouvaient encore dans la cathédrale en 1603 ; leur destinée ultérieure est inconnue. Des témoignages indiquent leur triste état dès la fin du XVI^e siècle. Une partie fut emportée par les Suédois lors du pillage de Cracovie en 1655-1656 ; d'autres se retrouvèrent dans le musée de la guerre à Vienne en 1797.

En 1900, pour la première fois, on décida de les reconstituer en réalisant 50 reproductions. Puis, en 1937, furent peintes des copies de 32 des bannières figurant dans le manuscrit de la *Banderia*. Durant l'occupation nazie, elles furent emportées à Malbork, où le gouverneur de la Pologne, Hans Frank, les remit au commandant du district militaire de Dantzig. Les nazis firent alors comme s'ils disposaient des originaux et de nombreuses photographies diffusèrent la cérémonie du « retour des bannières à la patrie » (*Heimkehr der Fahnen*) le 19 mai 1940. Toutefois ils n'avaient pu mettre la main sur toutes les copies : quatorze d'entre elles furent cachées dans un appartement par des employés du château de Wawel. En janvier 1945, on les ressortit de leur abri et des photographies immortalisèrent leur présentation dans la cour du château, symbole saisissant pour les consciences polonaises de la fin de la guerre. En 2009 fut réalisée, sous la direction d'Anna Sękowska, une nouvelle série de copies peintes des 56 bannières, destinée aux célébrations de juillet-septembre 2010.

La décision de Jagellon avait eu ainsi une portée séculaire. Les emblèmes guerriers pris à l'ennemi devinrent partie intégrante d'un prestigieux édifice religieux. Le butin, *res profana*, se changeait en *res sacra*. La Grande Guerre s'achevait par ce geste triomphal.

CHAPITRE 7

LA FABRICATION DU SOUVENIR

« Alors le roi de Pologne s'unit à Witold et à des non-chrétiens⁴⁷⁶. »

L'historien liégeois C. Gaier a évoqué ces « victoires significantes, que l'on chante, que l'on enseigne, que l'on sollicite et que l'on déforme parce qu'elles sont l'âme violente d'un peuple qui s'affirme⁴⁷⁷ ». Une bataille est connue si l'on en parle, si l'on construit un discours qui la fabrique en tant qu'événement historique, la représente de manière plausible, au besoin la légitime. Nicolas Trąba, peut-être aussi Zbigniew Oleśnicki, furent chargés de cette mission ; le premier finit sa carrière comme archevêque de Gniezno, le second comme évêque de Cracovie et cardinal, l'un comme l'autre promu grâce au soutien de Ladislas Jagellon. La bataille de Grunwald avait créé de fortes solidarités au sein des élites polonaises.

LES RÉCITS QUI SUIVIRENT LA BATAILLE

Le vainqueur tient à répandre la nouvelle de son succès et il doit le faire au plus vite, pour apaiser les esprits et ôter les inquiétudes sur l'avenir politique du royaume. L'information qu'il transmet fixe, par son agencement et son contenu, les lignes directrices des futurs récits de la bataille. D'où l'extrême importance des lettres rédigées juste après la victoire.

L'annonce de la victoire à travers l'Europe

Le 16 juillet, Ladislas Jagellon dicta plusieurs lettres à son chancelier Nicolas Trąba. Il fit d'abord prévenir son épouse, la reine Anne ; la lettre fut rédigée « derrière Dąbrówno sur le champ de bataille⁴⁷⁸ ». Il écrivit aussi deux lettres quasiment identiques à l'archevêque de Gniezno, Nicolas Kurowski, régent du royaume et à l'évêque de Poznan, Albert Jastrzębiec⁴⁷⁹. Rédigées le 16, elles furent remaniées et expédiées le 18, alors que l'armée avait quitté le camp d'Olsztynek, à environ 15 km du champ de bataille, et prenait la route d'Ostróda.

La trame de ces trois lettres est la même ; elles ne diffèrent que par d'infimes détails⁴⁸⁰. Alors que l'ennemi s'approchait, désireux d'entamer le combat, le roi et toute son armée suivirent la messe jusqu'au bout, puis Jagellon disposa ses troupes en ordre de bataille. C'est alors que se situe l'épisode de l'offre des deux glaives, aussitôt suivi par un combat que le roi ne décrit pas et pour lequel il indique seulement qu'il entraîna des pertes « infinies » dans les rangs de l'ennemi, et « modiques » dans les siens. Il relève le trépas du grand maître, du maréchal de l'Ordre et de très nombreux commandeurs, dont celui d'Elbing et « Szwortzburg », c'est-à-dire Markward de Schwarzbourg, le commandeur de Pokarmin. Jagellon enchaîne sur la poursuite des fuyards, qui se noyèrent en nombre « infini » dans les eaux et les fleuves qui se trouvaient sur leur chemin. Enfin, il indique avoir fait un nombre là encore « infini », de captifs, parmi les « hôtes », les nobles et les mercenaires venus à l'aide de l'Ordre.

Ces lettres ne sont certainement pas les seules à avoir été expédiées à ce moment à des personnalités polonaises : Długosz signale l'existence de missives aux « barons » défenseurs de la forteresse de Cracovie, à l'université de la ville, et aux conseillers de la capitale⁴⁸¹. Le 16, Jagellon s'adressa également au bourgmestre et aux conseillers de la ville de Toruń et des autres cités du Culmerland, leur enjoignant de lui prêter hommage sous peine de voir leurs possessions dévastées ; il les informait ainsi de sa victoire et faisait valoir sa souveraineté nouvelle⁴⁸². Toutefois, il ne les asservit pas, leur laissa leurs libertés et promit de respecter leur droit et leurs coutumes. Jagellon se conforme à l'attitude classique d'un roi victorieux, ce qui montre aussi qu'il considère que sa victoire est décisive et créatrice d'un nouvel état de droit : le passage du Culmerland sous l'autorité de la Pologne. La guerre n'était pas finie, mais déjà s'instaurait un nouvel ordre politique, sans même attendre les dispositions d'un futur traité de paix. Il est vrai que les fidélités enregistrées étaient une garantie contre

toute agression. Ces lettres expédiées le lendemain de la bataille ne répondent pas seulement à un souci d'information : elles fixent par écrit un récit, que l'on pourra opposer aux dénonciations de l'ennemi.

Le 29 juillet 1410, Albert Jastrzębiec écrivit à des personnalités polonaises (dont sept sont nommées) en poste à la Curie romaine afin de porter à leur connaissance les événements et qu'elles puissent défendre « la foi, le nom et la justice » du roi de Pologne contre les déclarations « diffamatoires » portées aux oreilles du pape et des cardinaux⁴⁸³. Ce document représente la première tentative de contrer l'accusation lancée par l'Ordre au sujet des païens et des « schismatiques » présents aux côtés des Polonais dans la bataille. L'évêque a joint à son dossier une copie de la lettre que le roi lui a envoyée. Très vite donc, le souci d'informer fut relayé par la nécessité d'établir une version qui tienne tête à celle diffusée par la « langue mensongère » des Teutoniques. La guerre se prolongeait dans les couloirs de la Curie pontificale.

L'argumentation de Jastrzębiec fixe un schéma rhétorique appelé à servir maintes fois. Il rappelle la « jactance » criminelle des Teutoniques, qui affirmaient vouloir « anéantir la nation polonaise », puis récuse, difficilement, l'accusation d'alliance entre Jagellon, les Tatars et les « schismatiques ». Il ne nie pas la présence de païens aux côtés du roi mais affirme que celui-ci ne les a appelés que pour défendre sa terre... Les seuls autres païens qui participèrent, en petit nombre précise-t-il, à la bataille, furent ceux que Witold avait, « dans les années passées », soumis à son autorité. Il vante alors l'efficacité des combattants venus de Bohême, bien plus déterminants dans la victoire que les Tatars, et surtout, il renverse l'accusation en dénonçant la présence de païens dans les rangs de l'Ordre : la chose ne saurait étonner, puisque les deux tiers du peuple de Prusse ne sont pas chrétiens, les Teutoniques « s'étant appliqués à ne pas les baptiser », afin d'avoir avec eux un moyen d'opprimer leurs voisins. L'évêque achève son discours en indiquant le grand nombre de forteresses et de villes qui prêtent hommage à Jagellon depuis la victoire et en rappelant que l'Ordre a incendié partout villages et églises, en particulier dans le Culmerland et la Poméranie, littéralement dévastés.

On remarque enfin un passage étonnant, ajouté après coup, puisqu'il suit la signature de l'évêque, où Jastrzębiec rappelle opportunément que l'on est exactement un siècle après l'effondrement de l'ordre du Temple ! Le prélat semble vouloir prédire un sort analogue aux Teutoniques :

« Nous sommes désormais, comme on le voit, la centième année après que le maître et les frères du Temple de Jérusalem, en comparaison desquels aucune milice spirituelle ne fut plus forte ni plus puissante, et qui s'étaient tant enrichis qu'ils vivaient non pas comme des militaires, mais comme des princes et des magnats, dans l'oisiveté, la mollesse et le luxe ; ils professaient cette même milice, et alors qu'ils pensaient vivre largement en sécurité, s'écroulèrent en un seul jour. »

Le sort de la bataille fut rapporté dans de nombreuses cours, à la suite d'un déploiement d'ambassades effectué par les deux camps. La volonté d'informer un large public de la victoire et de la justesse de la cause polonaise est révélée par l'expédition de copies des lettres royales hors de Pologne. Un exemplaire de celle adressée à la reine Anne atteignit ainsi Venise, où elle fut lue devant le Grand Conseil le 13 août 1410. La destination était logique, car la ville s'opposait à Sigismond de Hongrie dans les Balkans⁴⁸⁴.

Les informations circulent à la vitesse des courriers du temps. Celle-ci était fonction des plus ou moins grandes facilités qu'ils avaient à se déplacer et à joindre leurs destinataires, eux-mêmes itinérants. Sigismond de Hongrie ne savait encore rien du désastre le 2 août ; ce jour-là, il écrit à Ulrich de Jungingen et l'autorise à frapper des florins hongrois tant que durera la guerre⁴⁸⁵. La monnaie était très appréciée des mercenaires et cette décision devait favoriser leur recrutement... Le souverain n'apprit la défaite que le 8 août, grâce à Nicolas de Gara et Stibor de Stiboricz. Il fit aussitôt expédier une lettre avertissant les paysans, chevaliers et valets de Prusse de rester fidèles à l'Ordre, car de l'aide arriverait bientôt⁴⁸⁶. Le 20 août, il envoya une autre lettre à tous les souverains d'Europe, princes, rois, ducs, prélats, comtes et barons, où il réalise un tour de force en ne citant pas une seule fois le nom de la Pologne ni celui de Jagellon⁴⁸⁷ ! Le grand maître, les dignitaires de l'Ordre et quantité de nobles sont tombés, victimes des « cohortes des persécuteurs du Christ, des païens enragés, Lituaniens, Samogitiens, Russes et Tatars » ; ces mêmes païens menacent désormais Małbork et toute la Prusse. La chrétienté doit secourir les Teutoniques, faute de quoi leur chute surviendra et entraînera un danger mortel pour tous leurs voisins.

La France fit bon accueil aux hérauts dépêchés par l'Ordre pour obtenir de l'aide. À l'époque, les Teutoniques bénéficiaient d'une bonne image auprès des élites, nourries par l'expérience des voyages de Prusse et influencées par l'active diplomatie du grand maître, que soutenait l'entourage de la reine, Isabeau de Bavière. La défaite de Grunwald ébranla

les esprits ; très vite toutefois, l'affrontement entre les Teutoniques et la Pologne perdit de son intérêt, dans un royaume de France il est vrai très mal en point à cette date.

Michel Pintoin et Enguerrand de Monstrelet ont laissé des récits de la bataille, bien informés de certains épisodes, mais tributaires des normes narratives du temps (nombre de combattants excessif, qualificatif de « Turcs » ou de « Sarrasins » appliqué aux Polonais et aux Lituaniens). L'Ordre y est présenté comme la victime chrétienne de la sauvagerie païenne ; Enguerrand de Monstrelet, à l'instar des Teutoniques, doute de la sincérité de la conversion de Jagellon, dans laquelle il voit un artifice pour s'emparer du trône de Pologne. Ces chroniques nous offrent un aperçu fidèle de l'état d'esprit des élites parisiennes à l'annonce de la défaite. Ce ne fut qu'un feu de paille ; par la suite, hormis un bref épisode au XVI^e siècle, personne en France ne semble s'être soucié de cette histoire, ni de la Pologne, pays « étranger, froid et lointain⁴⁸⁸ ».

Le jugement des hommes

Les combattants sont jugés par Dieu, qui ne laisse pas impunis la vantardise et l'orgueil ; ainsi pensait-on jadis. La bataille de Grunwald fut le théâtre de plusieurs histoires exemplaires, dont les chroniqueurs, Długosz en premier, se firent l'écho.

À la demande de paix faite par les émissaires hongrois le 10 juillet, les dignitaires de l'Ordre réagirent avec vigueur, rappelant les déprédations commises par les Polonais, et jurant de se venger⁴⁸⁹. Seul le comte de Sayn, commandeur de Gniew, tenta de calmer les esprits, déclarant que mieux valait « une paix certaine qu'une victoire espérée⁴⁹⁰ ». Il s'attira le mépris du commandeur d'Elbing, Werner de Tetinger, qui le fustigea en lui reprochant d'être plus apte à soigner des malades qu'aux arts de la guerre, ce à quoi le comte riposta en proclamant son horreur à l'idée de faire couler le sang des chrétiens. Il garantit que, tout en préférant la paix, il ira se battre et avertit Werner de Tetinger : « Toi qui es si belliqueux en paroles, prends garde à ce qu'on ne te voie pas fuir comme un lièvre casqué. »

Le commandeur d'Elbing s'attira à nouveau le jour du combat des remarques cinglantes de la part d'Ulrich qui, à un moment, éprouva de profonds remords en pensant au sang qui allait couler⁴⁹¹. Comme Tetinger lui demandait d'agir « comme un homme et non comme une femme »,

Ulrich l'avertit de ne pas se montrer présomptueux : il risquait de tomber d'autant plus honteusement qu'il se serait élevé au-dessus des autres. La mort d'Ulrich au cœur de la mêlée et le comportement de Tetinger confirmèrent ces paroles.

La *Banderia Prutenorum* précise que Jean de Sayn « tomba au combat avec plusieurs chevaliers de sa bannière, le corps en avant », autrement dit blessé de face et non dans le dos⁴⁹². Quant à Werner Tetinger, « briseur de paix, oublieux de son animosité ou plutôt de son orgueil [...] il s'enfuit du champ de bataille et faisant route par les châteaux de l'Ordre sans oser se mêler à personne, il continua sa fuite ne l'arrêtant que lorsqu'il parvint à Elbing. Puis fuyant d'Elbing, il se mêla à ceux qui ralliaient Malbork ».

Henri de Tuchola s'était lui aussi fait remarquer par sa conduite odieuse, qui lui valut de nombreuses réprimandes publiques au sein même de l'Ordre. Il avait coutume, depuis le début de la guerre, de se déplacer en se faisant précéder d'un serviteur brandissant deux glaives dégainés en signe de triomphe et en proclamant qu'il ne les rangerait que lorsqu'ils seraient couverts de sang polonais⁴⁹³. L'épreuve de la bataille le montra sous son vrai jour :

« Et Henri, commandeur de Tuchola, qui avait aussi raillé la prudence de Jean de Gniew avant le combat, s'enfuit seul honteusement et dans sa fuite fut pourchassé par des Polonais et misérablement tué dans le village de Vignansko⁴⁹⁴. »

Cette fuite honteuse ne lui permit donc pas d'échapper à la mort : capturé, il fut décapité, « subissant le châtement que méritait son orgueil ».

Les hommes sont aussi jugés par leurs pairs, ce qui arriva à un noble du Culmerland, le porte-bannière Nicolas de Ryńsk. Le continuateur de Posilge dénonce l'abandon de la bannière de la terre de Culm par les « coquins », survenue après la mort d'Ulrich, et dont la fuite aurait précipité la défaite de l'Ordre⁴⁹⁵. Nicolas de Ryńsk aurait-il trahi ? C'est que pourrait laisser croire sa condamnation et sa décapitation à Grudziądz en 1411, sur ordre d'Henri de Plauen⁴⁹⁶. Mais, comme l'a remarqué K. Kwiatkowski, l'article 16 du traité de paix de Toruń (1^{er} février 1411) décrétait une amnistie de tous les fuyards et Nicolas de Ryńsk ne fut arrêté que par la suite, entre février et mars 1411, en raison d'agissements qui nous sont inconnus⁴⁹⁷. Par ailleurs, rien ne prouve que la fuite des combattants du Culmerland relevât de la trahison et non du découragement qui suivit la mort d'Ulrich et du

sentiment que la bataille était désormais perdue. Dans ces circonstances, les combattants de ces bannières pouvaient s'estimer libres de leur engagement et fuir plutôt que mourir sur place.

Au sujet de Nicolas de Ryńsk, l'auteur des commentaires de la *Banderia Prutenorum* livre une version originale, fautive puisque la décapitation de Grudziądz est avérée, mais intéressante⁴⁹⁸. Selon ses dires, Nicolas de Ryńsk « ne fut pas exécuté pour un quelconque crime de trahison [il était en effet un chevalier héroïque et de grande valeur aux armes] par Henri de Plauen [...], mais comme il avait vu la défaite de son camp et qu'il avait été misérablement capturé et dépouillé, il obtint la permission de se rendre auprès du roi de Pologne Ladislas et de le supplier. Ainsi qu'il l'avait demandé, il obtint facilement de la part de ce roi clément qu'on lui montre la bannière qu'il portait. Comme on la lui montrait un autre jour, à sa vue, et après l'avoir prise dans ses bras, il s'écroula, expira et fut enseveli sur place par ordre du roi ».

Cette légende voulait réhabiliter le porte-enseigne et, à travers lui, l'ensemble des chevaliers du Culmerland. Il est certain que dans cette région, prise entre le marteau polonais et l'enclume teutonique, on considéra comme injuste l'exécution de 1411.

LA BATAILLE AU CŒUR DES POLÉMIQUES

Après la paix de Toruń, les écrits sur la bataille de Grunwald se multiplièrent. Des chroniqueurs relatèrent la guerre de 1409-1411, tandis que l'affrontement entre la Pologne et l'Ordre se déplaça sur le terrain juridique. La « guerre des plumes », l'affrontement des arguments contradictoires et des dénonciations toucha une partie de l'Europe ; Jagellon avait acquis une stature internationale. Le concile de Constance, en février 1416, servit de caisse de résonance et de tribunal à une polémique, devenue presque aussi vitale que l'affrontement des armées. L'Ordre avait à justifier plus que sa guerre : son existence ; la Pologne devait prouver qu'elle n'était pas l'ennemie du christianisme. Chacun avait à se dédouaner : au grief de l'offre des épées répondait celui de l'alliance avec des païens. La rhétorique des deux camps usa d'arguments historiques et surtout juridiques. À ce jeu, l'habileté des lettrés polonais l'emporta.

L'alliance avec les païens

Les Polonais tenaient à faire valoir que Jagellon avait mené une guerre juste, dont l'objectif se limitait à reprendre des terres usurpées. Dieu, en lui donnant la victoire, n'avait-il pas montré la légitimité de sa cause ? Il était donc nécessaire de passer sous silence, ou de minimiser, le rôle et les crimes des alliés tatars, et de donner du massacre de Dąbrówno un récit qui disculpât le souverain. L'Ordre n'avait guère de peine à s'attirer la sympathie lorsqu'il évoquait ces crimes ; l'affaire était plus délicate quand il fallait convaincre que Jagellon n'était pas réellement converti, ou que la Pologne était un pays d'hérétiques.

Très tôt l'accent fut mis sur la dimension religieuse du conflit, ce qui ne peut surprendre de la part d'un ordre ecclésiastique. Le 22 juillet 1410, Henri de Plauen lança un appel à l'ensemble de la chevalerie européenne « pour le salut commun de toute la chrétienté⁴⁹⁹ ». Il dénonçait l'alliance entre la Pologne et ceux qu'il appelait « Sarrasins ». Le 14 août, le maître d'Allemagne, Conrad d'Eglofstein, composa le dossier de l'accusation contre Jagellon : volonté de livrer la Prusse aux païens, refus d'une solution juridique, cruauté des Tatars. Le récit des atrocités perpétrées à Dąbrówno était un atout majeur ; Henri de Plauen le fit abondamment circuler. Le 14 décembre 1410, il écrivait aux princes et aux États du Reich⁵⁰⁰ : « Le roi de Pologne était allié à toutes sortes de mécréants, des Tatars, de nombreux païens russes, valaques, samogitiens et lituaniens. » Le continuateur de Posilge ou les *Annales* du Franciscain de Toruń se livrent à la même dénonciation. Henri de Plauen revint, dans son instruction adressée au commandeur de Toruń le 21 février 1412, sur le cannibalisme des Tatars⁵⁰¹.

La question des auxiliaires païens occupa le centre de la polémique jusqu'au concile de Constance ; elle fut un véritable boulet pour la diplomatie polonaise. La lettre adressée par Jagellon au noble tchèque Henri de Rosenberg, dès le 11 novembre 1410, voulut régler la question ; elle insiste sur l'attitude irréprochable du roi, qui n'utilisa les services que de troupes issues de populations lui étant soumises, ne se distinguant pas ainsi de Sigismond qui, à l'occasion, employait aussi des contingents païens⁵⁰² ! Jagellon rappelle les ravages commis par les Teutoniques dans la terre de Dobrzyń, souligne combien il voulait préserver la paix, tant il avait horreur de verser le sang des chrétiens ; s'il s'est battu, c'est contraint et forcé par un ennemi belliqueux. La période était délicate. Le siège de Malbork s'était soldé par un échec, Witold et ses troupes étaient rentrées en Lituanie. Les villes de Prusse qui avaient prêté hommage au roi faisaient de nouveau

allégeance au grand maître, tandis que les mercenaires non payés devenaient menaçants. L'ensemble de ces difficultés était à peine contrebalancé par de nouvelles victoires obtenues le 10 octobre à Koronowo, puis les 5 et 28 novembre à Tuchola et Gollub.

La paix de Toruń ne mit pas fin à la polémique, au contraire. L'affaire fut portée devant la papauté, malheureusement en partie impuissante en raison du grand schisme, à l'occasion de la mission d'Andréas Lascari, accompagné de deux protagonistes importants de la bataille, Zbigniew Oleśnicki et le porte-enseigne de la bannière de Cracovie, Marcin de Wrocimowice. Jean XXII était enclin à se montrer bienveillant, ne voulant pas voir Jagellon passer du côté de son adversaire, Grégoire XII⁵⁰³. Lascari était porteur de quatre demandes, dont la plus importante était que le pape accepte de déclarer comme « juste » la guerre de Jagellon. L'Ordre avait enfreint le « droit de la guerre » en envahissant la terre de Dobrzyń en août 1409, ce qui plaçait le roi en état de « légitime défense » (*legitima defensio*). En second lieu, Jagellon demandait l'autorisation de doter les églises polonaises en leur distribuant le butin pris dans celles de Prusse. Le pape donna chaque fois son accord.

Lascari était également chargé de minimiser le rôle des Tatars. Ce n'était pas des amis de la Pologne, comme le montraient les invasions du XIII^e siècle et la destruction de Sandomir en 1240 puis en 1259. Aussi, en souvenir de ces ravages et du danger mongol, il demanda des privilèges pour l'église Notre-Dame de Sandomir, qui lui furent accordés sans difficulté par le pape ! Jagellon ne prouvait-il d'ailleurs pas sa bonne foi en déclarant vouloir lancer une croisade contre eux ? Jean XXII cette fois refusa de donner suite ; la ficelle était un peu grosse, mais associer le nom du roi à un projet de croisade permettait de riposter aux Teutoniques niant l'authenticité de sa conversion. La mission de Lascari se solda par un réel succès diplomatique, du moins à en croire Długosz.

La querelle ne s'apaisa pas. Devant le concile de Constance, le juriste Paul Vladimir mit en pièces les arguments des Teutoniques et développa une brillante plaidoirie dans la *Proposition des Polonais contre l'Ordre allemand*⁵⁰⁴ présentée le 13 février 1416. Les Teutoniques ripostèrent le 23 février par leur *Proposition et Réponse de l'Ordre contre la Proposition des Polonais*, qui développait la lettre d'Henri de Plauen du 21 février 1412⁵⁰⁵.

L'argument religieux était toutefois délicat à manier, puisqu'il restait des païens en Prusse, et qu'à une époque récente les Teutoniques avaient sans sourciller prêté main-forte à Witold, en compagnie de tribus tatares, contre la Horde d'or. De plus, à la fin de l'année 1416, l'Ordre opposa au solide Paul Vladimír un certain Jean Falkenberg, expulsé de Pologne par Jagellon et qui, par vengeance, multiplia les outrances⁵⁰⁶. Jagellon, « Jaghel », avait « versé le sang des chrétiens comme un chien enragé », fait mutiler et violer des vierges, éventrer des femmes enceintes. Falkenberg réclamait l'anéantissement de « l'universelle peste des Polonais ». Le concile condamna l'auteur à la prison à vie, et son livre à être « déchiré, lacéré, foulé aux pieds ». L'Ordre n'avait pas su répondre à Paul Vladimír et perdait la guerre des plaidoiries.

La volonté de garantir la légitimité du conflit, de montrer que la Pologne avait agi en respectant le droit, se retrouve à la fin du siècle dans la narration de Jan Długosz. Le sermon qu'il prête à l'évêque de Płock, adressé aux troupes royales sans doute le 1^{er} juillet 1410, est entièrement bâti autour de cette « évidence » : la Pologne conduisait une guerre juste, déployée au service de « la défense de la patrie et du royaume⁵⁰⁷ ». L'évêque était aux premières loges : en 1409, il avait refusé de suivre le duc de Masovie, allié à l'Ordre. Ses biens avaient été ravagés par les Teutoniques et plusieurs de ses vassaux étaient captifs du grand maître, contre lequel il entra en guerre aux côtés du roi.

De même, lorsque Jagellon répondit le 6 juillet à l'offre de trêve proposée par les émissaires de Sigismond, il fit valoir l'injustice que constituait l'occupation par l'Ordre de la terre de Dobrzyń, et se déclara prêt à accepter une paix « équitable », qui passerait par le retour de la Samogitie à la Lituanie (en violation donc des accords conclus en 1398 et 1404)⁵⁰⁸. Długosz n'omet pas non plus la colère ressentie par les Polonais à l'annonce des sacrilèges, des profanations d'hosties et des viols commis par les Litvaniens et les Tatares, montrant à ses lecteurs que l'armée de Jagellon était étrangère à ces crimes commis par des païens⁵⁰⁹. Les nobles polonais seraient même venus avertir le roi que de tels actes déchaîneraient contre eux la colère divine ; ils refuseraient de se battre si leurs auteurs n'étaient pas punis. C'est à la suite de ces plaintes qu'une enquête conduisit à l'arrestation de deux Litvaniens (deux seulement !), auxquels Witold et Jagellon ordonnèrent de se pendre mutuellement. Après la seconde paix de Toruń (1466), époque où Długosz écrit, la nécessité de disculper la Pologne

de toute accusation, et de donner d'elle une image sans tache, demeurait donc une préoccupation vivante. Histoire et idéologie se mêlaient, associant le souci d'informer, le désir de mémoire et la nécessité de se justifier.

L'affaire des deux glaives : un signe de Dieu

La Pologne voulut tirer parti de l'offre des deux épées. L'histoire fut étoffée et un discours cohérent mis en place, qui donnait à l'événement son sens et sa portée. À cet égard, la *Chronique du conflit* fut essentielle. Elle place l'épisode à un moment où les événements se précipitent, lorsque Jagellon est alerté à trois reprises de l'approche ennemie par ses éclaireurs, qui lui reprochent son attentisme et le pressent de se hâter⁵¹⁰. Dans un discours offensant, les hérauts prêtent au roi l'intention de se dérober (« tu ne peux échapper au combat qui va avoir lieu »). Ils laissent entendre de surcroît que Jagellon manque d'armes, alors que l'Ordre, au contraire, en a plus qu'il n'est nécessaire. Attitude pleine de superbe, qui veut impressionner l'ennemi. Le don des glaives apparaît ici comme une provocation, sous couvert d'une conformité aux usages nobiliaires. La responsabilité de l'affrontement incombe donc à l'Ordre, dont le discours a enfermé le roi sans lui laisser d'autre issue que la guerre. L'offre chevaleresque est ainsi présentée par Nicolas Trąba comme une tenaille, un ultimatum sans échappatoire.

Or, à bien lire le texte, Jagellon a déjà disposé ses troupes, « dans une plaine entre deux bois » : donc il a quitté la forêt *avant* l'arrivée des hérauts. Son armée est à découvert, sans doute dans une zone assez étroite, en forme d'entonnoir par rapport à la plaine, ce qui explique que l'Ordre veuille l'en faire sortir. Il est prêt au combat puisque Witold est parti avec ses troupes et qu'il faut aller le chercher pour qu'il reçoive l'épée qui lui est destinée. Le choix du champ de bataille est donc fait ; les Polonais ne se dérobent pas. La *Chronique* les montre prêts à se battre, conscients des exigences de la guerre et en rien calculateurs.

La réponse que Trąba met dans la bouche de Jagellon est habile ; elle n'évoque pas l'orgueil de ses ennemis et ne contient pas de termes dépréciatifs. En larmes, le souverain justifie la guerre qu'il mène en raison des « sacrilèges, violences et crimes » perpétrés en 1409 par l'ennemi, ainsi placé dans la position juridiquement faible d'avoir lancé une guerre « injuste ». « Tout le monde », dit le roi, peut voir que la justice est de son

côté : l'appel à l'opinion renvoie à la sphère judiciaire du temps, où ce qui était « notoirement connu » avait valeur de preuve.

Tout en acceptant les épées, Jagellon précise qu'il n'en a pas besoin, car il n'attend d'aide que de Dieu. Sa mansuétude reflète son calme ; il n'a pas réagi à l'offense, qui ainsi n'atteint pas son objectif. Il affirme même, à plusieurs reprises, « vouloir » se battre. De fait, la *Chronique* lui donne raison, puisque son armée est sortie du bois. Jagellon, enfin, se déclare prêt à mourir, affirmant sa détermination totale et se conformant aussi à l'honneur nobiliaire, qui n'imagine pas d'autre issue au combat que la victoire, la captivité ou la mort.

Puisque Dieu, et non les hommes, dispose de l'espace et du temps, Jagellon se refuse à choisir le terrain d'une bataille transformée en jugement de Dieu. Alors que le roi se montre soumis à la volonté divine, l'Ordre, en voulant hâter le cours des choses, fait preuve d'*ubris*, de démesure, présage de sa défaite future.

Dans l'attitude et les propos, Jagellon est sorti vainqueur de la joute oratoire, prélude au combat des armes. Le défi a été l'occasion d'un duel verbal, où chacun essaya d'impressionner l'autre, tels deux boxeurs lors de la pesée. Jagellon l'a emporté sur l'attitude chevaleresque adoptée par ses ennemis par un comportement empreint de pieuse humilité. Il s'est affirmé en roi exemplaire, conservant sa *constantia*, sa fermeté d'âme, devant le danger. Donnant par avance les raisons du succès polonais, Nicolas Trąba a rendu intelligible l'issue de la bataille.

Dans son discours prononcé devant le pape, Andréas Lascari expose à son tour longuement le récit du défi⁵¹¹. Il n'ajoute rien au discours des hérauts, si ce n'est l'inquiétante précision que les glaives, nus, sont « très aiguisés ». Ces épées sont « une arme féroce », leur offre une « cruelle interpellation », un défi et une menace dont Dieu sera juge. Lascari introduit toutefois une réflexion nouvelle, hissant le récit à un niveau supérieur. Le défi était en lui-même un présage du combat à venir. La bataille de Grunwald était voulue par la Providence, la victoire des Polonais inscrite dans les desseins de Dieu. Lascari dresse un parallèle avec les Maccabées : de même que Juda Maccabée avait reçu un glaive de la part d'un ange, voici que Jagellon reçoit un glaive (mais de la part de ses ennemis !)⁵¹².

Ce discours est de facture théologique : Jagellon a moins répondu à un défi qu'il ne s'est soumis à une volonté supérieure dont les hérauts de

l'Ordre étaient, inconsciemment, les messagers. L'intervention divine inclut cette guerre dans l'histoire du salut ; elle échappe au cadre d'un conflit entre deux puissances temporelles. Lascari l'insère dans un schéma transcendantal. En appuyant son récit sur le Livre des Maccabées, il replace l'épisode dans une perspective biblique, dont il est en quelque sorte une réactualisation.

Les deux épées devant les juges de Constance

Lors du concile de Constance, l'épisode des deux épées tint une place importante : la *Proposition des Polonais contre l'Ordre* s'inspira largement de la *Cronica conflictus*⁵¹³. Placé en posture défensive, l'Ordre tenta de faire face, avec des moyens plus maigres. Peter Wormditt argumenta dans le cadre dressé par les Polonais et dut rétorquer point par point : l'initiative lui échappait.

La *Proposition des Polonais* dépeint un souverain soumis à la volonté de Dieu et une armée lituano-polonaise immobile, tendue vers un espoir de règlement pacifique, qui n'apparaît pas absurde au vu des coutumes militaires⁵¹⁴. Mais les Teutoniques, « impatients, gonflés par la boursoufflure (*tumorem*) de l'orgueil, toujours avides de se tremper de sang chrétien », envoient leurs hérauts. Le rédacteur du texte prend soin de préciser que l'idée du défi venait du grand maître, non du seul maréchal. Aussitôt, le combat s'engage – alors que, dans ses lettres, Jagellon rapportait avoir suivi la messe jusqu'à son terme : l'argument est ici abandonné.

La riposte de l'Ordre, déjà en place dans la *Chronique de Posilge*, prit le contre-pied des accusations polonaises et s'attacha à justifier le défi par le massacre de Dąbrówno. Elle mettait aussi en lumière l'attente épuisante en plein soleil et le fait que les Polonais se dérobaient :

« C'est pourquoi les chevaliers et les autres nobles qui avaient pris part à des guerres ouvertes et les hérauts alors présents sur place persuadèrent le maréchal de l'Ordre, en lui disant que telle était la coutume et l'habitude des combattants, lorsqu'une armée était prête et s'affaiblissait en attendant l'autre, qu'il fallait, afin de convier alors l'autre camp à un honnête combat, lui envoyer des glaives pour l'inviter sur le champ de bataille, afin que le premier camp ne soit affaibli à force d'attendre. Et ainsi le maréchal, sans avoir consulté le maître, envoya ces glaives non par mépris du roi ni par orgueil, mais sur le conseil des hérauts experts en de telles affaires, afin que son camp ne s'affaiblisse à force d'attendre⁵¹⁵. »

Avoir la coutume avec soi, c'est agir selon le droit. La pratique du don des épées fut signalée par des combattants au maréchal de l'Ordre, qui donc

l'ignorait. Il est ainsi dédouané de toute responsabilité dans une décision – fatale, puisque l'Ordre a été vaincu. Le texte disculpe le grand maître, en faisant valoir que ce sont les rescapés de Dąbrówno qui ont poussé à l'action. Peter Wormditt affirme que les Polonais firent traîner les choses, à l'encontre d'un comportement noble. Il a par ailleurs beau jeu de réfuter l'accusation qualifiant de sanguinaires les Teutoniques :

« Comment qualifier les propos du roi de Pologne, qui affirme ne pas vouloir de bon gré verser le sang chrétien, alors que notamment dans la forteresse de Gilgenbourg [Dąbrówno], il s'en est aspergé de façon exécrationnelle de la plante des pieds au sommet du crâne et s'y est baigné de manière si condamnable. »

Aux prises avec un ennemi si peu respectable, l'Ordre a pourtant eu le souci de livrer un « combat honnête », il s'est refusé à prendre l'ennemi au dépourvu et a obéi à la coutume de la bataille négociée⁵¹⁶. Bref, le péché d'orgueil n'a aucune part dans un geste qui prend en fait sa source dans des raisons et des habitudes militaires.

L'épisode transfiguré : le récit de Jan Długosz

Le chanoine de Cracovie fit de l'épisode un morceau de bravoure au cœur de sa description de la bataille⁵¹⁷. Il reprit la *Chronique du conflit* et ruina l'argumentaire de l'Ordre, prétendant que le souverain polonais se déroba à la lutte. Dans le discours des hérauts se retrouvent les éléments habituels, témoignage de l'orgueil des Teutoniques et de leur attitude insultante : les deux glaives sont un « secours » pour la bataille à venir, Jagellon doit cesser de se cacher. Toutefois ils offrent au roi une excuse : le terrain trop resserré dans lequel se presse son armée. Qu'il vienne donc plus au large, dans la plaine ; au même moment, l'armée teutonique opère un léger recul, afin de lui permettre de se déployer⁵¹⁸. Acte chevaleresque (on ne profite pas du terrain pour gêner l'ennemi) ou plutôt manœuvre tactique car, ce faisant, l'Ordre évite les conséquences négatives d'un encombrement de ses forces dans un espace étroit d'où il serait impossible de déloger les Polonais. Długosz y voit de la présomption et de l'impiété : l'ennemi se dit certain de sa victoire alors qu'à la guerre seule la fortune tranche.

Dans sa longue réponse, humble et d'inspiration augustinienne, Jagellon fustige, sans colère, l'arrogance des Teutoniques. Il garde son calme, bien qu'il fonde en larmes, signe de piété et de tendresse, à l'idée du sang qui va couler. Surpris par cette légation « d'un genre inconnu », il

accepte les épées et déclare même être encore prêt à accepter une paix juste, alors que la bataille est imminente⁵¹⁹.

Si le roi de Pologne cherche secours auprès de Dieu, de la Vierge et des saints patrons de son royaume, Stanislas, Adalbert, Venceslas, Florian et Hedwige, l'Ordre ne trouve l'apaisement que dans la violence, « en versant le sang, déchirant les viscères et brisant les nuques », et se montre insensible à l'humilité, à l'équité, à la prière. C'est un adversaire « monstrueux », animé par une « fureur, un orgueil impie et insupportable », dont il sera puni. Pour Długosz, comme pour Lascari, ce défi était un présage et dans le geste accompli se lit la preuve d'une intervention divine. Jagellon peut donc se déclarer certain que « Mars, le juste et habituel juge de la guerre, détruira et humiliera l'orgueil de mes ennemis déchaîné jusqu'au ciel⁵²⁰ ».

Ces deux épées étaient devenues les symboles, l'une de l'orgueil teutonique, l'autre de l'humilité royale. Elles connurent une dernière transformation.

Des épées dégouttantes de sang

Dans ses *Conclusiones* (1415-1416), Paul Vladimir signalait que les épées des Polonais étaient couvertes du sang des Teutoniques à l'issue de la bataille⁵²¹. Cet élément, déformé, fut à l'origine d'une légende selon laquelle l'Ordre aurait offert deux épées ensanglantées à Jagellon. On était loin de tout comportement chevaleresque⁵²². Défendant les Teutoniques devant les pères du concile de Constance, Johann Falkenberg affirma que les hérauts avaient offert deux épées sanglantes non au début du combat, mais lors d'une pause dans la bataille⁵²³. Cela n'entrava pas la diffusion d'un récit très négatif pour l'Ordre, accusé désormais de cruauté, ainsi que l'exprime l'auteur du *De magna strage* (entre 1444 et 1484), sans doute le clerc polonais Nicolas de Blonie :

« Au roi ils transmirent ensuite deux glaives sanglants, insinuant par là qu'ils voulaient couvrir leurs glaives du sang du roi et de ses nobles, extirper jusqu'à la racine toute la terre des Polonais et la réduire en poussière⁵²⁴. »

En 1790, le baron Louis-Eugène de Wal, membre de l'Ordre teutonique, prisonnier de cette légende, défend les siens en indiquant que seule l'une des deux épées « était ensanglantée pour laisser [à Jagellon] le choix de la paix et de la guerre ». Mais le roi de Pologne prit les deux et, par la suite,

« les écrivains polonais ont donné une autre tournure à cet événement en disant que les deux épées étoient ensanglantées⁵²⁵ ».

Rituel de défi chevaleresque habituel en Europe occidentale, faisant appel au sens de l'honneur de l'ennemi, le don des épées fut dénoncé par les Polonais comme une offense sortant du commun, le symbole de l'orgueil de l'Ordre. La lettre du réformateur tchèque Jan Hus à Jagellon (décembre 1410) donne à l'épisode l'allure d'une épitaphe :

« En vérité, ils sont prostrés devant ceux qu'ils s'efforçaient d'humilier jusqu'à terre. Voici les deux glaives qu'ils avaient tendus, l'orgueil et le mépris, et ils en ont perdu des milliers ! Où sont donc les glaives, les destriers, les cuirasses, les armes en lesquels ils avaient placé leur foi ? Où sont leurs florins innombrables et leurs trésors ? En réalité ils ont tout perdu⁵²⁶ ! »

L'Ordre n'avait pas tout perdu, mais peu s'en fallait.

DU SOUVENIR À LA MÉMOIRE

Nicolas Trąba fut le grand organisateur des cérémonies de la victoire ; sa rédaction de la *Chronique du conflit* fut un des éléments de la construction du souvenir de la victoire et de sa transformation en mémoire nationale.

Premières célébrations

La bataille eut lieu le jour de la fête de la Division des Apôtres, c'est-à-dire le même jour que la prise de Jérusalem en 1099 ! La coïncidence frappa les esprits, en particulier Nicolas Trąba, qui était membre de l'ordre du Saint-Sépulcre⁵²⁷. Aussi adopta-t-il, pour célébrer la victoire de 1410, les formes liturgiques employées par son ordre pour fêter la prise de Jérusalem. Les processions effectuées en souvenir de Grunwald conduisaient à l'église de l'ordre du Saint-Sépulcre à Cracovie. En 1420, Trąba, devenu archevêque de Gniezno, décréta que l'anniversaire de la bataille serait célébré par des cérémonies religieuses dans toutes les églises du royaume. Il créait une commémoration. Pour la première fois dans l'histoire de la Pologne, un événement historique était introduit dans le calendrier liturgique tout en devenant, sur ordre de Jagellon, la première fête nationale du pays.

De nombreux manuscrits liturgiques et des sermons composés à l'occasion du 15 juillet attestent la pérennité de cette décision, qui demeura

en vigueur jusqu'à la fin de la Première République de Pologne en 1795⁵²⁸. Un calendrier liturgique de 1526 signale ainsi à la date de la fête de la « Division des Apôtres », que « le roi Ladislas Jagellon obtint ce jour-là la victoire contre les Prussiens et toute la Germanie⁵²⁹ »...

Toujours par décision royale fut érigé en 1412 à Lublin un couvent abritant les sœurs de l'ordre de sainte Brigitte de Suède – qui, de son vivant, avait fustigé l'*ubris* des Teutoniques. Dedicacée en l'honneur de la Sainte-Trinité, de la Vierge, de la division des Apôtres, des saints Adalbert et Stanislas, de sainte Brigitte, l'abbaye devait entretenir la mémoire de ceux qui étaient tombés le 15 juillet 1410, et témoignait de l'immense gratitude du roi envers la Providence. Grunwald devenait un des fondements de la Pologne, une bataille historique et patriotique.

La bataille fit enfin du *Bogu Rodzica* un chant patriotique (*carmen patrium*, dit *Długosz*) et le seul chant liturgique utilisé pour la guerre. Comme il était dédié à la Vierge, on rendit grâce à celle-ci, et elle devint, aux yeux de beaucoup, la reine éternelle de la Pologne⁵³⁰.

Mémoire d'une défaite : la chapelle de l'Ordre

En 1411, le grand maître Henri de Plauen décida d'édifier une église dans la plaine de Grunwald ; elle fut consacrée le 12 mars 1413 et devint le lieu de trois processions annuelles⁵³¹. Incendiée par les Polonais en 1414, elle fut rebâtie en 1416. Il ne subsiste aujourd'hui que des ruines restaurées, la chapelle ayant été définitivement détruite au XVIII^e siècle.

Quel était l'objectif d'une telle construction ? Le Moyen Âge ne pratiquait pas le souvenir institutionnalisé d'un événement historique ; l'érection d'une chapelle était avant tout destinée à la mémoire des morts, ce qu'indique d'ailleurs la bulle d'indulgence de Jean XXII⁵³². On y célébrerait des messes pour le salut des victimes – nécessaires car la plupart des combattants n'avaient pas eu le temps de se confesser avant la bataille et étaient donc morts en état de péché⁵³³. L'édifice fut bâti sur le champ de bataille, car on croyait que les prières d'intercession en seraient plus efficaces. La chapelle attirerait des visiteurs, voire susciterait des vocations au service des fondateurs. L'aspect pénitentiel d'une telle fondation n'est pas non plus à négliger, à l'issue du déchaînement de violence entraîné par la guerre.

Les avis divergent sur le choix de son emplacement⁵³⁴. Fut-elle dressée là même où le grand maître était tombé ? Affirmée par Caspar Hennenberger au XVI^e siècle, l'idée fut reprise en 1901 lorsqu'on posa une stèle en l'honneur d'Ulrich de Jungingen ; elle fut à nouveau défendue, en 1959 par S. Herbst et en 1961 par R. Odoj⁵³⁵. S. M. Kuczyński s'y opposa vivement⁵³⁶. Ce fut son avis que l'on suivit en 1960, à l'occasion de l'anniversaire des 550 ans de la bataille, lorsqu'une pierre commémorative avec une inscription en polonais fut dressée à 500 m au nord-est de la chapelle, là où il estimait qu'était mort Ulrich.

Trente ans plus tard, A. Nadolski émit l'hypothèse que l'édifice fut construit là où l'Ordre avait établi son camp⁵³⁷. S. Ekdahl pense même qu'il fut dressé à l'emplacement de la chapelle installée lors de la bataille⁵³⁸. Dans un souci symbolique évident, on avait remplacé l'édifice initial (peut-être un simple autel portatif) fait de bois et de tente, balayé par les combats, par un ouvrage définitif en pierre. La Vierge comptait davantage aux yeux des Teutoniques que le souvenir d'un grand maître, tenu pour responsable d'une grave défaite. Ce sont plutôt nos conceptions modernes qui valoriseraient le héros vaincu...

Les archéologues ont mesuré qu'à l'emplacement de la chapelle, la pente est de 10 %, obligeant les bâtisseurs à disposer des piliers beaucoup plus épais du côté du mur nord que de celui du mur sud ; or, 50 m plus loin, le terrain est plat dans toutes les directions, et aurait donc été mieux approprié à l'érection du bâtiment. Pourquoi avoir, en 1411, choisi cet endroit moins commode, sinon en raison de l'importance du lieu ? Si l'on se rappelle les violents orages de la nuit précédant la bataille, il est logique que l'on ait installé la chapelle provisoire sur une pente d'où les eaux avaient ruisselé, tandis que les zones planes devaient encore être détrempées. Autour de la chapelle aurait donc été dressé le camp, où eurent lieu les terribles affrontements de la fin de la bataille. Dans des sources des XV^e et XVI^e siècles, l'emplacement de cette chapelle est d'ailleurs désigné comme un lieu de combat (le continuateur de Posilge utilise le terme de *Streitplatz*, « lieu de combat ») ; elle était donc bien à l'intérieur du camp de l'Ordre⁵³⁹.

La guerre revit dans les mémoires nationales

Le conflit n'avait pas la dimension nationale qu'on lui prêta au XIX^e siècle : des Allemands étaient disposés à combattre du côté polonais, tel le seigneur Jean III de Cottbus. De même, le commandeur de Toruń signalait qu'« un margrave de Misnie » était allié à Jagellon⁵⁴⁰. Et l'*Ancienne Chronique des grands maîtres* rapporte qu'à Grunwald combattirent du côté polonais « d'authentiques Allemands⁵⁴¹ ». L'opposition nationale commença à se dessiner au temps du concile de Constance, lorsque apparurent des stéréotypes nationaux opposant Polonais et Teutoniques.

À partir du XIX^e siècle, on lut les événements de 1410 en fonction des drames contemporains. Grunwald n'avait, pour les Prussiens ou les Allemands, rien qui méritât d'être fêté. Le silence se faisait autour de la défaite, remplacée par une figure héroïque, celle du sauveur de Malbork, le grand maître Henri de Plauen. Eichendorff chanta le « dernier héros de Marienbourg », et le mythe culmina avec le roman d'Ernst Wichert, *Henri von Plauen*, paru à Leipzig en 1881. La honte de la défaite, produit d'une identification anachronique entre la Prusse médiévale et le II^e Reich, était effacée et, par un processus psychologiquement intéressant, on exaltait, en réaction à cette honte invisible, un héros de l'Ordre – qui n'aurait pas connu son heure de gloire sans la défaite et fut même destitué par la suite en raison de sa politique jugée aventureuse !

En revanche, la littérature polonaise pouvait célébrer une victoire, qui revêtait un prestige nostalgique, en un temps où la Pologne avait disparu, victime des partages de la fin du XVIII^e siècle. En fêtant l'anniversaire de Grunwald, les Polonais triomphaient indirectement de leurs maîtres prussiens ou allemands et trouvaient un antidote au malheur du partage de leur pays.

Une abondante iconographie entretint le souvenir magnifié de la victoire ; apparue vers 1816, elle se prolongea durant près de 120 ans. Trois tendances se dégagent. La première s'intéressa aux événements précédant la bataille ; Jozef Peszka représenta l'offre des deux épées⁵⁴² ; Jan Matejko mit en scène en 1855 Jagellon en prière, à genoux, tandis que Witold debout à ses côtés lui désigne l'ennemi⁵⁴³. Un second groupe de peintures s'attache à la bataille elle-même, sélectionnant tel ou tel épisode, notamment l'attaque de Jagellon par Luppold Köckritz⁵⁴⁴. Enfin plusieurs tableaux célèbrent la victoire : en 1838, January Suchodolski dressa sa composition autour de

Jagellon et de Witold à cheval, entourés de leurs gardes, et auxquels des soldats à genoux présentent les bannières teutoniques⁵⁴⁵.

Quelques œuvres voulurent représenter simultanément plusieurs scènes, à l'instar des diaporamas modernes. Le prototype semble en avoir été la peinture murale anonyme effectuée au milieu du XVIII^e siècle dans la collégiale Saint-Martin d'Opatów. Elle relie en une seule composition la bataille avec des événements l'ayant précédée et suivie. Une approche similaire ne réapparut qu'avec la célèbre œuvre de Jan Matejko (1878), immense tableau de 4,2 × 9,9 m, où figurent la mort d'Ulrich, la mêlée et la stature triomphante de Jagellon brandissant les deux glaives remis par l'Ordre avant le combat⁵⁴⁶. Ce tableau reflète l'intérêt croissant suscité par la bataille à partir de 1860, année de son 450^e anniversaire, intérêt qui culmina lors de la publication du roman d'Henryk Sienkiewicz, entre 1897 et 1900, dont l'épisode central était la victoire de Grunwald⁵⁴⁷. Les œuvres de Matejko et de Sienkiewicz étaient connues de tout un chacun en Pologne au XX^e siècle, et le sont encore.

L'univers de la politique relaya celui des artistes. En 1910, pour le 500^e anniversaire de la bataille, eurent lieu d'importantes manifestations (messes, processions, expositions) attirant des foules de Polonais venues des territoires sous domination russe ou allemande. Le souvenir de Grunwald soutenait les espoirs d'indépendance. Un magnifique tableau fut réalisé par Zygmunt Rozwadowski (1870-1950)⁵⁴⁸ ; on y voit à droite la mort d'Ulrich, sur la gauche au premier plan un soldat polonais auprès de bannières de l'Ordre plantées en terre ou laissées à même le sol, tandis que l'on distingue dans le fond Witold et la mêlée des cavaliers et, à l'écart, Jagellon entouré de sa garde, dressé sur un talus quelques mètres au-dessus de la plaine : résumé presque complet des faits les plus saillants de la bataille en un splendide panorama. Afin de créer des effets de transparence ou d'opacité, on recouvrit certaines scènes de verre ou d'argile ; placé dans un espace sombre, le tableau donne l'impression d'être en trois dimensions.

Le 15 juillet 1910 fut dévoilé à Cracovie un monument sculpté par Antoni Wiwulski, figurant au sommet le roi Jagellon à cheval surplombant Witold debout, qui contemplait à ses pieds Ulrich de Jungingen terrassé ; à l'arrière du groupe avait été représenté un paysan polonais se libérant de ses chaînes. L'ensemble, dont Ignacy Paderewski fut l'initiateur, devait être

détruit par les nazis entre le 30 novembre 1939 et le printemps 1940. Il fut rebâti en 1976, quasiment à l'identique, par Marian Konieczny.

En Allemagne, en 1927, à une quinzaine de kilomètres du champ de bataille fut inauguré devant 80 000 personnes un énorme bâtiment doté de huit tours, un « Stonehenge germanique⁵⁴⁹ », qui commémorait la victoire de 1914. Une des tours abrita les restes du maréchal Hindenburg en 1935. L'ensemble fut presque entièrement détruit par l'Armée rouge le 21 janvier 1945 ; les dernières traces disparurent en 1948-1949.

Après 1945, le parallèle entre les Allemands, les nazis et les Teutoniques fut l'un des éléments constants de la polémique communiste de la guerre froide ; la bataille de Grunwald et celle de Berlin se faisaient écho, la lutte contre l'Ordre teutonique n'avait été qu'une étape dans l'affrontement séculaire de la Pologne contre l'hégémonisme allemand, incarné par le II^e et le III^e Reich, et poursuivi par la République fédérale. La légende noire des Teutoniques, associée à la gloire de la victoire de Grunwald, fut encore le sujet du film réalisé en 1960 par le cinéaste polonais Aleksander Ford, mettant en scène le roman de Sienkiewicz et qui attira au total 32 millions de spectateurs. La même année, on dressa plusieurs monuments sur le champ de bataille, dont un imposant socle de granit portant les visages de deux chevaliers casqués.

Depuis la journée du 15 juillet 1410, les générations successives ont construit un événement historique, lui ont donné un sens, ont assuré la transmission de son souvenir, utile à la mémoire politique du pays, à l'identité de la nation. La force du sentiment patriotique qui entoure le souvenir de Grunwald était encore bien visible dans les célébrations de 2010, dépourvues désormais de toute hostilité envers l'Allemagne.

Conclusion

« La grande bataille »

Expliquer la défaite

On ne peut relater le déroulement d'une bataille dans tous ses détails ; leur quantité est trop élevée, beaucoup sont indéterminés. L'événement échappe en partie à l'historien. Mais on peut expliquer l'issue du combat, dégager les facteurs et les mécanismes qui ont engendré le résultat final.

À Grunwald, l'Ordre a perdu parce qu'il n'a pas pu disposer de toutes ses troupes ; parce que celles qui étaient présentes étaient fatiguées par une longue marche nocturne, suivie d'une pénible attente sous le soleil, et parce que les hommes engagés contre les Litvaniens se sont laissés prendre au piège d'une fuite simulée, ou se sont désunis à la suite de leur assaut victorieux.

L'Ordre a aussi perdu pour ne pas avoir mené la même guerre que Jagellon. Ulrich de Jungingen avait adopté une stratégie défensive, en tout cas son action offensive manqua de clarté ; il ne put que réagir aux mouvements de l'ennemi, sans jamais prendre l'initiative, ce qui, au combat, est crucial. Il ne semble pas avoir non plus conçu de plan différent des opérations militaires habituelles, faites de chevauchées rapides, d'incendies, et, éventuellement, de la recherche d'une bataille décisive.

Au contraire, Jagellon conduisit une guerre plus réfléchie, pensée en termes de campagne. Sans doute de par sa propre réflexion, sans doute aussi parce qu'il y était conduit par la dimension prise par le conflit. Allié à Witold, il lui fallait coordonner les mouvements de deux armées distinctes et nombreuses, venues de différents endroits. Les opérations de rassemblement et de déplacement des troupes furent effectuées avec

maestria. Il n'est pas jusqu'au long détour menant de Kurzętnik à Dąbrówno par Działdowo, qui ne se laisse insérer dans un plan dont les lignes directrices fermement fixées étaient capables d'intégrer avec souplesse des initiatives et des adaptations.

La conduite de la bataille fut solidement menée. Seules les charges violentes d'Ulrich de Jungingen secouèrent le dispositif militaire polonais. Elles échouèrent cependant et le faible nombre de nobles polonais morts à Grunwald atteste de la maîtrise dont firent preuve Jagellon et l'ensemble de ses cavaliers.

Nous savons comment s'est achevée la bataille, nous en connaissons les principales phases, nous sommes en mesure d'en évaluer les conséquences, mais nous ne savons pas ce qu'ont vécu les combattants. Ils n'ont pas parlé. Trąba n'est qu'un témoin. La réalité intérieure de la bataille, la dimension du combat nous échappent en majeure partie.

Penser la guerre

La guerre de 1409-1411 se distingue de la forme habituelle des conflits de la région. Elle n'eut rien à voir avec les opérations coutumières menées contre la Lituanie. Elle engageait des forces plus importantes, obligea à des déplacements considérables et à une succession d'opérations militaires contre différents objectifs : ce fut une véritable campagne, émaillée de plusieurs sièges, une guerre de mouvement menée à travers un territoire plus vaste que celui des *Reise* lituaniennes aux objectifs ponctuels. Elle fit entrer la Pologne et l'Ordre dans un type de conflit que connaissait bien le reste de l'Europe et qui fut l'objet d'une sacralisation spectaculaire.

L'Ordre se heurta à des problèmes logistiques nouveaux, notamment le recrutement et la conduite des troupes de mercenaires. Il se heurta aussi à l'impossibilité de mener des opérations conjointement avec sa branche livonienne, ce qui lui fut sans doute fatal.

Autre point nouveau : les effets de surprise et les défaillances du renseignement. La confusion semble avoir été maximale à la fin du mois de juin et dans les jours qui suivirent : sans savoir où se dirigeait l'ennemi, l'Ordre fut contraint à des marches et des contremarches qui fatiguèrent les détachements. Les armées manœuvrèrent sans avoir une idée précise des mouvements adverses, aussi la rencontre de Grunwald fut-elle plus fortuite que prévue : « La bataille du 15 juillet 1410 eut pour ainsi dire le caractère

d'une "rencontre". L'armée teutonique avait passé la nuit à marcher et l'armée polonaise fut surprise de se trouver nez à nez avec l'ennemi⁵⁵⁰. »

Un tournant

Immense, catastrophique défaite. Pourtant, bien que décapité et décimé, l'Ordre survécut. Il parvint même à défendre victorieusement sa forteresse de Malbork, à livrer à nouveau bataille à Koronowo. L'armée avait conservé son organisation et une partie suffisante de ses effectifs.

Grunwald a tranché le sort de la guerre, mais n'a pas imposé son sceau au règlement de celle-ci. À bien y regarder, les dispositions de la paix de Toruń, signée par les belligérants le 1^{er} février 1411, sont légères, comparées à l'étendue du désastre militaire. La Samogitie restait aux mains de la Lituanie, seulement tant que Jagellon et Witold vivaient ; la terre de Dobrzyń retournait à la Pologne – qui n'obtenait pas la Poméranie – et l'Ordre teutonique était astreint à payer des indemnités et les rançons de ses prisonniers. C'était tout. Il n'est pas douteux que les Teutoniques aient été satisfaits à l'issue de tels accords de paix⁵⁵¹.

Les conséquences psychologiques furent les plus lourdes : pour la première fois depuis la grande révolte prussienne de 1260-1283, l'Ordre eut vraiment besoin de secours. La défaite d'un jour brisait une image séculaire : les Teutoniques n'étaient donc pas invincibles et leur déroute faisait douter de la justesse de leur cause. À partir de 1410, le nombre des nobles européens venus accomplir le voyage de Prusse commença à fléchir de manière sensible.

Les dégâts matériels furent sévères : les arsenaux étaient vides, les troupeaux de chevaux décimés, les caisses du trésor en partie épuisées par les frais de la guerre et les conditions imposées par le vainqueur. Il s'ensuivit une réelle crise financière. Toutefois, l'économie de l'Ordre ne subit pas de déclin catastrophique et continua même de se développer, grâce à ses exportations en direction de l'Europe occidentale, en étroite liaison avec le commerce de la Baltique⁵⁵².

L'Ordre vit sa domination sociale remise en cause, d'autant que les villes renâclèrent devant la hausse de la pression fiscale. La nécessaire sanction exercée contre les « traîtres », ceux qui avaient rejoint le camp polonais, laissa de profondes rancœurs au sein de la société et lézarda l'équilibre politique dont l'Ordre tirait son autorité. La nation prussienne

naissait. De même, autant il est difficile de parler, avant 1409, d'un sentiment anti-teutonique dans la population polonaise – sentiment qui avait pourtant été fort dans les années 1320-1339 –, autant cette animosité prit vigueur après la Grande Guerre.

L'affrontement entre les adversaires s'élargit à toute l'Europe ; l'Ordre y perdit sa marge de manœuvre. On porta à Constance sur le devant de la scène les griefs des uns et des autres. La maladresse de Falkenberg et l'habileté de Paul Vladimir firent du concile un nouvel échec pour un Ordre dont la légitimité de la présence en Prusse n'était plus incontestable. La Pologne avait gagné une stature internationale qui la rendait maîtresse du jeu. Grunwald marque le point de départ d'un processus, celui du déclin de la puissance teutonique entre les rives de la Vistule et de la Baltique, accompagné de la montée en puissance d'autres acteurs, slaves, baltes et scandinaves : les États évinçaient la corporation religieuse.

La bataille ne fit pas encore basculer l'équilibre des forces ; celui-ci ne pencha en faveur de la Pologne qu'à partir de 1422. Mais l'Ordre se heurtait à un problème insoluble : justifier son existence, légitimer sa présence, bref, persévérer dans son être missionnaire, alors que la Lituanie n'était plus païenne. En faisant le choix de la guerre en 1409, Ulrich de Jungingen commit sans doute une erreur fatale, que même une victoire sur le terrain n'aurait pu effacer.

Curieuse bataille en définitive, décisive, dont la portée immédiate fut rabotée par la suite des événements, mais qui eut de profondes répercussions à distance. L'Ordre, pour la première fois depuis son arrivée en Prusse, signait un traité où il reconnaissait sa défaite. Le « nimbe de l'invincibilité » avait disparu⁵⁵³. Le choc de sept heures dans la plaine de Grunwald avait changé bien des choses, ébranlé des structures en place depuis plus d'un siècle. Les contemporains le comprirent, qui parlèrent tous de la « Grande Bataille ».

NOTES

Notes de liminaire. « Victoire sur le passé »

- [1-](#) Proclamation du Général Hindenburg aux soldats de la 8^e armée, le 1^{er} septembre 1914. Toutes les traductions sont de mon fait.
- [2-](#) D. E. Showalter, *Tannenberg. Clash of empires, 1914*, Washington, 2004 ; B. Tuchman, *August 1914*, Francfort, 2004.
- [3-](#) H. Boockmann, *Deutsche Geschichte im Osten Europas – Ostpreußen und Westpreußen*, Berlin, 2002, p. 54.
- [4-](#) E. Ludendorff, *Meine Kriegserinnerungen*, Berlin, 1919, p. 44.
- [5-](#) H. Afflerbach (dir.), *Kaiser Wilhelm II. als Oberster Kriegsherr im Ersten Weltkrieg. Quellen aus der militärischen Umgebung des Kaisers 1914-1918*, Munich, 2005, p. 148.

Notes de l'introduction

- [6-](#) J. Petrus, *The Token of a magnificent Victory. To mark the six-hundredth Anniversary of the Battle of Grunwald*, Exhibition Guide, Cracovie, 2010, p. 5.
- [7-](#) S. Józwiak, *Na Tropie...*, 2005, p. 29.
- [8-](#) K. Kwiatkowski, « Wyprawa letnia 1410 roku », in S. Józwiak et alii, *Wojna polski...*, 2010, p. 238-563, surtout p. 384-472.
- [9-](#) *SV*, p. 9-12.
- [10-](#) Cf. S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 153.
- [11-](#) *in bello apud illud dictum Veirtichhube et quendam villam nuncupatam Gruenvelti*, Nécrologe de Maastricht, *SRP*, III, p. 317, n. 2.
- [12-](#) *Archivum Glowne Akt Dawnych*, Pg Uk n° 52, 612, 619, 3267 (*in campo dicto Grunwald*) ; cf. S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 48, n. 84.
- [13-](#) C'est également l'avis des auteurs de *Wojna polski...*, 2010, p. 753.

Notes du chapitre premier

- [14-](#) *AFT*, p. 300.
- [15-](#) S. M. Kuczyński, *Wielka Wojna...*, 1980, p. 257-258.
- [16-](#) S. Józwiak et J. Trupinda, *Organizacja i życia na zamku krzyżackim w Malborku w czasach wielkich mistrzów (1309-1457)*, Malbork, 2^e éd., 2011.
- [17-](#) W. Paravicini, *Die Preussenreisen des europäischen Adels*, 2 vol., Sigmaringen, 1989-1995.
- [18-](#) Texte du traité dans S. Kutrzeba et W. Semkowicz, *Akty Unii Polski z Litwą*, Cracovie, 1932, n. 1.
- [19-](#) H. Boockmann, *Der Deutsche Orden. Zwölf Kapitel aus seiner Geschichte*, Munich, 1982, p. 176-177.
- [20-](#) Witold fut à nouveau soutenu par l'Ordre dans ses campagnes contre Nowgorod et Moscou (1404 et 1408).
- [21-](#) *SV*, p. 31-40.
- [22-](#) S. Ekdahl, « Ulrich von Jungingen », in U. Arnold (dir.), *Die Hochmeister des Deutschen Ordens*, Marbourg, 1998, p. 106-112.
- [23-](#) *Im Kampf für deutsches Wesen, deutsches Recht starb hier der Hochmeister Ulrich von Jungingen am 15. Juli 1410 den Heldentod*.
- [24-](#) *AFT*, p. 300 ; *Posilge, ibid.* ; S. Józwiak et alii, *Wojna polski...*, 2010, p. 117-563.
- [25-](#) S. Józwiak et A. Szweda, *Wojna polski...*, 2010, p. 55.
- [26-](#) Le 17 juillet, à l'assemblée de Łęczycza, la Pologne avait décidé d'aider la Samogitie (Długosz, X, p. 29 ; *CEV*, n° 498, p. 223-235).

27- Analyse de la lettre dans Z. H. Nowak, « Akt rozpoczynajaci "wielka wojne". List wypowiedni wielkiego mistrza Ulrika von Jungingen 6 sierpnia 1409 r. », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, 1976, n° 1, p. 78-84.

28- Długosz, X, p. 30. Si l'Ordre a envahi la terre de Dobrzyń le jour où Jagellon recevait la déclaration de guerre, on ne peut dire qu'il ait laissé aux Polonais le temps de respirer... ce qui incite sans doute les sources proches des Teutoniques à placer l'attaque le 15 (*AFT*, p. 301) voire le 16 (*Posilge*, p. 301).

29- *Posilge*, p. 302 ; Długosz, X, p. 31.

30- S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 120-136 ; K. Grażawski, « Die erste Phase... », 2010, p. 69-78.

31- *Posilge*, p. 302.

32- L. Kajzer, S. Kolodzieski et J. Salm, *Leksykon zamków w Polsce*, Varsovie, 2004.

33- Długosz, X, p. 31.

34- *AFT*, p. 302.

35- *Ibid.*, p. 305.

36- A. F. Grabski, *Polska w opiniach Europy Zachodniej XIV-XV w.*, Varsovie, 1968, p. 225-236.

37- Ed. A. K. Koppmann, *Die Reccesse und andere Akten der Hansetage von 1256-1430*, Bd. V, Leipzig, 1880, (réimpr. Hildesheim/New-York, 1975), n° 639, p. 492 sq.

38- Le 26 janvier 1410, l'empereur l'informa que les partisans des Teutoniques présents à Heidelberg avaient fait échec à la mission polonaise (OBA, n° 1249).

39- *Posilge*, p. 307.

40- Długosz, X, p. 44 ; S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 211.

41- *SV*, n° 77.

42- *AFT*, p. 312.

43- S. Józwiak *et alii*, *Wojna polski...*, 2010, p. 751.

44- Długosz, XI, p. 53-54.

45- Długosz, XI, p. 56 ; S. Józwiak *et alii*, *Wojna polski...*, 2010, p. 752-753.

46- Sur ce qui suit : S. Ekdahl, « Die Söldnerwerbungen... », 2010.

47- OBA, n° 1276 ; S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 213.

48- OBA, n° 1250, cf. S. Józwiak, *Wywiad i kontrwywiad*, 2004, p. 16, 197 et 203-204.

49- S. Ekdahl, *Das Soldbuch*, Teil II, 2010, p. 8.

50- Długosz, XI, p. 61-62.

51- *Ibid.*, p. 62.

52- *SV*, n° 82.

53- Długosz, XI, p. 63.

54- *Tartarorum imperatore trecentos tantummodo Tartaros habente, ibid.*, p. 64.

55- *CC*, p. 16.

56- Długosz, XI, p. 63.

57- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982.

58- H. Gollub, « Die Schadenbücher des Deutschen Ordens », *Altpreuussische Forschungen*, I, 1924, p. 143 sq.

59- *OF*, n° 258 (éd. S. Ekdahl, *Das Soldbuch...*, 1988).

60- *Codex epistolaris Vitoldi Magni Ducis Lithuaniae 1371-1430*, éd. A. Prochaska, Cracovie, 1882.

61- *Cronica conflictus...*, éd. Z. Cielichowski, Poznan, 1911. Nicolas Trąba (1358-1422) fut vice-chancelier du roi de 1403 à 1412, avant de devenir archevêque de Gniezno (1412-1422). Cette chronique pose divers problèmes dont on trouvera l'exposé dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 139-148 : il est possible qu'elle dérive d'un journal de campagne tenu par Nicolas Trąba. A. Nadolski (« Rozważania... », 1980, p. 447) proposa de l'attribuer à Zbigniew Oleśnicki, notaire de la chancellerie et futur évêque de Cracovie (1423).

62- Il se fait l'écho de la rupture « récente » de fidélité des villes qui avaient accepté de passer sous la domination polonaise après la bataille (p. 31).

63- Synthèse du débat in S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 141-142 et 262-266.

64- Ed. A. Bielowski, *MPH*, II, Varsovie, 1872, p. 880-896 ; discussion in S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 153-154. Voir aussi M. Błaziak, « Miscellanea Grundwaldskie », in U. Borkowska, *Uniwersalizm i regionalizm w kronikarstwie Europy Środkowo-Wschodniej*, Lublin, 1996, p. 216-232.

65- *AFT, SRP*, III, p. 315.

66- ... dominus magister nimio zelo motus in nocte [...] ivit cum exercitu suo ea nocte quattuor milliarum..., *ibid.*, p. 315.

67- *SRP*, III, p. 79-388, ici p. 315. Posilge est mort vers 1405 ; on ne sait rien de son continuateur.

68- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 195. Les autres sources proches de l'Ordre sont minces, et ne fournissent que des indications partielles, sur le nombre des morts (nécrologe de la commanderie de Maastricht, *SRP*, III, p. 317), sur quelque détail du combat (*Jüngere Hochmeisterchronik, SRP*, V, p. 124) ou sur la cruauté des Tatars [*Relation de Jakob Twinger von Königshofen* (1346-1420), éd. C. Hegel, *Chroniken der deutschen Städte*, t. 9, 1871, p. 913-914. Twinger était doyen du chapitre Saint-Thomas de Strasbourg].

69- Traduction allemande in S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 351-353 ; la chronique est présentée p. 344-351.

70- Peut-être ce texte fut-il composé à partir d'un rapport envoyé à Novgorod par Witold (*SRP*, III, p. 442 : texte russe et traduction allemande). Sur ces chroniques : J. Radziszewska, « *Echa bitwy grunwaldskiej...* », 1960.

71- *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. M. Bellaguet, Paris, 1842, rééd., Paris, 1994, vol. IV, p. 334-337 ; *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, éd. L. Douët-d'Arceq I-IV, Paris, 1857-1862 ; vol. II, p. 75-77.

[72](#)- Lascari, prévôt de Włocławek, fut chancelier royal en 1396-1397, puis diplomate en Prusse et en Hongrie. Il acheva sa carrière comme évêque de Poznan (1414-1426). On ne dispose que d'une copie de la deuxième partie du discours, tombée aux mains des Teutoniques et transmise au grand maître (OBA, n° 1633 ; éd. S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 297-307).

[73](#)- *Propositio Polonorum contra Ordinem*, éd. A. Prochaska, *CEV*, p. 1001-1018. Le rédacteur du texte est inconnu ; des avis divergents l'attribuent tantôt à Nicolas Traba, tantôt au grand juriste Paul Vladimir. *Propositio et responsio Ordinis contra Propositionem Polonorum*, éd. A. Prochaska, *ibid.*, p. 1024-1033 (S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 213-215 et 219-221).

[74](#)- *SRP*, IV, p. 239-240

[75](#)- *SRP*, IV, p. 219.

[76](#)- Texte dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 247.

[77](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, p. 249 ; *SRP*, IV, p. 233.

[78](#)- Cod. Ms. Theol 207 (datant sans doute de 1516-1519).

[79](#)- Cod. Chig. Q. II, 51 ; éd. *SRP*, IV, p. 235-239.

[80](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976.

[81](#)- Ainsi Nicolas de Ryńsk portait la bannière de la cité de Culm, dont les *ductores* étaient Janus Orzechowski et Conrad de Ropkow (S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 178-179).

[82](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht*, 1982, p. 320-369 ; M. J. Hoffmann, « Z historii badań archeologicznych w rejonie pól grunwaldzkich », in J. Gancewski, *Krajobraz Grunwaldzki*, 2009, p. 143-152.

[83](#)- R. Odój, « Sprawozdanie... », 1960, p. 228-229.

[84](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, note 23, p. 365.

[85](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 48-49.

[86](#)- M. Prietzel, *Kriegführung...*, 2006, p. 51.

[87](#)- *Ibid.*, p. 362.

[88](#)- B. Cetera, « Bitwa Grunwaldska... », 1968, p. 199-231, surtout p. 202-203, 207-208, 221, 224, 226-227.

[89](#)- Ph. Richardot, *Végèce et la culture militaire au Moyen Âge*, Paris, 1998 ; A. Settia, *De re military : pratica e teoria nella Guerra medieval*, Rome, 2008.

[90](#)- En Europe orientale, on ne connaît qu'un manuscrit originaire de Prague (XV^e ou XVI^e siècle, Prague, Univ. Kn., 2369, f° 64-103). On peut en outre disposer d'un exemplaire de Végèce et ne pas l'avoir lu.

[91](#)- K. Kwiatkowski conclut en ce sens (*Wojna polski...*, 2010, p. 406-407). Długosz connaissait de nombreux auteurs antiques : Salluste, Tite-Live, Florus... (cf. W. Semkowicz-Zarembina, « *Elementy humanistyczne redakcji Annalium Jana Długosza* », in J. Gabarcik (éd.), *Medievalia*, 1960, p. 235-253, ici p. 236-241 et 246-251).

[92](#)- J. Lendon, *Soldats et fantômes*, Paris, 2009, p. 337.

Notes du chapitre 2

[93](#)- Sun Tzeu, *L'Art de la guerre*, Paris, 1972, p. 176.

[94](#)- Présentation du problème dans S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 144-150.

[95](#)- Caspar Schütz, *Historia rerum prussicarum*, Zerbst, 1592 (rééd., Hildesheim, 2006).

[96](#)- Lettre du Conseil de Toruń à une ville alliée (23 octobre 1410), citée par K. Gorski, *Jana Długosza Banderia Prutenorum*, Varsovie, 1958.

[97](#)- « Militares et cives districtus et civitatis Elbingensis », *Banderia*, f° 12v, cf. S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 26.

[98](#)- *Posilge*, p. 217.

[99](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 176.

[100](#)- *La Chronique d'Enguerrand...*, p. 75-77.

[101](#)- L. Weber, *Preussen vor 500 Jahren*, Danzig, 1878, p. 651.

[102](#)- K. Heveker, *Die Schlacht bei Tannenberg*, Berlin, 1906, p. 28 et 34 ; S. Kujot arriva au même résultat, tout en précisant la répartition entre Polonais et Lituanais (« [Rok 1410] Wojna », 1910, p. 82).

[103](#)- C. Krollmann, *Politische Geschichte des Deutschen Ordens*, Königsberg, 1932, p. 91.

[104](#)- S. M. Kuczyński, *Wielka Wojna*, 1980, p. 622 ; critique de S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 148.

[105](#)- *The Token of a Magnificent Victory*, 2010, p. 9.

[106](#)- M. Grzegorz, « Możliwości mobilizacyjne rycerstwa pomorskiego w dobie Grunwaldu », in J. Gancewski (dir.), *Krajobraz Grunwaldzki*, 2009, p. 135-142.

[107](#)- Długosz, XI, p. 88-93.

[108](#)- S. Ekdahl, 1976, p. 212.

[109](#)- La proportion entre chevaliers et archers était en moyenne de un à trois selon A. Nadolski (« Les combattants polonais... », 1991, p. 153).

[110](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 260.

[111](#)- *Ibid.*, p. 264.

[112](#)- J. Sarnowsky, *Die Wirtschaftsführung des Deutschen Ordens in Preussen*, Cologne, 1993, p. 406. Ce montant est un minimum car on ne dispose pas de tous les comptes.

- [113](#)- S. Ekdahl, *Das Soldbuch...*, 1988, p. 9.
- [114](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 180, 186, 190, 192 et 196. La *Banderia* n'est pas très précise à propos des mercenaires. Ainsi, elle ne mentionne pas leur présence sous la bannière de Człuchów, alors que la commanderie était le point de rassemblement de ces soldats !
- [115](#)- *Ibid.*, p. 194 et 182.
- [116](#)- *Ibid.*, p. 216, 226, 240.
- [117](#)- Celle de Misnie (?), cf. S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 246.
- [118](#)- OBA, n° 1123 : *Ouch ist irre eyn teils, dy do nicht by unsir bannyr blyben und ouch nicht gehorsam wellen syen...*
- [119](#)- S. Ekdahl, « Polnische Söldnerwerbungen... », 2011, p. 121-134.
- [120](#)- *Posilge*, p. 314-315.
- [121](#)- Witold, réputé païen, avait plus de mal à recruter des mercenaires, aussi passa-t-il par l'intermédiaire de Jagellon, lui remettant 20 000 gros d'argent pour qu'il se charge de l'opération [cf. une lettre du commandeur de Ragneta au maréchal de l'Ordre, en date du 30 mai 1410 (OBA, n° 1288) ; voir S. Ekdahl, « Die Söldnerwerbungen... », 2010, p. 94, note 21]. La somme correspond à environ 30 000 marcs prussiens ou 60 000 florins hongrois et permet de recruter 3 750 hommes pour deux mois, à raison de 24 florins mensuels pour une « lance » (S. Ekdahl, « Ein Brief... », 1999, p. 239 et 240, n. 54).
- [122](#)- *AFT*, p. 314.
- [123](#)- Długosz, XI, p. 89, 92. Ces Tchèques sont regroupés dans les bannières n° 4, 49 et 50 ; cf. W. Rautenberg, *Böhmische Söldner...*, 1953.
- [124](#)- Długosz, XI, p. 90 et 92.
- [125](#)- Lettre du commandeur de Pokrzywno au grand maître (OBA, n° 1248).
- [126](#)- *AFT*, p. 304.
- [127](#)- OBA, n° 1294.
- [128](#)- Lucas David, *Preussische Chronik*, éd. E. Hennig et D.-F. Schütz, 8 vol., Königsberg, 1812-1817, vol. 8, p. 202-203.
- [129](#)- OBA, n° 1248.
- [130](#)- S. Ekdahl, *Soldbuch*, Teil II, 2010, p. 10.
- [131](#)- Długosz, XI, p. 57-58.
- [132](#)- *Idem*, p. 57 (voir les notes 96-100, p. 242).
- [133](#)- OBA, n° 1286. Selon S. M. Kuczyński, le nombre des mercenaires dépassait largement celui des 1 500 combattants fournis par Sokol de Lamberg (*Wielka wojna...*, 1980, p. 264).
- [134](#)- *SRP*, III, p. 428.
- [135](#)- OBA, n° 1270 (éd. S. Ekdahl, « Ein Brief... », 1999, p. 242-247).
- [136](#)- *CC*, p. 27 ; Długosz, XI, p. 111. Voir aussi la lettre pontificale d'indulgence pour Zbigniew Oleśnicki en 1423 (*Bullarium Poloniae, litteras apostolicas aliaque monumenta Poloniae Vaticana continens*, IV, 1417-1431, éd. I. Sułkowska-Kuraś et S. Kuraś, Rome/Lublin, 1992, n° 1175, p. 214). L'épisode est aussi rapporté par Długosz dans sa vie de Zbigniew Oleśnicki, rédigée peu après la mort du cardinal en 1455 (*Vita Sbigneij cardinalis et episcopi Cracoviensis*, in *Joannis Dlugossii Senioris Canonici Cracoviensis Opera Omnia*, éd. A. Przewdziecki, I, p. 551-557).
- [137](#)- A. Nadolski, « Remarques sur l'art militaire... », 1991 ; *idem*, « Les combattants polonais... », 1991 ; A. Nowakowski, « Arms and armour... », 1994 ; *idem*, *Technika wojskowa...*, 2000 ; M. Bogacki, *Broń wojsk polskich...*, 2009, p. 201-397.
- [138](#)- A. Nowakowski, « Arsenaly zamków... », 1986.
- [139](#)- S. Ekdahl, « Das Pferd... », 1991.
- [140](#)- A. Nadolski, « Les combattants polonais... », 1991, p. 158.
- [141](#)- Elle est en évidence dans la peinture de saint Maurice figurant dans la *Banderia Prutenorum* (S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 277).
- [142](#)- Cl. Gaier, « Quelques particularités de l'armement des chevaliers teutoniques dans le bailliage de Germanie inférieure aux XIV^e et XV^e siècles », in *Armes et combats...*, T. I, 1995, p. 151-158.
- [143](#)- S. Ekdahl, « Die Armbrust... », 1992, p. 22-24 et 38-43.
- [144](#)- V. Serdon, *Armes du Diable*, Rennes, 2005.
- [145](#)- S. Ekdahl, « Horses and Crossbows... », 1998.
- [146](#)- Du moins à courte distance, car à distance trop longue il faut faire une contre-visée pour empêcher le carreau de tomber au sol trop tôt.
- [147](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 144, note 42. B. Schnerb estime à plus de 40 % la proportion de gens de trait dans les troupes bourguignonnes en 1417 (*Bulgnéville 1431*, Paris, 1993, p. 62).
- [148](#)- Faute d'avoir le dosage idéal de soufre, salpêtre et charbon de bois, la poudre s'enflammait souvent lentement.
- [149](#)- V. Schmidtchen, *Die Feuerwaffen des Deutschen Ritterordens bis zur Schlacht bei Tannenberg*, Lunebourg, 1977, p. 28, 31, 36 ; *Grosses Ämterbuch*, éd. W. Ziesemer, Wiesbaden, 1921, p. 7, 132 et 433.
- [150](#)- *Grosses Ämterbuch*, p. 79 ; V. Schmidtchen, *ibid.*, p. 28.
- [151](#)- V. Schmidtchen, *ibid.*, p. 75-78 (les fûts sont en bronze avec 90 % de cuivre et 10 % d'étain).
- [152](#)- *Marienburg Ämterbuch*, éd. W. Ziesemer, Dantzig, 1916, p. 511 ; V. Schmidtchen, *ibid.*, p. 54-55.
- [153](#)- V. Schmidtchen, *ibid.*, p. 47.
- [154](#)- *Marienburg Ämterbuch*, p. 587 ; V. Schmidtchen, *ibid.*, p. 47.
- [155](#)- Un autre corps spécialisé est en voie de constitution, celui du génie, illustré par le célèbre Iaroslav, créateur du formidable pont de bateaux sur la Vistule.

[156](#)- « La répartition des gens d'armes à cheval en trois batailles » fut de règle au Moyen Âge, constituant un procédé « hérité des Grecs et des Byzantins » (Cl. Gaier, « La bataille de Steppes », in *Armes et combats...*, T. I, 1995, p. 15-25).

[157](#)- F. Lot, *L'Art militaire et les armées au Moyen Âge*, T. II, Paris, 1947, p. 97-101. Le nombre des cavaliers est à distinguer de celui des lances, qui comportent des piétons.

[158](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, note n° 73, p. 22.

[159](#)- La *Banderia Prutenorum* ne permet ni d'évaluer les effectifs, ni la répartition des troupes. Il n'est donc pas possible de savoir où était placée chaque bannière ni quelle était leur importance respective. Dans ses *Annales*, Długosz dresse la liste des bannières des deux camps, mais sans donner de renseignements d'ordre tactique.

[160](#)- B. Cetera, *Bitwa Grunwaldzka*, 1968, p. 216 et 218.

[161](#)- OBA, n° 1132.

[162](#)- Długosz, XI, p. 69.

[163](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 83-90. K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 407-408. A. Nadolski estimait à trois kilomètres la longueur des lignes de l'armée polonaise (*Grunwald*, 1990, p. 147). K. Kwiatkowski (*Wojna polski...*, 2010, p. 408, note 820) pense qu'elle ne s'élevait pas à plus de 700 m sur une profondeur d'environ 400 m (cf. aussi B. Cetera, *Bytwa Grunwaldzka*, 1968, p. 216). À Azincourt, les 12 000 à 25 000 hommes dirigés par le connétable Charles d'Albret se déployaient sur 1 500 m.

[164](#)- Długosz, XI, p. 88-89.

[165](#)- Posilge, p. 316.

[166](#)- Cl. Gaier, « La valeur militaire des Templiers », in *Armes et combats*, T. I, 1995, p. 47-56, ici p. 52.

[167](#)- E. Weise, *Die Staatsschriften...*, 1970, p. 106-109.

[168](#)- Długosz, XI, p. 72.

[169](#)- On ajoute souvent une partie à fonction décorative qui prolonge l'un des angles, en forme de pointe.

[170](#)- La règle de l'Ordre stipule que l'abandon de la bannière est le quatrième des crimes les plus graves que l'on puisse commettre (Statuts, § 39, éd. M. Perlbach, *Die Statuten des Deutschen Ordens*, Halle, 1890, p. 86).

[171](#)- Les peintures murales du château de Lochstedt (vers 1390) montrent les gonfanons du grand maître et du maréchal et les bannières des trois autres grands dignitaires, l'hospitalier, le grand commandeur et l'intendant (S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, illustrations VIII et X, p. 32-33) ; C. Steinbrecht, *Schloss Lochstedt und seine Malereien. Ein Denkmal aus des Deutschen Ritterorden Blütezeit*, Berlin, 1910, p. 20-26.

[172](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, respectivement p. 275, 177 et 169. La bannière du roi de Pologne portait une aigle blanche aux ailes déployées.

[173](#)- S. Józwiak, « Wywiad i kontrwywiad... », 2003 ; *idem, Wywiad i kontrwywiad...*, 2004 ; *idem, Na tropie...*, 2005.

[174](#)- OBA, n° 641.

[175](#)- OBA, n° 27926, 1108 et 28 557. À Inowrocław stationnaient 150 hommes d'armes renforcés par des contingents hongrois et tchèques ; à Nakel les fossés étaient remplis d'eau et les murailles restaurées.

[176](#)- S. Józwiak, « Die Spionage zur Zeit des Polnisch-Litauischen Krieges gegen den Deutschen Orden 1409-1411 » (je remercie Sławomir Józwiak de m'avoir transmis son article avant parution). L'Ordre aurait même acheté le burgrave de la ville, selon Długosz (X, p. 32).

[177](#)- OBA, n° 1241.

[178](#)- S. Józwiak, *Wywiad I kontrwywiad...*, 2004, p. 258.

[179](#)- OBA, n° 1269 (ce rapport date peut-être en réalité de 1414 ; il aurait été rédigé *a posteriori* pour dédouaner le commandeur de l'échec militaire).

[180](#)- OBA, n° 1279 ; S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 217.

[181](#)- OBA, n° 1288.

[182](#)- OBA, n° 1309.

[183](#)- S. M. Kuczyński, *Wielka wojna...*, 1980, p. 310 et 343.

[184](#)- OBA, n° 1291.

[185](#)- OBA, n° 1310.

[186](#)- OBA, n° 1305.

[187](#)- OBA, n° 1307.

[188](#)- OBA, n° 1313 ; il est possible que cette lettre ait en fait été rédigée en 1414 pour les mêmes raisons vues pour OBA, n° 1269.

[189](#)- OBA, n° 1314 ; S. Józwiak, *Wywiad I kontrwywiad...*, 2004, p. 103.

[190](#)- OBA, n° 1315.

[191](#)- OBA, n° 1317.

[192](#)- Affluent rive gauche de la Świsłocza, près de la frontière entre la Pologne et l'actuelle Biélorussie, à l'est de Białystok.

[193](#)- Elle devra être le 20 près de la Rudnik (affluent rive droite du Narew, à 40 km au sud-est de Białystok), le lendemain à Bielsk, avant de rallier Drohiczyn sur le Bug (autre affluent du Narew) le 23.

[194](#)- S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 230-231. Le récit de Jokol révèle que Witold était beaucoup plus proche de la frontière de la principauté teutonique qu'on ne le pensait jusque-là (S. Józwiak, « Na tropie... », 2005, p. 35 ; comparer avec S. M. Kuczyński, *Wielka Wojna...*, 1980, p. 337 et la carte 3).

[195](#)- OBA, n° 1327 ; S. Józwiak, « Wywiad i kontrwywiad... », 2003, p. 270.

[196](#)- Długosz, XI, p. 65-67. Cette ultime tentative de compromis échoua : Jagellon se refusa d'ailleurs à déterminer le lieu d'une éventuelle rencontre avec le grand maître, car il ne pouvait indiquer quel itinéraire prendrait son armée les jours suivants...

[197](#)- S. Józwiak regrette que l'on ne dispose que de maigres informations sur la plupart de ces hommes (*Na tropie...*, 2005, p. 37), preuve peut-être de leur excellence professionnelle...

[198](#)- Dans une lettre adressée au grand maître, le commandeur de Pokarmin signale l'arrestation de trois espions polonais à Toruń (26 janvier 1410, OBA, n° 1250 ; S. Józwiak, *Na tropie...*, 2005, p. 80 avec une photo du document).

[199](#)- *CEV*, n° 483 ; *Kodeks dyplomacyjny Litwy*, éd. E. Raczinski, Wrocław, 1845, n° 8, p. 145-146.

[200](#)- On connaît une tentative de désinformation menée par le commandeur de Königsberg et visant à ralentir l'action de Witold (OBA, n° 1101) ; S. Józwiak, *Wywiad i kontrwywiad...*, 2004, p. 223.

[201](#)- S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 177-237 ; résumé dans S. Józwiak, *Na tropie...*, 2005, p. 36.

[202](#)- OBA, n° 1311.

[203](#)- Długosz, XI, p. 61-62 ; S. Józwiak, *Wojna polski...*, 2010, p. 237.

[204](#)- Długosz, XI, p. 67-68.

[205](#)- *Ibid.*, p. 68.

[206](#)- S. Józwiak, *Na tropie...*, 2005, p. 36.

Notes du chapitre 3

[207](#)- *AFT*, p. 315.

[208](#)- Długosz, XI, p. 74.

[209](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 340.

[210](#)- F. L. Freiherr von Schroetter, *Karte von Ost-Preussen nebst Preussisch Lithauen und West-Preussen nebst dem Netzdistrict* (1/150 000), Berlin, 1812.

[211](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 311 (Staatsarchiv Königsberg, Domänen-Karten der Regierung Königsberg, n° 2545).

[212](#)- L'une des cartes les plus utiles est celle au 1/200 000 : *Województwo plockie okolo 1578*, éd. S. Herbst (I. Gieysztorowa et alii, *Atlas historyczny Polski*, Ser. A, n° 2, Varsovie, 1958).

[213](#)- Description de l'itinéraire dans Długosz, XI, p. 67-73.

[214](#)- *CC*, p. 16-17 ; Długosz, XI, p. 68.

[215](#)- *CC*, p. 17.

[216](#)- *CC*, p. 18 ; Długosz, XI, p. 71 (*mos bellatorum*).

[217](#)- *CES*, II, 45.

[218](#)- *Posilge*, p. 315.

[219](#)- Le conseil comportait le maréchal Frédéric de Wallenrode, le grand commandeur Conrad de Liechtenstein et seize commandeurs, dont ceux d'Elbing, Toruń, Gniez, Niezawa, Tuchola, Starogród, Kowalewo, Grudziądz, Pokrzywno, Brodnica et Człuchów.

[220](#)- Długosz, XI, p. 75.

[221](#)- *Ibid.*, p. 73.

[222](#)- *Opportuit ergo regem reverti viceversa et praedictum flumen ab exordiis ejus circumire* (*CC*, p. 19).

[223](#)- Długosz, XI, p. 78.

[224](#)- *Ibid.*

[225](#)- *Ibid.* La *Cronica conflictus* (p. 19) fournit la même indication. Le mille utilisé dans les sources est le mille allemand ou polonais, qui vaut environ 8 km.

[226](#)- Długosz, XI, p. 80.

[227](#)- *Ibid.* ; *CC*, p. 18.

[228](#)- *CC*, p. 18 ; Długosz, XI, p. 81 : *exercitum suum movens et ad castrum Brathian perveniens illic stativa ponit [...] duodecim pontes supra flumen Drwanca, quibus exercitus suus traduci posset, fieri ordinat.*

[229](#)- Długosz, XI, p. 81. « Il faut souligner que cette manœuvre avait clairement un caractère défensif », écrit K. Kwiatkowski (*Wojna polski...*, 2010, p. 371-372).

[230](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 372.

[231](#)- Analyse minutieuse par K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 358-384.

[232](#)- *domino Ulrico de Jungingen magistro cum eius exercitu existente prope Lauterberg* (*AFT*, p. 314) ; K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 381, note 718.

[233](#)- *Posilge*, p. 315.

[234](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 372. Dans un échange de correspondance que j'ai eu avec lui (18 décembre 2011), Sven Ekdahl juge que l'on ne peut avoir de certitude sur l'emplacement du camp des Teutoniques : « Habe ich keine schlüssige Antwort auf die Frage, wo sich das Lager des Ordensheeres vor dem nächtlichen Marsch zum Schlachtfeld befunden hat. Wir wissen nur, dass es sich im Land Löbau etwa 25 bis 30 km vom Schlachtfeld befunden hat. »

[235](#)- Długosz, XI, p. 82.

[236](#)- Długosz, XI, p. 83.

[237](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 375, note 690 ; OBA, n° 28792.

[238](#)- *intussu regis* (Długosz, XI, p. 83). Długosz explique que c'est par crainte d'une inutile fatigue que Jagellon aurait interdit de lancer un assaut contre la cité.

[239](#)- Długosz, XI, p. 84.

[240](#)- *Dopelnienie szamotulskie Rocznika Traski*, éd. MPH, t. II, 1872, p. 861-871 ; *SRP*, III, p. 724.

- [241](#)- Dlugosz, XI, p. 84.
- [242](#)- AFT, p. 315.
- [243](#)- Posilge, p. 315.
- [244](#)- CEV, p. 233-246, ici p. 237 ; texte dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 219.
- [245](#)- *Propositio et Responso...*, S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 219, note 47.
- [246](#)- B. Cetera, *Bitwa grunwaldzka...*, 1968, p. 207 ; K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 382.
- [247](#)- *Idem*, XI, p. 83 : *et in planicie camporum supra lacum medio pene militari a Dambrowno vocatum Dambrowski iezioro locat stativa, solari die illo plus solito estuante caumate.*
- [248](#)- AFT, p. 314 : *Finxit tentoria sua non longe a civitate Gilgenborg prope campum, qui dicitur Virzighuben.* Sur la valeur de ce texte : J. Wenta, *Studien zur Ordensgeschichtsschreibung am Beispiel Preussens*, Toruń, 2002, p. 79 et 236. Cette remarque fut négligée car elle ne cadrerait pas avec la vision traditionnelle (S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 33-34). Le nécrologe de Maastricht parle pourtant aussi des Teutoniques tombés « près de Vierzighufen et Grunwald » (*apud illud dictum Veirrichhube et quendam villam nuncupatam Gruenvelt, SRP*, III, p. 317 note 2) ; la chronique de Magdebourg (*SRP*, III, p. 415) situe la bataille sur le champ de Vierzighufen (*in campo quatuor mansorum*), ce qui est faux, mais significatif du rôle que des sources de l'Ordre ou proches de lui attribuent à ce lieu dans les événements. Les cartes de Schrötter montrent qu'une route allait de la pointe sud du petit lac de Dąbrówno vers Wierzbica. Rien donc, estime S. Ekdahl, ne s'oppose à une marche de l'armée polonaise le 13 juillet au soir en direction de Wierzbica. Toutefois, remarque K. Kwiatkowski, une carte du XIX^e siècle ne constitue pas un indice suffisant de l'existence de cette route (*Wojna polski...*, 2010, p. 394).
- [249](#)- C'est la largeur donnée par la *Geometria Culmensis*, p. 22. Deux colonnes d'hommes en armes peuvent y marcher de front.
- [250](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 374, longue note n° 683.
- [251](#)- Cela dit, la durée du déplacement s'explique au moins en partie par la pause observée par Jagellon pour entendre la messe.
- [252](#)- K. Kwiatkowski ajoute que l'on a pu mettre à profit cette journée pour préparer la marche du 15 juillet (*Wojna polski...*, 2010, p. 396, n. 776).
- [253](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 381.
- [254](#)- Dans une lettre du 18 décembre 2011 adressée à l'auteur, S. Ekdahl conclut à la même incertitude : « Wann das Ordensheer von seinem unbekanntem Lager aufgebrochen ist, um den Feind zu überfallen, bzw. ihm entgegenzutreten, wissen wir nicht. Wir wissen auch nicht, wann der Entschluss vom Orden gefasst wurde, nicht zum feindlichen Lager bei Gilgenburg zu ziehen, sondern über Frögenau aufzumarschieren. »
- [255](#)- *Proposition et réponse...* (S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 220).
- [256](#)- Dlugosz, XI, p. 73.
- [257](#)- *Ibid.*, p. 83.
- [258](#)- CC, p. 19. L'orage nocturne avait frappé les deux armées, qui étaient fort proches : la *Chronique* dit que les campements et les tentes furent jetés à bas. Mais une note rajoutée en marge du manuscrit limite les dégâts au camp des Teutoniques !
- [259](#)- CC, p. 20.
- [260](#)- Dlugosz, XI, p. 86 ; il nuance plus loin en écrivant que l'orage avait été beaucoup plus violent dans le camp de l'Ordre que dans celui du roi (*ibid.*, p. 87).
- [261](#)- *Ibid.*, p. 85-86
- [262](#)- *Ibid.*, p. 86.
- [263](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 42-44.
- [264](#)- J. Mietelski, « Ścisie odtworzenie... », 1971 ; K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 744.
- [265](#)- Dlugosz ne précise pas la longueur de la marche ; les *Annales du Franciscain de Torun* parlent d'une marche nocturne de 4 milles (p. 315) ; le continuateur de Posilge estime le trajet à trois milles, nombre repris dans la *Proposition et réponse* (S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 220). Ulrich a sans doute emprunté la route allant de Zlotowo à Napronek, puis Marwald, avant d'arriver à Frygnowo.
- [266](#)- Dlugosz, XI, p. 87 : *Iam Prussie magister Ultricus de Iuningen in villagium Grunwald clade sua illum insigniturus pervenerat.*
- [267](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 43-44.
- [268](#)- CC, p. 20.
- [269](#)- J. Voigt, *Geschichte Preussens*, T. VII, p. 82-99.
- [270](#)- S. Kuczynski, *Wielka wojna...*, 1980, p. 366-368 ; A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 132-135 et 138.
- [271](#)- CC, p. 20.
- [272](#)- Dlugosz, XI, p. 86-87.
- [273](#)- *Ibid.*, p. 86.
- [274](#)- CC, p. 20.
- [275](#)- Dlugosz, XI, p. 86.
- [276](#)- *Ibid.*, XI, p. 87 ; S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 38, n. 36. N'importe quelle colline des environs peut être la bonne car toutes « donnent vers le lac » : il suffit à l'observateur de se placer en direction de ce dernier.
- [277](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 399.

Notes du chapitre 4

- [278](#)- Propos adressés à Jagellon et Witold par deux hérauts de l'Ordre teutonique (*Proposition des Polonais contre l'Ordre*, S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, p. 214).
- [279](#)- Six selon Dlugosz, XI, p. 87.

- [280](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 409.
- [281](#)- CC, p. 21-22.
- [282](#)- Dlugosz, XI, p. 88.
- [283](#)- CC, p. 22.
- [284](#)- *Ibid.* Sur les cris de guerre, M. Prietzel, *Kriegführung*, 2006, p. 66-70.
- [285](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 39.
- [286](#)- Dlugosz, XI, p. 105.
- [287](#)- *Wojna polski...*, 2010, p. 753.
- [288](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009 (la carte 10, p. 70, place les orientations du soleil sur un fond de carte du champ de bataille).
- [289](#)- Dlugosz, XI, p. 88-98, où les bannières sont présentées dans leur ordre de marche. Bien que le nombre de combattants par bannière ne soit pas connu, il est vraisemblable que l'Ordre était légèrement inférieur en effectifs à ses ennemis.
- [290](#)- Notamment celles de Gończa, de Sandomir, de Halicz et celles conduites par Zbigniew de Brzezia et Dobeslas d'Oleśnicki (K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 418, note 881).
- [291](#)- Aucune source ne nous renseigne sur les troupes placées à cette aile, pas plus d'ailleurs que sur les combats qui s'y déroulèrent ; pour A. Nadolski (« Rozważania... », 1980, p. 448), la bataille s'y serait passée sans fait majeur, d'où le silence des textes.
- [292](#)- Dlugosz, XI, p. 100.
- [293](#)- *Ibid.*, p. 99.
- [294](#)- *Ibid.*, p. 105.
- [295](#)- *Ibid.*, p. 99.
- [296](#)- Posilge, p. 316 (*dry stundin*).
- [297](#)- Dlugosz, XI, p. 88.
- [298](#)- CC, p. 22 ; Dlugosz, XI, p. 99. M. Prietzel souligne la fréquence de ces adoubs au XV^e siècle (*Kriegführung*, 2006, p. 247-258) ; Ph. Contamine en donne une liste dans *La Noblesse au royaume de France de Philippe le Bel à Louis XII*, Paris, 1997, p. 282.
- [299](#)- Selon Jean Lefèvre, avant Azincourt 500 hommes furent armés chevaliers (*Chronique*, éd. F. Morand, *Sources de l'Histoire de France*, 178, Paris, 2 T., 1876-1881, ici T. 1, p. 259).
- [300](#)- Dlugosz, XI, p. 99.
- [301](#)- La *Proposition et réponse* dit que les Teutoniques « attendirent jusqu'à midi » (S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 220).
- [302](#)- OBA, n° 2431.
- [303](#)- Kl. Militzer, « Das Problem der zwei Schwerter... », 2007. L'ensemble du dossier est exposé par S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, *passim*.
- [304](#)- SRP, III, p. 425-426.
- [305](#)- Les épées, déposées au trésor royal de Cracovie, rejoignirent en 1510 la pièce où se trouvait l'épée du couronnement ; elles sont signalées dans les inventaires jusqu'en 1632 ; après, on ne sait rien d'elles.
- [306](#)- Le roi reprit l'épisode en des termes forts proches, dans une lettre du 16 juillet adressée à l'évêque Albert Jastrzębiec, tout en usant de termes plus durs envers les Teutoniques, « assoiffés du sang » des Polonais innocents (SRP, III, p. 426-427). Albert Jastrzębiec (1362-1436), évêque de Poznan de 1399 à 1412 puis évêque de Cracovie (1412-1422) et archevêque de Gniezno (1422-1436), fit au XIV^e siècle plusieurs voyages à Rome en tant qu'ambassadeur du roi de Pologne et était familier de la Curie.
- [307](#)- CES, III, p. 498-499 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 213-214. L'homme était d'un lignage influent et ambassadeur du roi de Bohême à la Curie.
- [308](#)- « Jusque-là nous avions librement voulu nous abstenir des feux du combat et détourné notre main de la bataille, car nous avons en horreur de verser le sang chrétien », CES, III, p. 499 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 213.
- [309](#)- J. Glénisson, « Notes d'histoire militaire. Quelques lettres de défi du XIV^e siècle », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 107, 1947-48, p. 235-254.
- [310](#)- Cette formalisation du défi serait d'origine flamande ou française (G. Köhler, *Die Entwicklung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit von Mitte des 11. Jh. bis zu den Hussitenkriegen*, 3 vol., Breslau, 1886-1890, vol. III/2, p. 329-331). L'offre était en général accompagnée d'un discours policé, mais il semble que, dans le monde germanique, cet aspect courtois ait laissé la place à des termes provocants, plus violents. L'épée offerte joue le rôle de gage de combat à l'instar du gant dans le duel, à cette différence près qu'elle est un symbole martial évident (K.-G. Cram, *Judicium belli. Zum Rechtscharakter des Krieges im deutschen Mittelalter*, Münster/Cologne, 1955, p. 102-105).
- [311](#)- *aliquid nove et insolite legacionis* (Dlugosz, XI, p. 101).
- [312](#)- Voir la *Proposition et réponse* de l'Ordre (CEV, p. 1032) ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 219-221.
- [313](#)- En témoigne cette lettre de Frédéric de Wallenrode datant du 15 septembre 1409, où il proclame son entière obéissance au grand maître (OBA, n° 1146 « nous voulons nous diriger entièrement selon votre volonté »). Sur l'importance du principe d'obéissance, voir les Statuts de l'Ordre (M. Perlbach, *Die Statuten...*, 1890, en particulier les Coutumes, 19-30, p. 103-107 et 53, p. 114) ; K. Kwiatkowski, « Die Grundlagen... », 2010.
- [314](#)- Kl. Militzer, « Das Problem... », 2007, p. 383.
- [315](#)- *Die Chronik Wigands von Marburg*, éd. T. Hirsch, SRP, Bd. II, p. 453-662.
- [316](#)- Posilge, p. 316.

Notes du chapitre 5

[317](#)- Dlugosz, XI, p. 105.

[318](#)- *Ibid.*, p. 76.

- [319](#)- Posilge, p. 316-317.
- [320](#)- CC, p. 21-22 ; Długosz, XI, p. 86-88 et 104-105.
- [321](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 353.
- [322](#)- CC, p. 25.
- [323](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 55-57.
- [324](#)- *Idem*, *Die Schlacht...*, 1982, p. 340-342.
- [325](#)- Długosz, XI, p. 105.
- [326](#)- S. M. Kuczyński, *Wielka Wojna...*, 1980, p. 387-391.
- [327](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 414.
- [328](#)- Długosz, XI, p. 105, CC, p. 25.
- [329](#)- CC, p. 25.
- [330](#)- CC, p. 25. Il y eut une telle quantité de traits lancés, piétinés et brisés ensuite par les chevaux, qu'après la bataille ils formaient comme un pont entre les collines (*ibid.*).
- [331](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 427.
- [332](#)- CC, p. 26-27.
- [333](#)- Pour tout ce qui suit : Długosz, XI, p. 109.
- [334](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 420.
- [335](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 174. Sur tout ce qui suit : Długosz, XI, p. 110-113.
- [336](#)- CC, p. 27.
- [337](#)- K. Kwiatkowski, « Christ ist erstanden... », 2009.
- [338](#)- CC, p. 27 (« retenu violemment et avec beaucoup de difficultés »).
- [339](#)- Długosz, XI, p. 111. Długosz fait l'éloge d'Oleśnicki, « personne n'ayant rien fait de plus admirable » ce jour-là ; on se souvient que le notaire royal, devenu évêque de Cracovie, était son maître. Alors que Jagellon voulut, en récompense, l'adouber, Oleśnicki refusa, car il se destinait à la carrière ecclésiastique ; le roi lui promit alors l'évêché de Cracovie, qu'il obtiendra en 1423 (les souverains polonais disposaient encore aisément des sièges épiscopaux).
- [340](#)- CC, p. 27 ; Długosz, XI, p. 111.
- [341](#)- A. Nowakowski, « O pewnym grunwaldzkim epizodzie », in M. Głosek et alii, *Arma et ollae*, Łódź, 1992, p. 144.
- [342](#)- Posilge, p. 316-317 ; S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 96-97. Les *Annales de Franciscain de Torun* (p. 315) évoquent aussi la fuite du contingent de l'« insula » (la région du Werder).
- [343](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 96.
- [344](#)- S. Gouguenheim, « Le procès pontifical de 1339 contre l'Ordre teutonique », *Revue historique*, n° 647, 2008, p. 567-603. H. Z. Nowak voyait dans ces fuites la preuve des tendances pro-polonaises des chevaliers regroupés dans la « Société du lézard » (« Dzieje Chełmno do końca XVIII w. » in M. Biskup, *Dzieje Chełmna. Zarys Monograficzny*, Varsovie-Poznań-Toruń, 1987, p. 63-128, ici p. 85).
- [345](#)- Długosz, XI, p. 113.
- [346](#)- *Ibid.*
- [347](#)- « Et au premier heurt le grand maître, le maréchal, les commandeurs de tout l'Ordre des Crucifères périrent », CC, p. 28 (si Ulrich a mené trois charges, il n'est pas tombé lors de la première).
- [348](#)- Posilge, p. 316 : « Lorsque les Teutoniques furent fatigués, les hôtes et les mercenaires arrivèrent, les attaquèrent d'un côté, tandis que les païens les attaquaient de l'autre ; il les encerclèrent et abattirent le grand maître, les grands dignitaires et de nombreux frères de l'Ordre... » Le continuateur de Posilge transcrit-il la réalité ou cherche-t-il à ôter aux Polonais la gloire d'avoir tué leur adversaire ?
- [349](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 45-47 et 57.
- [350](#)- Długosz, XI, p. 105. La fin de ce passage est empruntée à Tite Live (récit de la bataille du lac Trasimène, *Histoires*, XXII, 5).
- [351](#)- *Ibid.*
- [352](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 424.
- [353](#)- M. Strickland, « Provoking or Avoiding Battle ? », 1998.
- [354](#)- A. Nadolski, « Rozważania... », 1980, p. 453-454.
- [355](#)- CC, p. 28.
- [356](#)- CC, p. 28 ; Długosz, XI, p. 113.
- [357](#)- CC, p. 28.
- [358](#)- *Ibid.*
- [359](#)- Długosz, XI, p. 113 ; K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 428.
- [360](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 428, note 929.
- [361](#)- Długosz, XI, p. 113.
- [362](#)- *Ibid.*, p. 113-114.
- [363](#)- D. Turkowska, « Ślady literackie Justyna w "Historii Polski" Długosza », *Pamiętnik Literacki*, III, 1963.
- [364](#)- Hérodote, *Histoires*, I, 64-68, ici p. 66 (trad. Ph.-E. Legrand, Paris, 1932). Je remercie Nicolas Richer de m'avoir fourni ce renseignement.

[365](#)- Lettres de Jagellon à la reine Anne et à l'évêque de Poznan, *SRP*, III, p. 426-427 ; la distance de quatre milles est également donnée dans les *Annales* du monastère de Sainte-Croix (*MPH*, III, p. 59-86, ici p. 84 : *per quattuor milliaria ad omnes partes campos*).

[366](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht*, 1982, p. 357.

[367](#)- Dlugosz, XI, p. 115 ; *De magna strage*, *SRP*, III, p. 440.

[368](#)- Dlugosz, XI, p. 115.

[369](#)- *Ibid.*

[370](#)- *Ibid.*, p. 113.

[371](#)- *Ibid.*, p. 106-107.

[372](#)- *Et ita ipsos insequentibus existimabant iam obtinuisse victoriam, dispersique hostes ab ipsorum banariis in ordinacione suarum acierum erraverunt et illos, quos retrocedere coegerant, fugere inceperunt.*

[373](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 169-170 ; K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 417.

[374](#)- S. M. Kuczynski, *Wielka Wojna...*, 1955, p. 31. Dans la deuxième édition de son livre, il jugeait que seule l'aile droite des Lituaniens avait fui au loin, tandis que le reste se regroupait dans les bois ou rejoignait les forces polonaises (*Wielka Wojna...*, 2^e éd., 1960, p. 353).

[375](#)- J. Caro, *Geschichte Polens*, Bd. III, 1869, p. 323 ; S. Kujot, « [Rok 1410]. Wojna », 1910.

[376](#)- Dlugosz, XI, p. 107.

[377](#)- A. Korta, « Strategia i taktyka... », 1949, ici p. 50.

[378](#)- *Wielka Wojna...*, 2^e éd., 1960, p. 294-295.

[379](#)- C. Jurgela, *Tannenberg*, New-York, 1961, p. 48-49.

[380](#)- E. Joachim et W. Hubatsch, *Regesta...*, Pars I, vol. I, n° 2024 ; S. Ekdahl, « Die Flucht... », 1963 ; *idem*, « The turning point... », 2010.

[381](#)- S. Ekdahl, « Die Flucht... », 1963, p. 17.

[382](#)- Dlugosz, XI, p. 67.

[383](#)- S. Ekdahl, « Die Flucht... », 1963, p. 18.

[384](#)- CC, p. 29 ; Dlugosz, XI, p. 117-118 (Jagellon aurait ensuite passé la nuit en prières).

[385](#)- Dlugosz, XI, p. 118.

[386](#)- *Ibid.*

[387](#)- *ASC*, p. 84. Ces *Annales* furent rédigées avant 1437 ; S. Ekdahl (*Die Schlacht...*, 1982, p. 239-240) signale qu'une variante du manuscrit parle de 4 000 morts au lieu de morts répandus sur 4 milles.

[388](#)- Cet extrait rappelle la lettre à l'archevêque de Gniezno dans laquelle Jagellon mentionne que la poursuite s'étendit sur quatre milles. *SRP*, III, p. 427.

[389](#)- Dlugosz, XI, p. 114. Le terme de « congères » rendrait mieux le latin *congeries*...

[390](#)- *Ibid.*, p. 115.

[391](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 440.

[392](#)- Mais on ne peut parler d'« hécatombe » ou d'« extermination » à l'instar de A. Nadolski (*Grunwald...*, 1990, p. 207) ou S. M. Kuczynski (*Wielka Wojna...*, 1980, p. 408) : 19 ou 20 dignitaires et commandeurs trouvèrent la mort, 10 réchappèrent du conflit, cf. K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 440. Parmi les survivants : les commandeurs de Dantzig, Jan de Schönfeld, et de Balga, Frédéric de Zollern (S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 258).

[393](#)- A. Nadolski, « Rozwazania... », 1980, p. 455.

[394](#)- CC, p. 24.

[395](#)- K. Kwiatkowski, « Christ ist erstanden... », p. 481-487.

[396](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 436-437.

[397](#)- M. Prietzel, *Kriegführung...*, 2007, p. 123.

[398](#)- *SRP*, III, p. 317 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 71 et 187-188.

[399](#)- Ulrich de Jungingen, Frédéric de Wallenrode, Conrad de Liechtenstein, Thomas de Merheim, Albert de Schwarzbourg et les commandeurs Markward de Sulzbach, Johann de Sayn et Guillaume de Helfensteyn.

[400](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 437.

[401](#)- *Ibid.*

[402](#)- *SRP*, III, p. 406. Voir S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 231-232.

[403](#)- Ed. Th. Hirsch, *Die Danziger Ordenschronik*, *SRP*, IV, p. 366-383, ici p. 374.

[404](#)- *SRP*, IV 219.

[405](#)- L'extrait est donné par S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 247, note 16.

[406](#)- *Tunc sexcentos Cruciferos fratrum Teutonicorum Marie vexilliferos rex straviv Polonorum/ Et mactavit hostiliter sex milia virorum* ; éd. J. Wolny « Nieznany traktat przeciw pismom Pawla Wlodkowica », *Studia mediewistyczne*, 9, 1968, p. 295-306 ; le poème est p. 304.

[407](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 440.

[408](#)- *Idem*, p. 446.

[409](#)- *AST*, I, 103, p. 150. Voir S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 71-72.

- [410](#)- « Burger und wepener », *Nowa Księga Rachunkowa Starego Miasta Elbląga 1404-1414*, éd. M. Pelech, Varsovie, 1987, n° 1047.
- [411](#)- *Schadenbuch A. 142 (OF 5b*, p. 396).
- [412](#)- C. Schütz, *Historia rerum prussicarum*, Zerbst, 1592 (rééd., Hildesheim, 2006) ; S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 256.
- [413](#)- Voir les derniers résultats obtenus par S. Ekdahl, *Das Soldbuch*, Teil II, 2010, p. 9.
- [414](#)- *daz auf baiden tayln wol achttausendt menschen erslagen sind*, éd. G. Sommerfeldt, « *Die Lage des Deutschen Ordens...* », p. 59-62.
- [415](#)- *...et ceciderunt homines utriusque partis XCIII millia, de quibus ex parte militum praedictorum ad sex millia ceciderunt, de quibus cruce signati milites sexcenti fuerunt.* (SRP, III, p. 412-413). Il resterait 87 000 morts à partager entre les Polonais et leurs alliés, ce qui est irréaliste.
- [416](#)- Ed. en ligne par D. Heckmann, <http://www1.unihamburg.de/Landesforschung/pub/dh/dh404.htm> ; PrUB, DH 404.
- [417](#)- A. Werminghoff, « Ein Brief an Dietrich von Nieheim... », texte à partir de la p. 340. Sur l'hostilité de Dietrich de Niem envers l'Ordre teutonique, voir H. Heimpel, *Dietrich von Niem*, p. 157 sq.
- [418](#)- Andreas von Regensburg *Sämtliche Werke*, éd. G. Leindinger, Munich, 1903, T. I, p. 1-158, ici p. 152.
- [419](#)- *Es weren uber 80 000 von beiden teilen durch das schwerdt gefallen*, éd. W. Ribbe, *Die Aufzeichnungen des Engelbert Wusterwitz*, Berlin, 1973, p. 117.
- [420](#)- *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, vol. IV, p. 334-337.
- [421](#)- *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, vol. II, p. 75.
- [422](#)- *Ibid.*, p. 76.
- [423](#)- *Cum modico nostrorum detrimento*, SRP, III, p. 426.
- [424](#)- *Paucis valde de nostris communibus, nullis nobilibus interfectis*, SRP, III, p. 427.
- [425](#)- Ed. A. Bielowski, *MPH*, II, Cracovie, 1872, p. 880-896.
- [426](#)- *sine sua et suorum notabili offensa victoriosissime triumphavit*, S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 304.
- [427](#)- *... quod vix de eadem gente Polonorum quatuor viri vere notabiles in eodem exercitu perierunt*, éd. A. Bielowski, *MPH*, T. II, Lwow, 1872, p. 925 ; voir S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 84-85. Le scribe qui a rédigé la notice sur la bataille affirme que l'Ordre a perdu ce jour-là 100 000 hommes !
- [428](#)- Ainsi A. Nadolski, « Rozważania », 1980, p. 455.
- [429](#)- Beaucoup succombaient toutefois à leurs blessures, infligées en particulier par les traumatismes et les chocs qui provoquaient des hémorragies et entraînaient la mort plusieurs heures, voire plusieurs jours après la bataille.
- [430](#)- M. Prietzel, *Kriegführung...*, 2006, p. 119.
- [431](#)- Długosz, XI, p. 89. A. Swieżski, « Erekcja parafii w Nabrożu », in *Mazowsze I Ruś czerwona w Średniowieczu*, Częstochowa, 1997, p. 97-110, ici p. 102.
- [432](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 210 ; S. M. Kuczyński, *Spór o Grunwald*, 1972, p. 154-155.
- [433](#)- Długosz, XI, p. 121.
- [434](#)- *De Livonia* (SRP, IV, p. 233).
- [435](#)- OBA, n° 1376 (*so hot Witold die helfte seines heres forlorn*).
- [436](#)- OBA, n° 3098.
- [437](#)- S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 351-353.
- [438](#)- Długosz, XI, p. 118.

Notes du chapitre 6

- [439](#)- CC, p. 30.
- [440](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 95.
- [441](#)- Długosz, XI, p. 122.
- [442](#)- *Ibid.*, p. 113.
- [443](#)- K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 447. Que ce soit au combat ou dans la fuite, un chef est rarement capturé seul : avec lui se rendent ses compagnons d'armes, ses serviteurs. Le Tchèque Tristram de Redern, familier de Wenceslas, fut pris avec 15 chevaliers (OBA, n° 1422), Christophe de Gersdorff se rendit avec 40 hommes.
- [444](#)- OBA, n° 1645 et 1646 ; un poème sur la bataille évoque 3 000 prisonniers (C. Ochałówna, *Bitwa Grunwaldzka w poezji polsko-lacińskiej XV wieku*, *Małopolskie Studia Historyczne*, 3, 1960, p. 81-106, n° II, str. 105).
- [445](#)- ASC, p. 84.
- [446](#)- Długosz, XI, p. 118.
- [447](#)- *Idem*, p. 124-125.
- [448](#)- *Idem*, p. 125. Casimir de Stettin ne fut libéré que le 8 juin 1411.
- [449](#)- *Idem*, XI, p. 122.
- [450](#)- *Banderia*, f° 31v-32 ; S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 248-250.
- [451](#)- S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 119.
- [452](#)- Długosz, XI, p. 116.

[453-](#) *Ibid.*

[454-](#) Cf. le point 22 de la *Proposition* (S. Ekdahl, *Die Banderia*, 1976, p. 125).

[455-](#) *CEV*, II, p. 1009.

[456-](#) S. Ekdahl, *Die Banderia*..., 1976, p. 125-126.

[457-](#) Długosz, XI, p. 120.

[458-](#) *Ibid.*

[459-](#) *Ibid.*

[460-](#) Posilge, p. 317.

[461-](#) Długosz, XI, p. 121.

[462-](#) *Ibid.*

[463-](#) M. Prietzel, *Kriegführung*, 2006, p. 150-173. César rapporte être resté trois jours sur un champ de bataille, « retenu par les soins à donner aux blessés et l'ensevelissement des morts » (*Guerre des Gaules*, Livre I, XVI, Paris, 1965, p. 19).

[464-](#) M. Prietzel, *Kriegführung*, 2006, p. 164 ; ce pourrait être l'écho d'un point du droit germanique qui veut qu'au bout de trois jours un objet devienne la propriété de son détenteur si nul ne le réclame.

[465-](#) *CC*, p. 29 et 30 ; Posilge, p. 317.

[466-](#) M. Walczak, « Inscenizacja triumfu », in S. Ozóg et J. Trupinda (dir.), *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris*, (sous presse).

[467-](#) Długosz, XI, p. 119. Il réitère cette critique maintes fois (XI, p. 122-123), parlant d'une « occasion négligée » (XI, 132).

[468-](#) « Il arriva trop tard ainsi que Dieu l'avait voulu », écrit le continuateur de Posilge (p. 318-319).

[469-](#) *CC*, p. 29.

[470-](#) Długosz, XI, p. 186-187.

[471-](#) « Wawel, Grunwald i inne triumfy... », in S. Ozóg et J. Trupinda (dir.), *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris* (sous presse).

[472-](#) S. Ekdahl, *Die Schlacht*..., 1982, p. 353.

[473-](#) *Idem*, *Die Banderia*..., 1976, p. 77.

[474-](#) Par ailleurs, *Le Calendrier de Cracovie* (éd. A. Bielowski, *MPH*, T. II, Lwów, 1872, p. 925), rédigé vers 1422, parle de 39 bannières capturées à Grunwald et visibles dans la cathédrale. Quelque trente ans plus tard, un poème polonais en latin sur la bataille de Grunwald, dont le plus ancien manuscrit date de 1450-1457, mentionne 47 bannières, nombre qui coïncide avec celui du total des illustrations (47 pour 46 drapeaux) de la première version de la *Banderia* :

Vois, Dieu bienveillant, ce qu'il a fait alors que ceux-ci attaquaient à nouveau / Les troupes s'étant donc rencontrées et combattant. / Voici que le peuple apporte une ruine soudaine / En même temps à la roue [métaphore de la fortune] des Crucifères et de leurs chars. / Il ne reste que leurs 47 bannières (Ms. Bibliothèque Czartorzyski, n° 1318). Le poème a été daté de 1410/1411 mais le fait qu'il parle de 47 bannières conduit S. Ekdahl à en situer la rédaction après l'achèvement de la première mouture de la *Banderia*, le 29 mars 1448 (S. Ekdahl, *Die Banderia*..., 1976, p. 86). Si, du temps de Długosz, entre 1470 et 1480, il y avait 56 bannières dans la cathédrale, ce n'était donc pas le nombre recueilli à l'issue de la bataille de 1410. En 1422, il n'y en aurait eu que 39, si l'on en croit le *Calendrier de Cracovie*, qui donnerait le nombre exact des bannières déposées par Jagellon le 25 novembre 1411. En 1448, il y en avait 46, ce que démontre le manuscrit initial de la *Banderia*, corroboré par le poème conservé à la Bibliothèque Czartorzyski (les sept nouvelles bannières provenaient sans doute des succès polonais ultérieurs, tel celui de Nakel en 1431).

[475-](#) S. Ekdahl, *Die Banderia*..., 1976, p. 89.

Notes du chapitre 7

[476-](#) « uncristin », Posilge, p. 314.

[477-](#) Cl. Gaier, « La bataille de Steppes », *Armes et combats*, vol. 1, 1995, p. 15-25, ici p. 15.

[478-](#) *SRP*, III, p. 425-426.

[479-](#) Lettre à Nicolas Kurowski : éd. E. Schnippel, « Vom Streitplatz zum Tannengeb », *Prussia*, 31, 1935, p. 5-68 ; texte de la lettre p. 65 (E. Schnippel estimait que l'auteur de la lettre était Oleśnicki) ; lettre à l'évêque de Poznan : *SRP*, III, p. 426-427.

[480-](#) La lettre à l'évêque de Poznan mentionne la mort des « Crucifères barbus », expression qui fait écho au passage de la *Chronica Bychowca* signalant que les barbes des Teutoniques avaient été exposées dans l'église de Vilnius.

[481-](#) Długosz, XI, p. 125-126.

[482-](#) Ed. M. Toeppen, *Akten der Ständetage Preussens*, I, p. 142.

[483-](#) *SRP*, III, p. 427-429.

[484-](#) Voir le rapport de Marino Sanudo (*Vitae ducum Venetorum Italicae scriptae ab origine Urbis*, in L. A. Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. 22, Milan, 1733, p. 399-1253, ici p. 853 sq).

[485-](#) Texte dans E. Waschinski, *Die Münz- und Währungspolitik des Deutschen Ordens in Preussen*, Göttingen, 1952, p. 228, annexe 3.

[486-](#) Ed. Z. H. Nowak, *Polityka polnocna Zygmunta Luksemburskiego do roku 1411*, Toruń, 1964, p. 131 sq.

[487-](#) *SRP*, III, p. 403-404.

[488-](#) H. Kutzzebianka, *Opinie Francuzów o Polackach z czasów elekcji Henryka Wależego*, Varsovie, 1937 ; S. Gouguenheim, « Das Echo der Schlacht bei Grunwald im Frankreich des 15. und 16. Jahrhundert », in S. Ozóg et J. Trupinda (dir.), *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris* (sous presse).

[489-](#) Długosz, XI, p. 76.

[490-](#) Jean de Sayn était en réalité commandeur de Balga entre 1407 et 1410 et venait d'être nommé commandeur de Toruń (S. Ekdahl, *Die Banderia*..., 1976, p. 270).

[491-](#) Długosz, XI, p. 100.

- [492-](#) *Banderia*, f° 40v, S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 268.
- [493-](#) *Banderia*, f° 10, S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 196.
- [494-](#) *Ibid.*
- [495-](#) Posilge, p. 316-317. Sur Nicolas de Ryńsk, voir A. Szweđa, « Mikołaj z Ryńska – chorąży ziemi chełmińskiej i Jaszczurkowcy », in *Szkie z dziejów Ryńska*, Pelplin/Ryńsk, 2011, p. 9-33 ; M. Targowski, « Pamięć o Mikołaju z Ryńska », *ibid.*, p. 33-66.
- [496-](#) Un document du milieu du XV^e siècle signale le fait (« Nicolas de Ryńsk, un porte-bannière du Culmerland, ne conduisit pas sa bannière au combat en homme de valeur ; il fut à bon droit arrêté et décapité à Graudenz », *SRP*, III, p. 486).
- [497-](#) K. Kwiatkowski, *Wojna polski...*, 2010, p. 426, note 924.
- [498-](#) S. Ekdahl, *Die Banderia...*, 1976, p. 178.
- [499-](#) M. Biskup, « Das Echo der Tannenbergerschlacht und der Belagerung Marienburgs im deutschen Zweig des Deutschen Ordens im Sommer 1410 », in U. Arnold (dir.), *Beiträge zur Geschichte des Deutschen Ordens*, II, Marbourg, 1993, p. 116-123.
- [500-](#) J. Voigt et F. Schubert, *Jahrbücher Johannes Lindenblatts*, 1823, p. 395-399.
- [501-](#) *CEV*, p. 237.
- [502-](#) *CES*, III, p. 499.
- [503-](#) S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 299-307 ; Długosz livre un compte rendu de la mission (XI, p. 183-184).
- [504-](#) *CEV*, p. 1014.
- [505-](#) *CEV*, p. 1031. Texte dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 219-220.
- [506-](#) H. Boockmann, *Johannes Falkenberg...*, Göttingen, 1975, p. 312-353.
- [507-](#) Długosz, XI, p. 65 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 108-126.
- [508-](#) *Idem*, XI, p. 68.
- [509-](#) *Idem*, p. 72.
- [510-](#) Jagellon, dans sa lettre à Henri de Rosenberg, avait écrit que les Teutoniques le pressèrent d'entrer en action : la *Chronique du conflit* lui redonne l'initiative. En attribuant aux Polonais la volonté d'agir au plus vite, Nicolas Trąba montre qu'ils ne cherchaient pas à gagner du temps.
- [511-](#) S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 297-307.
- [512-](#) L'arme est un présage de victoire, l'offre un acte prophétique, ce que, aveuglé par son orgueil, le grand maître n'a pas su discerner. Jagellon, comme Judas Maccabée, s'est battu parce que Dieu le lui a enjoint. Le roi de Pologne, jusqu'ici dépeint comme « doux », ayant « horreur de verser le sang chrétien », devient « intrépide » et puissant. Le discours que lui prête Lascari porte la marque du savoir du clerc polonais. Jagellon reçoit « religieusement et martialement » les épées : l'une va servir à l'Église militante, l'autre à l'Église triomphante. Il s'en remet à Dieu pour le choix du terrain puis retourne « sans ambages » écouter la messe. Lascari diffère ici des lettres de 1410 où, la messe finie, le combat démarrait aussitôt après la remise des glaives : il renforce la religiosité du roi qui, après le défi, retourne prier, là où la *Chronique du Conflit* parlait d'un discours adressé aux troupes. Et les chevaliers polonais, « humiliant leurs âmes en Dieu tout en brandissant leurs lances », entonnent le *Bogu Rodzica*.
- [513-](#) Voir le parallèle entre la lettre à Rosenberg, la *Chronique du Conflit* et la *Proposition des Polonais* dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 213-215.
- [514-](#) « Espérant qu'un quelconque accord intervienne comme il arrive fréquemment avec ceux qui ne chérissent pas mais abhorrent les effusions de sang » (S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982 p. 213).
- [515-](#) S. Ekdahl, *Die Schlacht*, 1982, p. 221.
- [516-](#) L'argument est faible car les sources s'accordent pour dire que les armées étaient proches et en place.
- [517-](#) Długosz, XI, p. 102-103. Le chroniqueur n'a négligé aucun détail : Jagellon était prêt à aller au combat ; sur son ordre, Nicolas Trąba est allé chercher son casque. Au moment où le roi le coiffe, arrivent les deux hérauts, portant « deux épées nues », sorties de leurs fourreaux, envoyés par ordre du grand maître lui-même.
- [518-](#) « L'armée des Crucifères confirma la déclaration faite par les hérauts et on vit qu'elle recula d'une bonne distance, afin qu'apparaisse qu'elle avait mis en relief par cet acte la bonne foi des hérauts et de leur propos » (Długosz, XI, p. 102). S. Ekdahl juge la chose peu vraisemblable (*Die Schlacht...*, 1982, p. 269).
- [519-](#) Par ailleurs, il affirme n'avoir pas besoin d'armes car il en a « en suffisance » ; s'il accepte les deux glaives, c'est par souci de la justice ; il se bat pour elle, non pour lui-même : « J'accepte au nom de notre Seigneur Dieu pour un plus grand secours, pour la protection et la défense de ma cause et de la justice, ces deux glaives apportés par vous et envoyés par mes ennemis, qui ont tant soif du sang et de l'extermination de ma personne et de mes gens » (Długosz, XI, p. 102).
- [520-](#) *Idem*, p. 103.
- [521-](#) E. Weise, *Staatsschriften*, n° 5, p. 121-149, ici p. 135.
- [522-](#) La relation de la bataille contenue dans un manuscrit de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e (Bibliothèque Vaticane Cod. Chig. Q. II, 51 ; éd. *SRP*, IV, p. 235-239) explique que les épées étaient couvertes de sang, parce qu'elles avaient été offertes lors d'une pause après la défaite des Lituaniens et avant que les Polonais n'attaquent. De son côté, le récit du manuscrit de Göttingen (Cod Ms. Theol 207,1516-1519) note que le grand maître envoya deux épées trempées dans le sang des cadavres lituaniens, tatars et russes, ce qui rend plus répréhensible encore le geste de l'Ordre.
- [523-](#) H. Boockmann, *Johannes Falkenberg, der Deutsche Orden und die polnische Politik*, Göttingen, 1975, p. 228 sq.
- [524-](#) *SRP*, III, p. 439-442.
- [525-](#) *Histoire de l'Ordre teutonique par un chevalier de l'ordre*, Paris, 1790, t. IV, p. 325.
- [526-](#) *CES*, II, p. 500 ; S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 138.
- [527-](#) M. Starnawska, « Grunwald, Jerzolimia i Święto Rozesłania Apostołów », in S. Ozóg et J. Trupinda (dir.), *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris* (sous presse).
- [528-](#) Parmi les auteurs de ces sermons figurent Andreas Lascari et Nicolas de Blonie.
- [529-](#) Archives et Bibliothèque du chapitre cathédral de Cracovie, Ms. 57, f° 85 v (cf. le catalogue *Na Znak Świętego Zwycięstwa. W Sześćsetną Rocznicę Bitwy pod Grunwaldem*, (« En signe de la merveilleuse victoire ») vol. II, p. 268-269, Cracovie, 2010).
- [530-](#) W. Rozyński, « Religijne pokłosie bitwy grunwaldzkiej », in S. Ozóg et J. Trupinda, *Grunwald-Tannenberg-Zalgiris...* (sous presse) ; I. Skierska, « Grunwaldzka pieśń. Miejsce Bogurodzicy w świadomości Polaków », *ibid.*
- [531-](#) Posilge, p. 333.

- [532](#)- Ed. E. Schnippel, « Das Kloster von Grünfelde und die "Kapelle auf dem Streitplatz" bei Tannenberg », *Oberländische Geschichtsblätter 12 (1910)*, p. 164-168.
- [533](#)- M. Prietzel, *Kriegführung*, 2006, p. 184-190.
- [534](#)- Discussion dans S. Ekdahl, *Die Schlacht...*, 1982, p. 327 sq.
- [535](#)- S. Herbst, « Uwagi o bitwie grunwaldzkiej », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, 1958, n° 3, p. 193-196 ; R. Odoj, *Sprawozdanie*, p. 249.
- [536](#)- S. M. Kuczynski, « Na marginesie "uwag" prof. dr. S. Herbst », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, 1959, n° 1, p. 101 sq. et « O miejscu zgonu W. Mistrza I kilka sprawach innych », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, 1960, n° 2, p. 153-161.
- [537](#)- A. Nadolski, *Grunwald*, 1990, p. 227.
- [538](#)- S. Ekdahl, « Aufmarsch... », 2009, p. 46.
- [539](#)- L' *Ausgabebuch des Marienburger Hauskomturs für die Jahre 1410-1420* (éd. W. Ziesemer, Königsberg, 1911, p. 111 et 114) qualifie l'emplacement de la chapelle de *walstatt* (champ de bataille).
- [540](#)- OBA, n° 1248, éd. G. Sommerfeld, « Die Lage... », 1909, p. 57.
- [541](#)- *SRP*, III, p. 628.
- [542](#)- Musée national de Cracovie (après 1816).
- [543](#)- Musée national de Varsovie.
- [544](#)- Œuvres de Henryk Pillati (1832-1894) ou Feliks Sypniewski (1830-1902).
- [545](#)- Radom, musée Jacek Malczewski.
- [546](#)- Musée national de Varsovie.
- [547](#)- H. Sienkiewicz, *Krzyżaci*, Varsovie, 1897-1900 ; trad. française, Paris, 1905.
- [548](#)- Lwów, Musée historique.
- [549](#)- E. Maschke, « Die Geschichte des Reichsherenmal Tannenberg », in *Tannenberg. Deutsches Schicksal-Deutsche Aufgabe*, Berlin, 1939, p. 197-224, ici p. 203.

Notes de la conclusion

- [550](#)- S. Józwiak et alii, *Wojna polski...*, 2010, p. 753-754.
- [551](#)- Ce que montre une lettre de 1413 (OBA, n° 1968) dont les auteurs soulignent qu'après les graves dommages subis l'Ordre a su obtenir une paix éternelle avec le roi de Pologne.
- [552](#)- J. Gancewski, « Po bitwie... », 2009, p. 123-125.
- [553](#)- U. Arnold, « Tannenberg/Grunwald als politisches Symbol im 19./20 Jahrhundert », in J. Gancewski, *Krajobraz Grunwaldzki*, 2009, p. 7-18, ici p. 8.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Archives

Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz (Berlin) :

OBA = *Ordensbriefarchiv* (essentiellement correspondance)

OF = *Ordensfolianten* (documents reliés)

Sources éditées

AFT = *Franciscani Thorunensi Annales Prussici 941-1410*, éd. E. Strehlke, *Scriptores rerum prussicarum (SRP)*, III, Leipzig, 1866, p. 57-316.

ASC = *Annales de Sainte-Croix : Rocznik Świętokrzyski*, éd. A. Bielowski, *Monumenta Poloniae Historica (MPH)*, III, Lwów, 1878, p. 59-86.

Banderia : *Die Banderia Prutenorum des Jan Dlugosz – eine Quelle zur Schlacht bei Tannenberg 1410*, éd. S. Ekdahl, Göttingen, 1976.

CC = *Cronica conflictus Wladislai regis Poloniae cum cruciferis. Anno 1410*, éd. Z. Cielichowski, Poznan, 1911.

CES = *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, t. II (1382-1445), éd. A. Lewicki, Cracovie, 1891.

CEV = *Codex epistolaris Vitoldi Magni Ducis Lithuaniae, 1376-1430*, éd. A. Prochaska (*Monumenta medii aevi historica*, 6, 2), Cracovie, 1882.

Długosz = *Joanni Dlugossii Annales seu Cronicae incliti regni Poloniae*, éd. K. Baczkowski et M. Plezia, Varsovie, 1997.

Posilge = *Johann's von Posilge, officialis von Pomesanien, Chronik des Landes Preussen*, éd. E. Strehlke, *SRP*, III, Leipzig, 1866, p. 79-388.

Regesta Historico-diplomatica Ordinis S. Mariae Theutonicorum 1198-1525, éd. E. Joachim et W. Hubatsch, Pars I, vol. I, 1198-1454, Göttingen, 1948.

Das Soldbuch des Deutschen Ordens 1410/1411. Die Abrechnungen für die Soldtruppen, éd. S. Ekdahl, Teil I, 1988.

SV = E. Weise, *Die Staatsverträge des Deutschen Ordens in Preussen im 15. Jahrhundert*, vol. I, Königsberg, 1970.

E. Weise, *Die Staatsschriften des Deutschen Ordens in Preussen im 15. Jh.*, Bd 1, *Die Traktate vor dem Konstanzer Konzil*, Göttingen, 1970.

Principales études

Udo Arnold, « Der Deutsche Orden als Objekt politischer Ideologie im 19.-20. Jahrhundert » in *Zakon Krzyzacki w historii, ideologii i dzialaniu – symbole dziejowe*, Varsovie, 2010, p. 141-149.

M. Bogacki, *Broń wojsk polskich w okresie sredniowiecza*, Zakrzewo, 2009, p. 201-397.

B. Cetera, « Bitwa Grunwaldska w swietle reguł wojennych traktatu Wegecjusza », *Rocznik Olszynski*, 8, 1968, p. 199-231.

S. Ekdahl, « Die Flucht der Litauer in der Schlacht bei Tannenberg », *Zeitschrift für Ostforschung*, 12, 1963, p. 11-19.

S. Ekdahl, *Die Schlacht bei Tannenberg 1410. Quellenkritische Untersuchungen*, Berlin, 1982.

S. Ekdahl, « Horses and Crossbows : Two Important Warfare Advantages of the Teutonic Order in Prussia », in H. Nicholson (éd.), *Military Orders*, vol. 2, Aldershot, 1998, p. 119-151.

S. Ekdahl, « Die Armbrust im Deutschordensland Preussen zu Beginn des 15. Jahrhunderts », *Fasciculi Archeologiae Historicae*, 5, 1992, p. 17-48.

S. Ekdahl, « Ein Brief des Ritters Luppold von Köckritz an Hochmeister Ulrich von Jungingen vom April 1410 », in A. Radziminski et J. Tandecki, *Prusy-Polska-Europa. Studia z dziejów sredniowiecza i czasów wczesnonowożytnych*, Toruń, 1999, p. 231-247.

S. Ekdahl, « The Battle of Tannenberg-Grunwald-Zalgiris (1410) as Reflected in Twentieth-Century Monuments », in V. Mallia-Milanes (dir.), *The Military Orders*, vol. 3, Aldershot, 2008, p. 175-194.

- S. Ekdahl, « Aufmarsch und Aufstellung der Heere bei Tannenberg/Grunwald (1410). Eine kritische Analyse », in J. Gancewski (dir.), *Krajobraz Grunwaldzki w dziejach polsko-krzyżackich i polsko-niemieckich na przestrzeni wieków. Wokół mitów i rzeczywistości*, Olsztyn, 2009, p. 31-104.
- S. Ekdahl, *Das Soldbuch des Deutschen Ordens 1410/1411. Teil II : Indices mit personengeschichtlichen Kommentaren*, Veröffentlichungen aus den Archiven Preussischer Kulturbesitz, éd. J. Kloosterhuis et D. Heckmann, Bd. 23/II, Cologne/Weimar/Vienne, 2010.
- S. Ekdahl, « Die Söldnerwerbungen des Deutschen Ordens für einen geplanten Angriff auf Polen am 1. Juni 1410. Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Schlacht bei Tannenberg », in B. Jähnig (éd.), *Beiträge zur Militärgeschichte des Preussenlandes von der Ordenszeit bis zum Zeitalter der Weltkriege*, Marbourg, 2010, p. 89-102.
- S. Ekdahl, « Diplomatie und Söldnerwerbungen vor der Schlacht bei Zalgiris », *Lietuvos istorijos studijos* 25, Vilnius, 2010.
- S. Ekdahl, « The turning point in the Battle of Tannenberg (Grunwald/Zalgiris) in 1410 », *Lituanus. The Lithuanian Quarterly*, vol. 56/2, 2010, p. 53-72.
- S. Ekdahl, « Politics, Diplomacy and the Recruitment of Mercenaries before the Battle of Tannenberg-Grunwald-Zalgiris in 1410 », P. Edbury (dir.), *The Military Orders*, vol.5, Aldershot, 2010.
- S. Ekdahl, « Polnische Söldnerwerbungen vor der Schlacht bei Tannenberg (Grunwald) », in O. Lawrynowicz et P. A. Nowakowski, *Non sensitis gladios !*, Łódź, 2011, p. 121-134.
- Cl. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, vol. 1, Liège, 1995.
- J. Gancewski, « Po bitwie grunwaldzkiej – klęska czy kontynuacja w krzyżackiej gospodarce korporacyjnej ? », in J. Gancewski (dir.), *Krajobraz Grunwaldzki w dziejach polsko-krzyżackich i polsko-niemieckich na przestrzeni wieków. Wokół mitów i rzeczywistości*, Olsztyn, 2009, p. 115-127.
- K. Grążawski, « Die erste Phase des “Grossen Krieges” : die Besetzung des Dobriner Landes im Jahr 1409 durch den Deutschen Orden », in *Zakon Krzyżacki w historii, ideologii I działaniu – symbole dziejowe*, Olsztyn, 2010, p. 69-78.
- M. Grzegorz, « Możliwości mobilizacyjne rycerstwa pomorskiego w dobie Grunwaldu », in J. Gancewski (dir.), *Krajobraz Grunwaldzkiej w*

- dziejach polsko-krzyżackich i polsko-niemieckich na przestrzeni wieków. Wokół mitów I rzeczywistości*, Olsztyn, 2009, p. 135-142.
- S. Józwiak, « Wywiad i kontrwywiad krzyżacki na Litwie i na Mazowszu w okresie Wielkiej Wojny », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, n° 3 (241), 2003, p. 251-276.
- S. Józwiak, *Wywiad i kontrwywiad w państwie zakonu krzyżackiego w Prusach*, Małbork, 2004.
- S. Józwiak, *Na tropie średniowiecznych szpiegów*, Inowrocław, 2005.
- S. Józwiak, K. Kwiatkowski, A. Szweda et S. Szybkowski, *Wojna Polski i Litwy z Zakonem Krzyżackim w latach 1409-1411*, Małbork, 2010.
- A. Korta, « Strategia i taktyka bitwy grunwaldzkiej », *Nasza Myśl, Miesięcznik oficerski*, Nos. 7-9, Lipiec-Sierpień, 1949.
- S. M. Kuczyński, *Wielka wojna z Zakonem krzyżackim w latach 1409-1411*, Varsovie, 4^e éd., 1980 (1^{re} éd., 1955, 2^e, 1960).
- S. Kujot, « [Rok 1410]. Wojna », *Roczniki Towarzystwa Naukowego w Toruniu*, Bd. 17, Toruń, 1910, p. 56-378.
- K. Kwiatkowski, « Christ ist erstanden... I chrześcijanie zwyciężają ! Sakralizacja w porządku liturgicznym zbrojnej walki przeciwko poganom jako element określający członków korporacji zakonu niemieckiego w Prusach », *Komunikaty Mazursko-Warmińskie*, 2009, n° 4/266, p. 481-487.
- K. Kwiatkowski, « Die Grundlagen des Militärdienstes im Deutschen Orden in Preussen », in B. Jähnig (dir.), *Beiträge zur Militärgeschichte des Preussenlandes von der Ordenszeit bis zum Zeitalter der Weltkriege*, Marbourg, 2010, p. 25-52.
- J. Mietelski, « Ścisie odtworzenie momentów i warunków niektórych zjawisk atmosferycznych w czasie bitwy pod Grunwaldem », *Studia Historyczne*, 14, 1971, p. 419-426.
- Kl. Militzer, « Das Problem der zwei Schwerter in der Schlacht bei Tannenberg », in S. Esders (éd.), *Rechtsverständnis und Konfliktbewältigung. Gerichtliche und außergerichtliche Strategien im Mittelalter*, Cologne/Weimar/Vienne, 2007, p. 379-389.
- A. Nadolski, « Rozważania o Grundwaldzie », *Kwartalnik historyczny*, 87, 1980, 2, p. 447-457.
- A. Nadolski, *Grunwald. Problemy wybrane*, Olsztyn, 1990.
- A. Nadolski, « Remarques sur l'art militaire de l'Ordre teutonique aux temps de la bataille de Grunwald », in H.-Z. Nowak (éd.), *Das*

- Kriegswesen der Ritterorden im Mittelalter*, Toruń, 1991, p. 19-27.
- A. Nadolski, « Les combattants polonais en lutte contre les chevaliers teutoniques à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècle », *Le Combattant au Moyen Âge*, Saint-Herblain, 1991, p. 151-160.
- A. Nadolski, *Grunwald 1410*, Varsovie, 1993, 2^e éd. 2003.
- A. Nowakowski, « Arsenaly zamków krzyżackich w Prusach w latach 1364-1431 », *Mediaevalia Archaeologica*, 31, Łódź, 1986, p. 49-97.
- A. Nowakowski, « Arms and armour in the medieval Teutonic Order's State in Prussia », *Studies on the history of Ancient and Medieval Art of Warfare*, vol. II, Łódź, 1994.
- A. Nowakowski, « Technika wojskowa w Polsce piastowskiej i wczesnojagiellońskiej », in P. Matusak et J. Pilatowicz (éd.), *Technika a wojna X-XX w*, Siedlce, 2000, p. 7-51.
- R. Odój, « Sprawozdanie z badań na stanowisku 1 (Kaplica) », *Rocznik Olsztyński*, 4, 1961, p. 219-264.
- S. Ozóg et J. Trupinda (dir.), « *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris, 1410-2010, Historia – Tradycja – Polityka* », *Międzynarodowa Konferencja Naukowa*, Małbork-Cracovie, 20-24 septembre 2010 (sous presse).
- W. Paravicini, R. Petrauska et G. Vercamer (dir.), *Tannenberg-Grunwald-Zalgiris 1410 : Krieg und Frieden im später Mittelalter*, Wiesbaden, 2012.
- M. Prietzel, *Kriegführung im Mittelalter. Handlungen, Erinnerungen, Bedeutungen*, Paderborn, 2006.
- J. Radziszewska, « Echa bitwy grunwaldskiej w ruskich latopisach », *Małopolskie studia historyczne* 3, 1960, 1/2, p. 67-80.
- W. Rautenberg, *Böhmische Söldner im Ordensland Preussen. Ein Beitrag zur Söldnergeschichte des 15. Jahrhunderts, vornehmlich des 13jährigen Städtekrieges 1454-1466*, 2 vol., Hambourg, 1953.
- G. Sommerfeldt, « Die Lage des Deutschen Ordens nach der Schlacht bei Tannenberg und die Anfänge der Verschwörung des Georg von Wirsberg », *Zeitschrift des Westpreussischen Geschichtsvereins*, 51, 1909, p. 53-71.
- M. Strickland, « Provoking or Avoiding Battle ? Challenge, Judicial Duel and Single Combat in 11th and 12th Century Warfare », in M. Strickland (éd.), *Armies, Chivalry and Warfare*, Stanford, 1998, p. 317-343.

- S. Turnbull, *Tannenberg 1410. Disaster for the Teutonic Knights*, Oxford/New York, 2003.
- G. Vollmann-Profe, « Vom historiographischen Umgang mit Niederlagen – die Schlacht von Tannenberg in preußischen Chroniken des 15. Jahrhunderts », in F. Löser et R. G. Päsler, *Vom vielfachen Schriftsinn im Mittelalter. Festschrift für Dietrich Schmidtke*, Hambourg, 2005, p. 607-622.

Remerciements

Je tiens à remercier vivement certains historiens, collègues et amis, envers qui je suis plus redevable que je ne saurais le dire. En premier lieu, le Pr. Sven Ekdahl, sans doute le meilleur spécialiste de la bataille de Grunwald, qui a répondu avec soin, chaleur et humour à mes interrogations et à mes demandes de renseignements.

Il m'est tout aussi agréable de remercier mon ami le Pr. Sławomir Józwiak, toujours disponible pour me communiquer des travaux ou des documents d'archives difficiles d'accès. Il a lui aussi patiemment répondu à mes questions, me fournissant les informations dont j'avais besoin, y compris au travers de certains de ses articles non encore publiés.

Mes collègues Krzysztof Czyżewski, Krzysztof Kwiatkowski, Sobiesław Szybkowski, Janusz Trupinda et Waldemar Rozyński m'ont transmis des textes que j'ignorais ou ne trouvais pas en France, et m'ont fourni avec empressement les renseignements que je leur demandais.

J'associe à ces remerciements les spécialistes de l'histoire de l'Ordre teutonique, de qui je continue à apprendre beaucoup, les Pr. Udo Arnold, Roman Czaja, Klaus Militzer, Dieter et Marie-Luise Heckmann, Jürgen Sarnowski.

La bataille de Grunwald n'existe pas sans son souvenir. À cet égard, le colloque lié aux célébrations du 600^e anniversaire, en septembre 2010, m'a permis de rencontrer des personnes auxquelles va toute ma gratitude, tout particulièrement Ewa Malinowska et les Pr. Krzysztof Ozóg et Stanisław Sroka. Je conserve en mémoire ces journées de travail et ces cérémonies, l'ambiance dans lesquelles elles se sont déroulées, où s'affirmait une émotion patriotique qui n'avait rien d'agressif ni d'archaïque.

Index des noms de personnes

ALBERT DE SCHWARZBOURG, trappier de l'Ordre [1](#)
ALBERT JASTRZĘBIEC, évêque de Poznan [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
ANDREAS LASCARI, envoyé de Jagellon auprès du pape [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
[11](#) [12](#)
ANDREAS WUSTERWITZ [1](#)
ARNOLD DE HECKE [1](#)
BARTOLOMÉ DE KLOBUCK, chapelain du roi [1](#)
BLAZEJ SZCZEPANOWIC DE JANKOWICE, juriste de l'Université de Cracovie [1](#)
CASIMIR LE GRAND, roi de Pologne [1](#)
CASIMIR, duc de Stettin [1](#)
CASPAR HENNENBERGER [1](#)
CETERA, Bronistaw [1](#) [2](#) [3](#)
CHARLES IV, empereur [1](#)
CHRISTOPHE DE GERSDORF, envoyé du roi de Hongrie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
CONRAD D'EGLOFSTEIN, maître d'Allemagne [1](#)
CONRAD DE JUNGINGEN, grand maître de l'Ordre teutonique [1](#) [2](#) [3](#)
CONRAD DE LIECHTENSTEIN, grand commandeur de l'Ordre [1](#) [2](#)
CONRAD DE WALLENRODE, maréchal de l'Ordre [1](#) [2](#)
CONRAD, DUC D'OELS [1](#)
CZYŻEWSKI, Krzysztof [1](#)
DETMAR DE LÜBECK [1](#)
DIETRICH DE LOGENDORFF, chevalier de l'Ordre [1](#)
DIETRICH DE NIEM, clerc pontifical [1](#)
DIMITRI DONSKOÏ, prince de Moscou [1](#)
DOBESLAS OLEŚNICKI, noble polonais [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
DOBESLAS SKORACZOWSKI, émissaire du roi Sigismond [1](#)

DZELAL-ED-DIN, chef tatar [1](#)
EKDAHL, Sven [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#)
ENEA SILVIO PICCOLOMINI, futur pape Pie II [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
ENGUERRAND DE MONSTRELET [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
ÉRIC IV DE DANEMARK, roi du Danemark [1](#)
FORD, Aleksander [1](#)
FRANK, Hans, gouverneur de la Pologne [1](#)
FRÉDÉRIC DE SCHÖNBERG, avoué du Samland [1](#)
FRÉDÉRIC DE WALLENRODE, maréchal de l'Ordre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
FRÉDÉRIC DE ZOLLERN, commandeur d'Ostróda [1](#)
GEOFFROY DE CHARNY [1](#)
GOBELINUS PERSONA [1](#)
GRZEGORZ, Maksimilian [1](#)
HEDWIGE I^{re} D'ANJOU, roi de Pologne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
HEINRICH ZELL DE NUREMBERG [1](#)
HENRI DE PLAUEN, grand maître de l'Ordre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
[16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)
HENRI DE ROSENBERG, chevalier tchèque [1](#) [2](#) [3](#)
HENRI DE TUCHOLA, commandeur de l'Ordre [1](#)
HENRI DE VOGELSANG, évêque de Warmie [1](#)
HENRI DUMECHEN [1](#)
HEVEKER, Karl [1](#)
HINDENBURG, général [1](#) [2](#) [3](#)
HOFFMANN, Max, colonel [1](#)
IANUSZ BRZOZOGLOWY, capitaine de Bydgoszcz [1](#) [2](#) [3](#)
ISABEAU DE BAVIÈRE, reine de France [1](#)
JAN DŁUGOSZ [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#)
[28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#)
[58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#)
[88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#) [100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#)
[113](#) [114](#) [115](#)
JAN HUS [1](#)
JAN SURWIŁŁO, commerçant lituanien [1](#) [2](#)
JASKO SOKOL DE LAMBERK, chef militaire [1](#)
JEAN XXII, pape [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
JEAN DE FERRIÈRES, chevalier français [1](#)
JEAN DE LA MERSE, maire de Toruń [1](#)

JEAN DE SAYN, commandeur de l'Ordre [1](#) [2](#)
JEAN SOBIESKI [1](#)
JÓŹWIAK, Stawomir [1](#) [2](#)
JOHANN DE POSILGE [1](#)
JOHANN DE RUMPENHEYM, commandeur d'Elbing [1](#) [2](#)
JOHANN FALKENBERG [1](#) [2](#) [3](#)
JURGELA, Constantine [1](#)
KONIECZNY, Marian [1](#)
KROLLMANN, Christian [1](#)
KUCZYŃSKI, Stefan Maria [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
KWIATKOWSKI, Krzysztof [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
LADISLAS JAGELLON, roi de Pologne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
[18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#)
[48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#)
[78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#) [100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#)
[106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#) [118](#) [119](#) [120](#) [121](#) [122](#) [123](#) [124](#) [125](#) [126](#) [127](#)
[128](#) [129](#) [130](#) [131](#) [132](#) [133](#) [134](#) [135](#) [136](#) [137](#) [138](#) [139](#) [140](#) [141](#) [142](#) [143](#) [144](#) [145](#) [146](#) [147](#) [148](#) [149](#)
[150](#) [151](#) [152](#) [153](#) [154](#) [155](#) [156](#) [157](#) [158](#) [159](#) [160](#) [161](#) [162](#) [163](#) [164](#) [165](#) [166](#) [167](#) [168](#) [169](#) [170](#) [171](#)
[172](#) [173](#) [174](#) [175](#) [176](#) [177](#) [178](#) [179](#) [180](#) [181](#) [182](#) [183](#) [184](#) [185](#) [186](#) [187](#) [188](#) [189](#) [190](#) [191](#) [192](#) [193](#)
[194](#) [195](#) [196](#) [197](#) [198](#) [199](#) [200](#) [201](#) [202](#) [203](#) [204](#) [205](#) [206](#) [207](#) [208](#) [209](#) [210](#) [211](#) [212](#) [213](#) [214](#) [215](#)
[216](#) [217](#) [218](#) [219](#) [220](#) [221](#) [222](#) [223](#) [224](#) [225](#) [226](#) [227](#) [228](#) [229](#) [230](#) [231](#) [232](#) [233](#) [234](#) [235](#) [236](#) [237](#)
[238](#)
LENDON, Jon [1](#)
LOUIS-EUGÈNE DE WAL [1](#)
LOUIS VII, roi des Francs [1](#)
LOUIS D'ANJOU, roi de Pologne et de Hongrie [1](#) [2](#)
LUCAS DAVID, chroniqueur [1](#)
LUDENDORFF, général [1](#) [2](#)
LUPPOLD DE KÖCKRITZ, chevalier [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
MARCIN DE WROCIMOWICE, porte-étendard de Cracovie [1](#) [2](#)
MARKWARD DE SCHWARZBOURG, commandeur de l'Ordre [1](#)
MARKWARD DE SULZBACH, commandeur de Pokarmin [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
[10](#)
MATEJKO, Jan [1](#) [2](#) [3](#)
MICHEL KÜCHMEISTER, grand maître de l'Ordre teutonique [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
MICHEL PINTOIN, dit « le Religieux de Saint-Denis » [1](#) [2](#) [3](#)
MIETELSKI, Jan [1](#) [2](#)

MILITZER, Klaus [1](#)
NADOLSKI, Andrzej [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
NICOLAS DE BLONIE [1](#)
NICOLAS DE GARA, émissaire hongrois [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
NICOLAS DE RYŃSK, porte-étendard de Culmerland [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
NICOLAS KUROWSKI, archevêque de Gniezno [1](#) [2](#) [3](#)
NICOLAS PILEWSKI [1](#)
NICOLAS TRĄBA, chancelier de Jagellon [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)
NOWAKOWSKI, Andrzej [1](#)
PADEREWSKI, Ignacy [1](#)
PAUL DE RUSDORF, grand maître de l'Ordre [1](#)
PAUL ROMRICH, émissaire du roi Sigismond [1](#)
PAUL VLADIMIR, recteur de l'Université de Cracovie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
PETER WORMDITT, procureur de l'Ordre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
PIOTR DE LANDENBERG, avoué de Działdowo [1](#)
RENNENKAMPF, général [1](#)
ROZWADOWSKI, Zygmunt [1](#)
RUPRECHT, empereur [1](#)
RUSIN JOKOL, espion de Markward de Sulzbach [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
SĘKOWSKA, Anna [1](#)
SAMSONOV, général [1](#) [2](#)
SBIGNIEW CZAİKA DE NOWYDOR, chef polonais [1](#)
SIEMOWIT IV, duc de Masovie [1](#)
SIENKIEWICZ, Henryk [1](#) [2](#)
SIGISMOND, roi de Hongrie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
SLASZKO DE BOLUMIN, chevalier du Culmerland [1](#)
STANISLAS DE DOBRA VODA, chef de mercenaires [1](#)
STANISLAS DURINK [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
STIBOR DE STIBORICZ, voïvode de Transylvanie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
SWANTIBOR III, duc de Stettin [1](#)
THOMAS DE MERHEIM, trésorier de l'Ordre [1](#)
ULRICH DE JUNGINGEN, grand maître de l'Ordre teutonique [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
[8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#)
[39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#)
[69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#)
[99](#) [100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#) [118](#) [119](#) [120](#)

[121](#) [122](#) [123](#) [124](#) [125](#) [126](#) [127](#) [128](#) [129](#) [130](#) [131](#) [132](#) [133](#) [134](#) [135](#) [136](#) [137](#) [138](#) [139](#) [140](#) [141](#) [142](#)
[143](#) [144](#) [145](#)

VASSILI I^{er}, grand duc de Moscou [1](#)

VENCESLAS DE DONIN, noble tchèque [1](#)

VOIGT, Johannes [1](#)

VON SCHROETTER, Friedrich [1](#)

WARTISLAW VIII, duc de Wolgast [1](#)

WARTISLAW DE GORTOWICZE, défenseur de Bobrowniki [1](#)

WENCESLAS, roi de Bohême [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

WENCZLAW DE DORNA, conseiller du roi Wenceslas [1](#)

WERNER DE TETINGER, commandeur de l'Ordre [1](#)

WICHERT, Ernst [1](#)

WIGAND DE MARBOURG, chroniqueur [1](#)

WITOLD DE LITUANIE, grand-duc [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#)
[19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#)
[49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#)
[79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#) [100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#)
[107](#)

WIWULSKI, Antoni [1](#)

WOJCIECH MONIMIDA, officier lituanien [1](#)

ZBIGNIEW DE BRZEŚĆ, maréchal de Pologne [1](#)

ZBIGNIEW OLEŚNICKI [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

ZINDRAM DE MASZKOWICZE, Ductor de la bannière de Cracovie [1](#)

DU MÊME AUTEUR

La réforme grégorienne. De la lutte pour le sacré à la sécularisation, éditions Temps Présent, 2010.

Regards sur le Moyen Âge : 40 histoires médiévales, Tallandier, 2009 ; *Le Moyen Âge en questions*, coll. « Texto », 2012.

Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne, éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2008.

Les Chevaliers teutoniques, Tallandier, 2007.

Les Fausses Terreurs de l'an mil : attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi ?, éditions Picard, 1999.

La Sibylle du Rhin : Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane, Publications de la Sorbonne, 1996.

En collaboration

(avec Jean-Patrice Boudet et Catherine Vincent), *L'Europe occidentale chrétienne au XIII^e siècle : études et documents commentés* (avec une préface de Michel Parisse), éditions SEDES, coll. « Regards sur l'histoire », 1995.

(sous la direction de Michel Parisse, avec la collaboration de Pierre Monnet et Joseph Morsel), *L'Allemagne au XIII^e siècle : de la Meuse à l'Oder*, éditions Picard, 1994.

DANS LA COLLECTION « L'HISTOIRE EN BATAILLES »

Arnaud Blin, *Wagram. 5-6 juillet 1809*, 2010.

Pierre Bouet, *Hastings. 14 octobre 1066*, 2010.

Christophe Prime, *Omaha Beach. 6 juin 1944*, 2011.

Jérôme de Lespinois, *Bataille d'Angleterre. Juin 1940-mai 1941*, 2011.

Hélène Harter, *Pearl Harbor. 7 décembre 1941*, 2011.

Xavier Héлары, *Courtrai. 11 juillet 1302*, 2012.

Yann Le Bohec, *Alésia. Fin août-septembre 52 avant J.-C.*, 2012.

Damien Baldin et Emmanuel Saint-Fuscien, *Charleroi. 21-23 août 1914*, 2012.

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com